LA VIE SPIRITUELLE

Avril 1959
N° 449

Il ne s'agissait entre eux que d'un litige relatif à leur religion à eux, d'une querelle au sujet d'un certain Jésus qui est mort et que Paul prétend être vivant.

Ac 25, 19.

SOMMAIRE

PAQUES

THOMAS MERTON. PAQUES, UNE VIE NOUVELLE 345

★★★ LES DISCIPLES D'EMMAÜS 360

J. DELAMARE. LE NOTRE PÈRE 370

C'est heureusement devenu un lieu commun de parler de la redécouverte du mystère pascal, et de la place du mystère du Christ dans la catéchèse chrétienne. Mais ceci ne veut pas dire que nous sommes exempts d'inattention en cette redécouverte. Il y va d'un véritable retournement, d'une conversion dans le regard même que nous portons sur Pâques. Et ce retournement n'est jamais achevé. En des pages vigoureuses, le P. Merton dénonce le principal obstacle à cette conversion : notre légalisme. Nous rendons inutile la force de résurrection et d'amour pascals par une mentalité d'esclave. Nous nous enfermons dans une fausse alternative : le péché ou la loi. Or le Christ est mort pour nous en débarrasser et nous faire vivre libres sous la grâce. Mais alors nous devons être prêts à d'autres exigences que celles d'une attitude d'esclave...

C'est un même réalisme qui apparaît chez cet autre cistercien, un « Pseudo-Bernard ». A travers les différents moments de la rencontre d'Emmaüs, il trace le tableau des étapes que suit l'âme en recherche de Dieu. Quelque allégorisme sur le retour à Jérusalem ne diminue en rien la force et la saveur de cette interprétation : les apôtres eurent à chercher *le Ressuscité. Et c'est bien une leçon permanente de Pâques.*

La première façon de chercher le Christ consiste à reprendre sa prière : le Notre Père. Cette étude nous rappelle que ce n'est pas en vain que le Pater *était « livré » aux catéchumènes pendant le Carême. C'est à Pâques qu'ils pouvaient enfin dire « Notre Père », comme le Notre Père du Christ n'avait trouvé son accomplissement qu'après l'abandon de la Croix, dans le retour du Ressuscité à son Père. Abrégé de toute la vie chrétienne, programme d'action du Christ et première école d'oraison, le* Pater *reste pour nous l'expression la plus parfaite de l'âme de Jésus.*

LA VIE RELIGIEUSE

A.-M. MOTTE. FAUT-IL QUE LES RELIGIEUSES FASSENT DES ÉTUDES ? 402

La Vie Spirituelle *et le* Supplément *sont souvent revenus sur les graves responsabilités ici en cause. La collection « Problèmes de la religieuse d'aujourd'hui » a au mieux coopéré à les situer exactement (Formation doctrinale, Obéissance, Chasteté, Apostolat, Pauvreté, etc...); que l'on songe, d'une part, aux multiples enjeux confiés à tant de religieuses dans l'Église, et, d'autre part, aux plaintes trop souvent justifiées sur leur impréparation, et surtout à l'impressionnante promotion féminine actuelle en tous domaines, l'insuffisance de nos efforts ne pourra pas ne pas apparaître. Tels sont le rappel discret, mais juste, et l'examen de conscience auxquels nous invite le P. Motte.*

LIRE LA BIBLE

A.-M. DENIS. UNE THÉOLOGIE DE LA VIE CHRÉTIENNE CHEZ SAINT MARC (VI, 30-VIII, 27) ... 416

S. J. d'A. LECTURES BIBLIQUES 428

Après la présentation du Messie, Fils de Dieu (voir La Vie Spirituelle *de mars), saint Marc nous propose dans la « section des pains » toute une conception de la vie chrétienne. On retiendra la précision si nette de la structure du récit. Tout y est attentivement choisi, sélectionné. Cette vie se définit d'abord par une présence nouvelle de Dieu, on ne peut l'accueillir qu'après une purification intérieure et seulement à l'aide de Dieu lui-même. Et l'Eucharistie apparaît comme le gage, le signe et la nourriture de cette vie nouvelle.*

Autant que le mouvement liturgique, le mouvement biblique peut donner naissance à une « scolastique » d'un genre nouveau, mais — hélas ! — non meilleure que l'ancienne. Déjà, les exemples ne manquent pas. On lira avec attention les conseils critiques et constructifs de ces pages empreintes d'une rigueur nécessaire, et spécialement les dernières qui nous rappellent les règles d'or de toute lecture biblique.

PAQUES, UNE VIE NOUVELLE

Nous ne comprenons pas suffisamment le sens de Pâques si nous considérons seulement le temps pascal comme celui où nous réaffirmons notre foi en la Résurrection. Le fait historique de la Résurrection, clef de voûte de toute la structure de la foi chrétienne, ne suffit pas à faire de Pâques la grande fête qu'il est.

Pâques n'est pas un jour comparable au 14 juillet, bien que ce soit vraiment la fête de la liberté chrétienne ; il ne se contente pas de rappeler l'acte qui nous a libérés, mais augmente notre liberté elle-même, par le renouvellement du mystère qui l'a rendue possible. D'ailleurs ce n'est pas seulement à Pâques que nous célébrons le mystère pascal, mais chaque jour de l'année, à la messe, qui est ce mystère même. Le temps de la Passion, la semaine sainte, Pâques et les cinquante jours qui précèdent la Pentecôte s'unissent tous pour étaler devant nous le mystère dans le temps, et dans tous ses détails : mais le vendredi saint, Pâques et la Pentecôte sont également concentrés dans la messe de chaque jour. Car à chaque fois que nous participons aux divins Mystères, à la *Pascha Domini,* nous mourons avec le Christ, nous ressuscitons avec lui et nous recevons, de lui, l'Esprit de la Promesse qui nous transforme et nous unit au Père, dans et par le Fils.

Des trésors de gloire.

La foi au Christ ressuscité est une foi qui nous fait recevoir non seulement la vérité de ce qu'il a fait, mais la réalité de la

personne qu'il *est*. La foi au Christ ne se contente pas de nous renseigner sur lui, elle nous le donne et nous donne à lui dans une union à la fois personnelle et spirituelle. Elle nous rend disciples du Christ, amis du Christ, membres du Christ. Une foi vivante au Christ est inséparable de l'amour du Christ. La foi, l'amour, et l'espérance chrétienne sont si proches qu'ils ne forment, en fait, qu'une seule réalité concrète, et cette réalité, c'est la vie du Christ en nous. Le mystère pascal est le renouvellement du mystère du Christ détruisant le royaume de la mort en ce monde et dans nos âmes ; c'est le Christ émergeant, vivant et glorieux, de son tombeau dans nos âmes ; le Christ qui se manifeste à nous en nous apparaissant au plus profond de notre esprit, comme il apparut à ses Apôtres lorsque, toutes portes verrouillées, il vint leur annoncer son message de paix divine. Pâques, c'est la venue du Christ ressuscité en nous, individuellement, dans le sanctuaire de nos cœurs et publiquement dans toutes les réunions où les fidèles s'assemblent dans son Esprit de paix, pour l'adorer dans les églises ou le louer, l'étudier, le servir dans le monde ou dans nos foyers.

Pâques est donc la résurrection du Christ en nous, dans nos âmes et dans notre société. C'est notre libération de la mort et du démon, de la chair et de la loi. La grâce de Pâques est une grâce de sagesse, de liberté et de transformation, une grâce de lumière jaillissant de l'aurore d'une vie nouvelle, éclairant notre cœur afin qu'il sache *quelle espérance ouvre son appel, quels trésors de gloire renferme son héritage parmi les saints, et quelle extraordinaire grandeur sa puissance revêt pour nous, les croyants, selon la vigueur de sa force qu'il a déployée en la personne du Christ, le ressuscitant d'entre les morts* (Ép 1, 18-20). L'Église chante l'action de cette force divine merveilleuse dans les messes du temps pascal :

> Je suis ressuscité et désormais me voici avec toi! Ta main s'est posée sur moi. Ta sagesse est vraiment admirable... Le Seigneur les a fait sortir d'Égypte. Il a englouti leurs ennemis dans la mer... Le Seigneur vous a conduits dans un pays où coulent en abondance le lait et le miel... Ils ont bu l'eau de la sagesse. Ils y trouveront une force qui ne les laissera plus défaillir; elle leur donnera la gloire éternelle... Le tonnerre s'est fait

entendre dans le ciel comme la voix du Très-Haut. Alors ont jailli des sources d'eau vive... Le Seigneur a ouvert les portes du ciel et fait pleuvoir la manne pour nourrir son peuple... Chantez celui qui nous a tirés des ténèbres et a fait briller sur nous sa lumière... Venez, vous que mon Père a bénis, prendre possession du Royaume! Il est préparé pour vous depuis le début du monde... D'un seul cœur, Seigneur, le monde entier chante ta victoire. Car la sagesse divine fait parler les muets et donne l'éloquence aux petits enfants... Chantez pour le Seigneur un chant nouveau, car il a réalisé des merveilles.

Tous ces textes si riches des messes de la semaine de Pâques glorifient la grande puissance de la miséricorde divine, la surabondance de sa grâce qui nous ont libérés du péché, de la mort et de la captivité, en déversant sur nous les richesses de sa propre vie éternelle et cachée dans le Saint-Esprit, don du Christ ressuscité. En même temps, ces textes nous rappellent la force eschatologique de ce grand mystère. La puissance qui nous délivre et nous transforme en fils de Dieu, est aussi celle qui est venue juger le monde; au dernier jour, ce jugement caché étincellera dans toute son éclatante vérité. « La terre trembla, puis ce fut un grand silence, tandis que Dieu ressuscitait pour juger le monde. »

L'heure de notre délivrance.

Pâques, c'est la mort et la résurrection. C'est aussi la transformation et le jugement. Et bien que la grande force de la miséricorde divine se soit faite douce et calme pour pénétrer, sans nous terroriser, dans nos vies, ne croyons pas que la façon dont « Dieu s'est vidé de lui-même », que cette adaptation de la puissance infinie à nos faibles limites, nous puissions dignement l'accepter sans réponse, sans conversion. Nous avons été invités, pendant le Carême, à changer nos cœurs, à effectuer en nous la *metanoia* chrétienne. Mais en même temps, nous n'avons que trop clairement été convaincus de notre impuissance à changer, en quoi que ce soit, nos vies. Le Carême, dans l'année

liturgique, joue le rôle de la loi, du pédagogue qui nous convainc de péché et nous inflige l'évidence écrasante de notre néant. Mais voilà que la puissance de Pâques fonce sur nous avec la résurrection du Christ. Nous trouvons alors en nous une force qui ne vient pas de nous, et qui nous est généreusement donnée à chaque fois que nous en avons besoin, nous élevant au-dessus de la loi, nous en donnant une autre qui est cachée dans le Christ : celle de l'amour miséricordieux qu'il a pour nous. Maintenant nous n'essayons plus d'être bons parce qu'il le faut, parce que c'est un devoir, mais parce que notre joie consiste à plaire à celui qui nous a donné tant d'amour!

Pâques est l'heure de notre délivrance — de quoi ? Précisément du Carême et de sa dure loi. Pâques est un temps de joie que nous célébrons avec le pain sans levain de la sincérité et de la vérité; qui n'exclut pas la joie humaine, mais en même temps empêche que notre *liberté ne se tourne en prétexte pour la chair* (Ga 5, 13).

Cette fête célèbre la grande fête intérieure de notre liberté, *car nous ne sommes plus soumis à la loi.*

Voilà la grandeur et la splendeur du Mystère pascal — voilà la « grâce » de Pâques que nous éprouvons si rarement parce que nous avons peur de saisir sa pleine signification.

Un rite ou un mystère?

Quelle est la nature de notre espérance ? Quel est le travail de la puissance divine en nous ? Comment le Christ vit-il en nous ? Quelle est cette terre de lait et de miel dans laquelle nous avons été conduits ? Quelle est la manne qui nous nourrit ? C'est assurément le monde des sacrements, celui de la liturgie, celui de l'Évangile. Mais le Nouveau Testament et la liturgie clament, à maintes reprises, à nos oreilles que notre devoir est d'*entrer* dans la terre promise, et pas seulement de l'admirer de l'autre rive du Jourdain.

Et, pour cela, il ne suffit pas simplement de substituer l'adoration sacrificielle de la loi nouvelle aux sacrifices de l'Ancien

Testament. Si nous ne comprenons pas profondément le culte eucharistique il peut très facilement, en fait, devenir un simple rite liturgique de plus, un sacrifice analogue à ceux de l'ancienne loi, plus simple et plus acceptable sans doute, beaucoup plus spirituel et mystique puisque la victime est le Fils de Dieu lui-même — mais seulement un rite, qui se passe devant nous, mais qui nous laisse intérieurement les mêmes et n'a aucun effet libérateur dans nos vies.

L'Église prie avec ferveur pour que les fidèles « puissent garder dans leurs vies le mystère qu'ils ont saisi par la foi » *ut sacramentum vivendo teneant quod fide perceperunt.* Nous recevons le Seigneur ressuscité avec foi dans l'Eucharistie, mais dans notre communion avec lui se trouve un mystère, une réalité, une *res sacramenti* qui est la force de Dieu, la vraie manne, le lait et le miel de la terre promise et l'eau vive qui donne la sagesse.

C'est cette réalité qui nous échappe. Elle nous apparaît un instant, puis disparaît. Nous cherchons à l'atteindre : elle nous fuit. Nous croyons l'avoir aperçue, et nous sombrons dans les ténèbres. Quelle est cette *res sacramenti* ? La présence sacramentelle temporaire du corps du Christ en nous ? Elle ne dure pas. Mais la « réalité » du Mystère pascal ne doit pas être une chose éphémère, puisque nous devons la garder : *vivendo teneant.* Comment ? Par une nouvelle façon de vivre.

C'est le nœud du problème. La réalité nouvelle demeure en ceux qui continuent à y marcher fermement. Le problème n'est pas celui du péché : il ne s'agit de rien d'aussi grossier! Ce problème n'est pas difficile à comprendre. Il est clair que si nous retombons dans le péché, nous perdons la lumière et la grâce de cette vie nouvelle et devons avoir recours, une fois de plus, à la miséricorde divine. Une des grandes leçons de Pâques est que nous devons arracher de nos âmes le « vieux levain » pour que la nouvelle réalité du Christ en nous, la manne céleste de sa liberté, puisse y demeurer et nous fortifier dans notre croissance en lui.

La mort exerce, sur nos vies, un double pouvoir : elle a prise sur nous par le péché, et par la loi. Pour détruire cette emprise et vivre une vie nouvelle dans le Christ nous devons mourir non

seulement au péché, *mais encore à la loi.* Tous les chrétiens savent qu'ils doivent mourir au péché. Mais la grande vérité que saint Paul s'est fatigué à répéter à tout propos, nous l'avons, nous autres chrétiens, à peine comprise; elle nous fuit comme elle l'a toujours fait depuis vingt siècles. Nous n'arrivons pas à nous mettre dans la tête ce que signifie ne plus être esclave de la loi, parce que nous n'avons pas le courage de regarder en face cette vérité qui contient la plus grande provocation de notre foi chrétienne, la profonde réalité qui rend le christianisme différent de toutes les autres religions.

La grande provocation de notre foi.

Dans celles-ci, en effet, les hommes cherchent à se purifier, à faire leur salut, à échapper à la « roue de la vie » par des actes rituels, par des pratiques religieuses ou par des techniques ascétiques et contemplatives, qui sont des moyens inventés par les hommes pour se libérer et se justifier. La liberté, le salut, outre qu'ils demeurent nébuleux et incertains, dépendent rigoureusement de *l'emploi scrupuleux de certains moyens prescrits.* Toutes les autres religions imposent à l'homme des lois rigides et complexes, plus ou moins difficiles à observer ou même à comprendre, et exigent qu'il se soumette totalement à ce système. La religion tend ainsi à séparer l'homme sous une loi particulière et à le soumettre plus ou moins complètement à des formes extérieures prescrites, à ce que saint Paul nomme des « éléments ».

Mais le christianisme est précisément une libération de tout système légal et religieux rigide. Saint Paul l'affirme avec une force tellement catégorique, que nous cessons d'être chrétiens dès que notre religion devient esclave de « la loi » plutôt qu'une adhésion personnelle libre, par une foi aimante, au Christ vivant et ressuscité. *Vous avez rompu avec le Christ, vous qui cherchez la justice dans la loi; vous êtes déchus de la grâce... En effet, dans le Christ Jésus, ni circoncision ni incirconcision ne comptent, mais seulement la foi opérant par la charité* (Ga 5, 4, 6). Ailleurs,

il déclare que la seule chose qui compte, pour un chrétien, c'est la vie nouvelle, la *créature nouvelle* qu'il est devenu dans le Christ (Ga 6, 15). Aussi le chrétien n'a-t-il d'autre loi que le Christ. Sa « loi », c'est la nouvelle vie qui lui est donnée dans le Christ. Elle n'est pas écrite dans les livres, mais au plus profond de son cœur, non par la plume des hommes, mais par le doigt de Dieu. Son devoir n'est plus maintenant d'*obéir,* mais de *vivre*. Il n'a pas à se sauver; il *est sauvé* par le Christ. Il doit vivre pour Dieu dans le Christ.

Nous pourrions presque dire que cette vérité est le grand « scandale » du christianisme. C'est la pierre que rejettent constamment les constructeurs. C'est l'élément de notre foi que nous craignons, et refusons d'affronter, comme les Juifs l'ont crainte et refusée lorsque Jésus les a provoqués en guérissant le jour du sabbat, et en s'intitulant le Maître du sabbat. Écoutez saint Paul :

> C'est pour que nous restions libres que le Christ nous a libérés. Donc tenez bon et ne vous remettez pas sous le joug de l'esclavage... Ainsi la loi nous servit-elle de pédagogue jusqu'au Christ, pour que nous obtenions, de la foi, notre sanctification. Mais, la foi venue, nous ne sommes plus sous un pédagogue... Maintenant que vous avez connu Dieu, ou plutôt qu'il vous a connus, comment retourner encore à ces éléments sans force ni valeur, auxquels à nouveau, comme jadis, vous voulez vous asservir ? (Ga 5, 1; 3, 24-25; 4, 9).

Oser être saints.

Ou, en d'autres termes, Pâques est le mystère de notre Rédemption. Nous tous, qui sommes morts et ressuscités avec le Christ, *ne sommes plus pécheurs.* Le péché est mort en nous. La loi n'a plus de prise sur nous. Mais pour que notre liberté demeure, nous devons vraiment croire que Dieu a le pouvoir de nous sanctifier et de nous garder saints. *Nous devons oser être saints par la puissance de Dieu.* Nous devons oser éprouver du respect envers nous-mêmes, car nous sommes rachetés et sanc-

tifiés par le Sang du Christ. Nous devons avoir le courage de mesurer la grande force qui nous a été donnée, comprenant, en même temps, que c'est dans notre faiblesse qu'elle se manifeste de la manière la plus éclatante. Voilà la grande provocation, le profond paradoxe de la victoire pascale du Christ en nous. Le Christ est vainqueur, et nous, autrefois pécheurs, *ne sommes plus sous la loi.* Il n'y a plus de voix qui puisse sérieusement nous accuser de péché, tant que nous tenons fortement à notre liberté dans le Christ. Et notre faiblesse? Et cette loi de péché et de mort, dans nos membres? Elle y est toujours, mais nous n'avons plus à nous humilier craintivement devant sa tyrannie. Nous n'avons plus à nous haïr parce que sa force agirait encore en nous, car elle a été rendue inoffensive par la victoire du Christ, tant que nous demeurons fermes dans notre foi et mettons en la puissance du Christ une confiance profonde et tranquille. Ceci signifie que nous obéissons avec délicatesse et amour à la conduite de son Esprit, que nous prêtons une attention appliquée et respectueuse à chaque indication de sa volonté. Nous devons oser « nous rassasier du pain sans levain de la sincérité et de la vérité » — c'est-à-dire être parfaitement francs (dans la mesure où nous pouvons l'être) avec nous-mêmes, notre prochain, et avec Dieu. Nous n'avons plus rien à cacher, parce que nos faiblesses passées et même présentes ne sont plus des sujets de honte. Nous n'avons plus à nous excuser, à nous justifier. Nous n'avons plus besoin du zèle amer qui cherche à étayer la confiance que nous avons en notre propre vertu par la recherche des failles dans celle des autres. Ce zèle, c'est le vieux levain de *celui qui vit sous la loi.*

La loi, source de désespoir.

Celui-là cherche à se justifier en conformant sa vie à la loi. Son existence est une lutte acharnée, perpétuelle, pour faire l'impossible, pour se sanctifier au moyen de cérémonies, de pratiques, de techniques et de dévotions. Et comme il échoue constamment, il est obligé de recourir à des subterfuges plus ou

moins inconscients, à des évasions, des ruses, des hypocrisies. Il est, ainsi que les autres, sa propre dupe, pour essayer de garder l'espoir vain de se justifier par la loi tyrannique dont la victoire du Christ nous a délivrés.

Certes, nous ne sommes pas devenus soudain des anges. Nous avons été des pécheurs, et pouvons facilement le redevenir. Il n'en demeure pas moins que l'influence la plus néfaste, dans la vie du chrétien, c'est cet esprit d'esclavage envers la loi qui neutralise en nos âmes la grâce et la liberté du Christ, et entraîne de bonnes et saintes âmes à retomber dans le péché; car c'est, précisément, le rôle de la loi. *La loi est intervenue pour que se multipliât la faute,* dit saint Paul (Rm 5, 20). La loi, sans le Christ, est source de désespoir, tandis que la Croix du Christ et sa victoire pascale sont notre espoir — notre seul espoir — d'être délivrés vraiment et totalement du péché. La parole de saint Paul que la loi « multiplie la faute » est aussi vraie aujourd'hui qu'autrefois. Certains chrétiens semblent croire que la loi, en tant que telle, est morte une fois pour toutes en même temps que le Christ sur la Croix — ou qu'elle n'a continué à vivre que chez les Juifs. Or elle continue à vivre en nous, comme au temps de l'Église primitive, où elle était un problème si aigu pour les apôtres.

Pratiquement cependant, pour les autres chrétiens, la croix est devenue le signe, non de la victoire du Christ, mais de la victoire de la loi. Ils considèrent la Croix surtout comme le signe du châtiment qui attend tous ceux qui violent la loi. Un tel châtiment, disent-ils, n'était évidemment pas mérité par le Christ, mais il l'a assumé cependant par respect pour la loi, et pour nous montrer combien il est terrible de l'enfreindre. D'où, par une étrange incompréhension, souvent inconsciente, de la Croix, nous agissons comme si c'était la justification la plus complète, la plus inévitable de la loi, comme si le Sang du Christ n'avait pas été versé pour nous libérer de la loi en l'accomplissant parfaitement, une fois pour toutes, en lui, comme s'il avait été versé pour renforcer à jamais la loi, pour qu'elle ne meure jamais, mais continue à vivre avec l'éternelle sanction d'un Dieu juste.

Ces aberrations sont terribles. Le Christ est mort sur la Croix en accomplissant la loi pour lui et pour tous ceux qui lui sont

unis par une foi aimante. *Il n'y a donc plus maintenant de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. Car la loi de l'esprit qui donne la vie dans le Christ Jésus t'a affranchi de la loi du péché et de la mort* (Rm 8, 1-2). La loi demeure néanmoins le juge et l'adversaire virtuel de chacun de nous, et elle reprend son emprise sur nous dès que nous recommençons à vivre « selon la chair » soit par le péché, soit que nous substituions une adoration matérielle et formaliste à la vraie vie eucharistique dans le Christ.

Condamner saint Augustin?

La survivance tenace de la loi n'est pas un hasard. Elle est voulue par Dieu afin que la lutte du Christ contre la loi puisse continuer jusqu'à la fin des temps. Il faut qu'elle continue, et qu'elle continue dans nos vies. Pourquoi chérissons-nous secrètement une spiritualité fondée sur la loi plutôt que sur le Christ? Parce qu'il faut plus de courage, une énergie plus virile et une abnégation plus complète pour embrasser la liberté du Christ que pour demeurer esclave de la loi. Nous pouvons toujours éluder cette question en confondant liberté et licence, en prétendant qu'elles sont, en pratique, indiscernables. De sorte que, selon cette théorie commode, celui qui ne s'attache pas à la loi tombera dans la licence. Le conseil de saint Augustin : « Aime et fais ce que tu veux! » n'existe pas pour nous. Naturellement, nous ne pouvons accuser saint Augustin d'hérésie, mais nous aimerions condamner ces paroles, et la plupart d'entre nous hésitent rarement à le faire, avec toute la force de leur vertu outragée.

Nous oublions, parce que cela nous convient, le sens vrai de cet aphorisme.

Celui qui aime Dieu, celui pour lequel l'amour de Dieu a remplacé la « loi » comme force directrice de sa vie, ne veut rien de contraire à l'amour du Seigneur. Dès qu'il abandonne volontairement la voie de l'amour et se tourne vers son contraire, il perd sa liberté et retombe une fois de plus sous la tyrannie de

la loi. Là, il ne peut naturellement plus « faire ce qu'il veut », mais ce que prescrit la loi, sous peine de tomber, plus bas encore, sous l'esclavage mortel du péché. Et le salaire du péché, c'est la mort.

La liberté, un scandale.

La liberté du Christ est-elle donc un scandale ? Franchement, oui. Elle nous dépasse parce que nous n'envisageons pas sérieusement de nous plonger dans une vie qui comporte de grands risques apparents en nous laissant soutenir par la force cachée de Dieu et guider par le Saint-Esprit. Ce genre d'existence a même été tenu pour suspect. Les risques sont d'ailleurs très réels. N'y a-t-il pas eu des hérésies qui s'appuyaient présomptueusement sur la grâce ? N'y a-t-il pas eu de grands pécheurs qui ont allié le faux mysticisme avec un dévergondage effréné, sous prétexte qu'ils pouvaient aimer et faire ce qu'ils voulaient ? Sans doute. Mais si nous y trouvons une raison d'abandonner la liberté des enfants de Dieu et de nous remettre sous le joug de la loi, *nous vidons le Mystère pascal de tout ce qu'il implique le plus sérieux pour notre vie chrétienne.*

Ne commettons pas par conséquent l'erreur de penser que perfection chrétienne consiste à nous enfermer de plus en plus étroitement dans un réseau de prescriptions de plus en plus strictes et minutieuses. Les grands sacrifices des saints, leurs mortifications et leurs pénitences, si souvent trompeurs et mal compris, n'ont pas été dictés par la loi, mais par « l'esprit de vie, en Jésus-Christ, qui nous a délivrés de la loi de mort », et leur grandeur chrétienne consiste précisément en ce que c'étaient des actes libres, spontanés et dépassant toutes les exigences de la loi. C'est pour cela même que ce qui est bon pour un saint ne l'est pas pour un autre. Ce qui est, chez l'un, une manifestation de sa liberté pourrait être, chez l'autre, un signe d'esclavage. Ceux qui se consacrent à Dieu devraient éviter toute imitation servile des autres. Les œuvres de perfection doivent représenter un don spontané. Les pratiques d'autrui ne doivent jamais deve-

nir, pour nous, une sorte de loi que nous sommes contraints de suivre dans la crainte. Voilà le secret du naufrage de tant de vocations contemplatives. La compréhension de cette vérité est peut-être ce qui a inspiré à certains saints, comme François d'Assise ou Philippe Néri, des actes de « sainte folie » qui nous rappellent le *yurodivetovo,* « la folie du Christ » si répandue dans l'Église orientale.

La vraie liberté.

Ceux qui gardent les commandements de Dieu dans un esprit de crainte servile, devenant ainsi « esclaves de la loi », ne font souvent que s'efforcer inconsciemment de se servir d'elle comme d'un manteau pour couvrir le mal qu'ils sentent en eux. Ils essaient d'observer la loi de telle sorte que le mal qu'ils commettent ne puisse leur être imputé. Et, en cela, ils tâchent subtilement de retourner la loi pour qu'elle ne soit plus leur accusateur, mais leur défenseur. E ils ne peuvent y réussir sans adoucir la lettre de la loi, dont ils étendent et déforment le sens pour qu'elle puisse comprendre leur « cas » particulier. Ils ne comprennent pas qu'ils la changent ainsi en un instrument extrêmement dangereux. C'est surtout ceux qui la suivent que « la lettre tue », au moment même où ils se croient sauvés par elle.

Même lorsque nous nous soumettons à la loi avec une parfaite sincérité, elle demeure une tyrannie dont le Christ ne veut pas pour nous, une tyrannie telle qu'il a donné sa vie pour la supprimer. Tournons-nous, une fois de plus, vers saint Paul et tâchons de comprendre ce que signifie réellement notre liberté chrétienne. Lorsque nous lisons objectivement les Épîtres, la chose la plus importante qui nous frappe, c'est que la plupart des préoccupations des chrétiens sincères n'ont aucune importance.

> ... Que nul ne s'avise de vous critiquer sur des questions de nourriture et de boisson, ou en matière de fêtes annuelles, de nouvelles lunes ou de sabbats. Tout cela n'est que l'ombre des choses à venir, mais la réalité, c'est le corps du Christ... Du moment que vous êtes morts avec le Christ aux éléments du

monde, pourquoi vous plier à des ordonnances comme si vous viviez encore dans ce monde ? « Ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas », tout cela pour des choses vouées à périr par leur usage même!... Ces sortes de règles peuvent faire figure de sagesse par leur affectation de religiosité et d'humilité qui ne ménage pas le corps, *en fait elles n'ont aucune valeur pour l'insolence de la chair* (Col 2, 16-18; 20-23).

Nous devons envisager le fait que la vigueur d'un passage el que celui-ci déconcerte la plupart d'entre nous. Il est trop rûlant. Mais si nous sommes ressuscités avec le Christ, si nous e sommes pas des « ennemis de la Croix du Christ », et si nous royons en la victoire du Christ sur la loi, il nous faut comprenre ces paroles et les mettre en pratique dans nos vies.

Une fausse alternative.

Où est la difficulté? Une fois de plus, elle réside en ce que ous considérons la loi comme la seule voie possible en face du éché. Il y a la chair, et il y a la loi. Ou vous êtes soumis à la oi, ou la chair vous domine. Il vaut donc mieux observer la loi. tre son esclave est moins dégradant, moins humiliant; on dirait resque que cela nous donne une certaine dignité. Nous ne somes pas seulement serviteurs de la loi, mais de Dieu, qui l'a onnée. Malheureusement la Croix et la Résurrection du Christ ont là pour rendre cette excuse impossible.

Si nous examinons soigneusement le fameux contraste mis en vidence par saint Paul entre la « loi de Dieu dans son esprit » t la « loi du péché dans son corps », nous y verrons autre chose ue ces deux éléments. Saint Paul, il est vrai, dit qu'il *se complaît dans la loi de Dieu du point de vue de l'homme intérieur, mais qu'il aperçoit une autre loi, dans ses membres, qui... l'enchaîne à la loi du péché* (Rm 7, 22-23).

Généralement, ce texte n'est pas interprété complètement. Très ouvent, par exemple, nous pensons qu'il signifie que nous n'aons qu'à accepter cet inévitable conflit, pour essayer de garder a loi de Dieu malgré la concupiscence qui nous porte au péché :

accepter ce conflit avec une résignation chrétienne est tout ce qui est demandé aux chrétiens.

Ne voyons-nous pas que ceci nous laisse purement et simplement prisonniers de la loi ? Si la question est ainsi réglée, la victoire du Christ n'est pas complète dans nos vies. Il y a une troisième possibilité, qui est la bonne. C'est la grâce de Dieu dans le Christ notre Seigneur, ou, plus brièvement, *c'est le Christ en nous*. C'est notre nouvelle vie dans le Christ. Par notre vie d'amour et d'espérance dans le Christ, nous nous élevons au-dessus du dilemme et le résolvons ainsi.

La force de l'amour.

La solution chrétienne ne consiste pas à continuer à lutter contre la tentation pour vivre selon la loi. Il n'y a là rien de nouveau. C'est exactement ce qu'il fallait faire avant la venue du Christ. Le chrétien n'est plus lié par la loi de la chair, et il n'est plus obligé de garder la loi de Dieu envisagée comme un code officiel qui lui serait imposé de l'extérieur. Il peut encore être tenté par la chair. Il résiste à la tentation et est sauvé non par des pratiques et des stratagèmes variés, *mais par la force spirituelle de l'amour même, et de la vie nouvelle qui est en lui.* Il vit par *l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts* et, par lui, il *fait mourir les œuvres du corps* (Rm 8, 11-13).

En d'autres termes, ce ne sont pas les observances strictes qui nous gardent du péché, mais quelque chose de beaucoup plus grand : l'amour. Et cet amour, nous ne pouvons le faire croître par nos seules forces. C'est un don sublime de la miséricorde divine, et le fait que nous comprenions cette miséricorde et ce don est ce qui contribuera le plus à développer notre amour et notre sainteté.

Ce don, cette miséricorde, cet amour infini de Dieu pour nous, nous sont prodigués à cause de la victoire du Christ. Goûter cet amour, c'est partager sa victoire. Comprendre notre liberté, nous réjouir d'être délivrés de la mort, du péché et de la loi, c'est chanter l'Alléluia qui glorifie vraiment Dieu en ce monde et dans

l'autre. Cette joie en Dieu, cette liberté qui nous élève, par la foi et l'espérance, au-dessus de l'âpre lutte qui est le lot de l'homme pris entre la chair et la loi, voilà le cantique nouveau que nous chantons, avec les anges et les saints, à la gloire de Dieu.

> Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés, alors que nous étions morts par suite de nos fautes, nous a fait revivre avec le Christ... avec lui il nous a ressuscités et fait asseoir aux cieux, dans le Christ Jésus... car c'est bien par la grâce que vous êtes sauvés, moyennant la foi. Ce salut ne vient pas de vous, il est un don de Dieu; il ne vient pas des œuvres, car nul ne doit pouvoir se glorifier (Ép 2, 4-8).

Aussi, n'assombrissons pas la joie de la victoire du Christ en demeurant captifs dans les ténèbres, mais rendons témoignage à sa puissance en vivant en hommes libres qu'il a appelés, des ténèbres, à son admirable lumière.

THOMAS MERTON.

Traduit de l'américain par Marie Tadié.

LES DISCIPLES D'EMMAÜS

Le texte dont nous publions ci-dessous la traduction est un fragment d'une homélie sur l'Évangile du lundi de Pâques. On le trouvera parmi les écrits attribués à saint Bernard, dans la Patrologie latine, t. 184, col. 965 B-C et 977 A-982.

L'auteur de ce sermon serait vraisemblablement un pseudo-Bernard non encore actuellement identifié. L'exégèse spirituelle que celui-ci nous donne ici de Luc 24, 29-35, et dans laquelle on peut déceler l'influence de saint Grégoire et du grand abbé de Clairvaux, est une œuvre certainement monastique et probablement cistercienne.

Retourne, mon âme, à ton repos (Ps 114, 7), car le Christ est ressuscité des morts, prémices de ceux qui se sont endormis (1 Co 15, 20). Au souvenir d'une si grande joie, apaise donc la douleur de tes larmes. Présente au Ressuscité un morceau de poisson grillé et un rayon de miel. Et puisse la suavité de l'Agneau pascal adoucir l'amertume des herbes sauvages...

La lecture de l'épisode d'Emmaüs, c'est comme du miel dans la bouche. C'est un cri de joie dans le cœur et un ravissement pour l'homme intérieur. Sa douceur surpasse toute éloquence, elle envahit l'âme tout entière. Elle la transforme en un miroir de jubilation céleste et en un renouvellement d'allégresse spirituelle. La merveilleuse douceur de cette lecture remplit l'âme jusque dans ses profondeurs intimes. De chaque verset on sent jaillir une espèce de flamme qui est tenue cachée dans le secret du cœur et qui consume jusqu'à la moelle tous les recoins de la conscience aimante. Si elle scintille au dehors, c'est pour lancer une lumière plus éclatante que les rayons du soleil...

Reste avec nous.

« Reste avec nous, Seigneur, car le soir tombe et le jour déjà touche à son terme. » Cette phrase peut revêtir pour nous une signification multiple et nous pouvons y découvrir une source de joie.

Reste avec nous car le soir tombe. Lorsque nous progressons sur le chemin des vertus, nous marchons en plein jour; lorsque les sentiers étroits de la tribulation nous enveloppent comme un nuage, il commence à faire sombre; et lorsque la tristesse nous obscurcit, alors vraiment il fait nuit tout au dedans de nous. Mais puisque nous cherchons notre refuge auprès de toi qui seul vois la peine et les pleurs (Ps 10, 14), reste avec nous car le soir tombe.

Déjà les eaux nous entrent jusqu'à l'âme (Ps 68, 2), déjà les délices de la dévotion se changent en adversité, déjà le vent de la tentation se rue contre tous les coins de notre esprit (Jb 1, 19) : reste avec nous car le soir tombe.

Tu es, toi, le rafraîchissement pour les cœurs affligés, tu es le refuge, tu es la consolation : à toi est la puissance, à toi la domination. Vers toi se tendent tous les regards, l'âme assoiffée ne désire que toi seul : reste avec nous car le soir tombe.

Sans toi nous ne pouvons rien faire. Toi seul tu fais éclater dans la nuit les chants d'allégresse (Jb 35, 10). Tu es une tour forte devant l'oppresseur (Ps 60, 4). L'œil de ta bonté embrasse tout ce qui est sous les cieux : reste avec nous car le soir tombe.

Grâce à toi la clarté de midi se lève pour nous lorsque le jour décline, et nous naissons comme l'étoile du matin alors même que nous nous croyons étouffés. Quiconque a confiance en toi ne sera pas confondu : reste avec nous car le soir tombe.

Le jour déjà touche à son terme et les soirées se font plus longues, car plus la fin du monde approche, plus l'iniquité s'accumule et plus la charité se refroidit. Pourvu que notre lampe ne s'éteigne pas dans la nuit!

Reste avec nous car le soir tombe. Lorsque s'éteint le jour du monde, lorsque se couche le soleil de justice, alors le froid de l'iniquité engourdit toute l'humanité. La nuit de la perfidie

accapare tous les hommes et la lumière de la vérité s'évanouit complètement. Ne nous laissons pas abattre avec ceux qui défaillent : reste avec nous car le soir tombe.

Me voici déjà au terme de la vie, une maladie tenace me consume le corps ; déjà me guette une mort implacable, crainte et tremblement me remuent tout entier et je redoute la sentence terrible du juge ; mais toi, Seigneur, à qui le Père a remis tout pouvoir de juger (Jn 5, 22), reste avec nous car le soir tombe.

Entre tes mains je remets mon esprit (Lc 23, 46). Ne livre pas à la puissance des ténèbres l'âme qui te rend grâce (Ps 74, 19). En toi seul est notre salut. Nos yeux sont fixés sur toi pour ne pas périr. Nous savons ta bonté sans limite : aussi notre esprit en conçoit-il une immense espérance : reste avec nous car le soir tombe.

Si quelqu'un m'ouvre la porte.

Mais peut-être pourrions-nous plutôt discerner, dans ce jour qui décline, l'oasis qui accueille notre esprit agité.

Alors, le trouble de la tentation s'étant retiré, la prière et la méditation (« ibant duo... ») pourront y préparer pour Dieu un refuge hospitalier. Elles le presseront de rester, et elles l'inviteront à dîner, selon la parole de l'Écriture : « Si quelqu'un m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui ; je dînerai avec lui et lui avec moi » (Ap 3, 20). Il a fait comme le voyageur qui accepte de rester. Et, dit le texte, il entra avec eux.

Il prit du pain.

« Or, une fois à table avec eux, il prit le pain, dit la bénédiction, puis le rompit et le leur donna. Leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent. »

Ce pain, c'est le pain de la grâce. Lui, il le reçoit de lui-même, car il n'est pas comme inférieur, mais il est l'égal du Père, et il a reçu les dons de la grâce sans mesure, comme il l'a voulu.

Il bénit le pain quand le Législateur nous donne sa bénédiction pour que nous marchions de hauteur en hauteur (Ps 83, 7-8). Il le rompt et le leur donne, car « il ne s'agit ni de vouloir ni de courir, mais que Dieu fasse miséricorde » (Rm 9, 16). Et il ne donne pas le pain entier mais rompu, car « il y a diversité de dons spirituels, mais c'est le même Seigneur » (1 Co 12, 4-5) qui « jette sa glace par morceaux » (Ps 147, 17).

Leurs yeux s'ouvrirent.

Et que signifie la suite : « Leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent à la fraction du pain » ?

Dans la fraction du pain il se fait une sorte de diminution et d'abaissement. Dans la « fraction », il faut voir la vertu d'humilité dans laquelle il s'est rompu lui-même, dans laquelle il s'est épuisé et anéanti, lui qui est aussi le Pain de Vie. Et c'est parce qu'il s'est anéanti qu'il nous a donné la connaissance de lui.

C'est lui la nourriture désirable que durant de longs jours Daniel n'a point mangée (D 10, 3), car beaucoup de justes et de Prophètes ont voulu voir et ils n'ont pas vu la sagesse incarnée de Dieu le Père.

Ils soupiraient et brûlaient du désir de voir le Fils de l'homme, mais il était caché dans le sein du Père. Les petits enfants ont réclamé du pain, et il n'y eut personne pour le leur partager (Lm 4, 4). Quelle est alors l'utilité de la sagesse cachée du Père et du trésor intact et tenu secret ?

Seigneur, partage ton pain avec l'affamé, ce pain que tu es, afin que s'ouvrent les yeux de l'homme et qu'on ne l'accuse pas s'il a voulu être comme toi, connaissant le bien et le mal.

Qu'il te reconnaisse à la fraction du pain celui qui depuis toujours a cherché à t'atteindre ou à te saisir tout entier. Brise-toi, pour qu'il apprenne à se rompre lui-même car on ne peut te connaître que dans la fraction du pain.

Balaam a entendu les paroles de Dieu, il a contemplé les visions du Tout-Puissant, mais il est tombé les yeux ouverts (N 24, 4), car il ne connaissait pas le Seigneur dans la fraction

du pain. Ainsi vous en voyez beaucoup aujourd'hui qui scrutent les Écritures, qui enseignent dans les écoles, qui prêchent dans les églises, mais ce qu'ils font est en désaccord avec ce qu'ils disent. Ils proclament qu'ils reconnaissent Dieu, mais ils le renient dans leur conduite : car on ne peut le connaître que dans la fraction du pain.

En vérité le Seigneur s'est fait notre nourriture, et nous, nous sommes son pain. Dans la sueur de son visage il a bien voulu se nourrir de son pain pour que nous, nous mangions le nôtre dans la joie.

Si tu veux vraiment le connaître, brise-toi comme lui-même s'est brisé, car quiconque prétend demeurer dans le Christ doit vivre à son tour comme lui a vécu (1 Jn 2, 6).

Le Royaume de Dieu ne consiste pas en parole, mais en puissance (1 Co 4, 20). Déchire-toi donc dans le labeur de l'obéissance, dans l'humilité de la pénitence. Porte en ton corps les marques de Jésus-Christ (Ga 6, 17), prends la condition de l'esclave, et non celle du préféré (Ph 2, 7). Ce n'est que dans cet épuisement et cette dislocation que tu reconnaîtras le Seigneur à la fraction du pain.

Mais puisque nous avons commencé à parler du pain de la grâce, disons que, tandis qu'il est rompu, les yeux s'ouvrent et le Seigneur se dévoile.

En même temps que les autres dons de la grâce, celui de l'humilité nous est aussi donné. Alors nous le reconnaissons, si pour tous les dons reçus nous nous plaçons sous la dépendance avec humilité et si nous voyons en lui le dispensateur de tout bien.

La Sagesse affirme que Dieu est honoré par les humbles (Si 3, 20). Et saint Grégoire aussi concorde bien avec ce que nous disons : « Celui qui possède toutes les autres vertus sans l'humilité, dit-il, c'est comme s'il portait de la poussière en plein vent » (Morales sur Job), ainsi, de ce qui devrait rapporter quelque chose, c'est le pire qui s'ensuit.

Donc la véritable humilité ouvre les yeux, tandis qu'elle brise et met dans l'ombre toutes les autres vertus qui, emportées par le vent de l'orgueil, pourraient l'aveugler. Et l'homme constate alors qu'il n'est rien par lui-même. Plus quelqu'un se diminue

dans le mépris de soi, plus il avance dans la connaissance de Dieu. Si donc l'homme veut reconnaître le Seigneur à la fraction du pain, qu'il mette ses vertus à l'épreuve, s'il en a; qu'il casse ses volontés propres, imitant celui-là qui pour nous s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix.

Et il disparut.

« Et il disparut de devant eux. »

Chose admirable; Ainsi, alors que le Maître commence à devenir doux au cœur, c'est à ce moment même qu'il fuit pour nous faire doucement souffrir de son absence. Telles sont les délices de l'amour : ce sont les yeux de l'amour qui le font s'envoler.

« Fuis, mon Bien-aimé. Sois semblable à une gazelle, à un jeune faon, sur les montagne embaumées! » (Ct 8, 14). Chevauche un chérubin et plane sur les ailes du vent (cf. Ps 18, 11). Mais sois aussi semblable à la gazelle et au jeune faon, pour que les yeux de ton amour ne se détournent pas de nous, bien que tu te dissimules à nos propres yeux, toi qui vois les humbles et qui de loin connais les superbes (Ps 138, 6).

Notre cœur brûlant.

« Et ils se dirent l'un à l'autre : Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous quand il nous parlait en chemin, et qu'il nous dévoilait le sens des Écritures? »

On ne peut expliquer une telle phrase. Il faut la ruminer.

Chaque fois qu'au plus profond de nous-mêmes notre âme risque de sommeiller, quand nous envahissent les jours de l'affliction, quand surgit la lassitude, ou quand nous atteignent les flèches de la tentation, alors rappelons-nous ce qu'un jour nous avons expérimenté dans la prière, ce que nous avons savouré dans la méditation, la façon dont le Seigneur nous parlait lorsque nous étions transportés dans les joies de la contemplation.

Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous pour Jésus?

Douceur du désir, douce lumière, douceur de l'amour! Ardeur qui réconforte, éclat qui illumine, amour qui enivre! Quelle chaleur agréable tu donnes, quelle merveilleuse lumière tu répands, avec quelle abondance tu remplis le cœur de l'homme tout entier!

Qui de nous tiendra devant ce feu dévorant, devant ces flammes éternelles (Is 33, 14), lorsqu'à Sion il n'y aura plus de feu mais une fournaise à Jérusalem, dans les splendeurs de l'éternité? Alors aussi nous nous souviendrons de cette petite étincelle que nous ressentons en notre séjour de larmes, nous chanterons et nous psalmodierons, et nous nous dirons les uns aux autres : Notre cœur n'était-il pas rempli d'ardeur pour Jésus?

Lorsque nous militions dans la pauvreté de la Règle, lorsque nous nous levions pour aller chanter dans la nuit les psaumes de l'Office, et lorsque après les vigiles nous nous appliquions en secret à la prière dans ces moments privilégiés, comme elle était grande alors en nos cœurs la multitude de la douceur! (Ps 30, 24). Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous? La nuit n'était-elle pas l'illumination dans la joie?

Notre cœur n'était-il pas en nous plein d'ardeur lorsque, assis dans le cloître, nous méditions en silence, lorsque secrètement Dieu habitait dans notre tente, lorsque notre cœur montait vers Jérusalem à la pensée de la béatitude dans la Patrie céleste, et lorsque les voix d'en-haut résonnaient au fond de notre conscience?

Notre cœur ne brûlait-il pas de désir quand nous donnions à nos âmes affamées la nourriture délicieuse des divines Écritures parce qu'en elles nous trouvions le trésor le plus merveilleux de saveur? La douceur du Christ ne nous faisait-elle pas alors connaître toute chose en versant dans nos cœurs les joies les plus intimes?

Notre cœur ne débordait-il pas de Jésus quand il nous parlait en chemin?

« Et se levant à l'instant même, ils revinrent à Jérusalem. Ils y trouvèrent réunis les Onze et leurs compagnons qui leur dirent : C'est bien vrai! le Seigneur est ressuscité et il est apparu à Simon. »

Le texte dit : à l'instant même ils partirent. Et c'est normal,

ur un pareil bonheur ne dure qu'un moment et ne peut être
i effet dans l'âme que pour quelques instants. Il passe rapide-
:nt, il s'en va aussitôt, et il s'évanouit.
Ainsi fuit-il pour que nous en désirions avec plus de ferveur
plénitude, cette plénitude qui n'existe qu'au Ciel. Ainsi attire-
t notre esprit dans la flamme du désir pour que nous nous
:vions. Non pas pour que nous descendions à Jéricho, car ceux
i y descendent risquent la spoliation et la mort. Au contraire,
ur une sorte de noble fierté, l'âme qui a expérimenté les joies
estes se doit de mépriser ces choses temporelles qui changent
mme la lune.
Se levant donc, la Prière et la Méditation reviennent à Jéru-
lem, parce que nourries maintenant des délices spirituelles
es possèdent la tranquillité de la paix intérieure.
Les Onze qui sont rassemblés à Jérusalem, on peut penser
e ce sont les dons de l'Esprit Septiforme et les quatre Vertus
incipales. On peut dire que leurs compagnons ce sont la foi,
spérance, la charité et tous les autres dons de la grâce.
La Prière et la Méditation les trouvent réunis. Ce ne sont pas
es qui les ont rassemblés : car bien que nous tendions de tou-
s nos forces à rassembler en nous ces vertus, nous ne pouvons
n sans le Père de lumières qui met en nous et le vouloir et
réalisation (Jc 1, 17).
Tandis que la Prière et la Méditation se joignent à leurs com-
gnons, ceux-ci leur disent : Le Seigneur est vraiment ressus-
é quand, dans une conscience qui aime, souffle la joie de la
surrection du Seigneur.

Cette heure difficile.

Mais que signifie ce qui suit : « Il est apparu à Simon » ?
Voyons si peut-être cela n'a pas été dit pour nous qui sommes
une façon spéciale les fils de l'obéissance, nous qui nous som-
es engagés à obéir aux choses sages comme à celles qui nous
raissent moins raisonnables, et cela sans contradiction exté-
ure ni murmure intérieur.
Elle est sûre cette parole, et digne d'une entière créance (1 Tm

4, 9), elle est source d'un grand accroissement d'allégresse pou
ceux qui obéissent, parce que le Seigneur est apparu à Simo
et à lui seul par un privilège spécial sur tous les autres.

Méditons souvent cette pensée salutaire : comme elle doit êt
douce l'apparition du Seigneur aux fils de l'obéissance lors
ce combat terrible et dans cette heure difficile où l'âme doit
séparer du corps!

Ne prétendons pas affirmer ce que nous ignorons, mais no
pouvons cependant retourner dans notre cœur une telle consid
ration. Peut-être, à certains, le Christ apparaît-il alors av
l'étendard de l'obéissance. Peut-être, en ce moment de tribul
tion, réjouit-il l'âme obéissante d'une exultation inexprimab
Et il la console peut-être en lui disant : N'aie pas peur, toi q
as obéi, ne crains pas de contempler ces mains qui ont été att
chées à la croix par obéissance. Regarde ces pieds qui ont e
exposés aux blessures des clous, et ce côté qui a été transper
par la lance. Souviens-toi bien que c'est par obéissance que
suis mort.

Et si, à cause de la fragilité de la condition humaine, t
obéissance a quelque chose de moins parfait, je veux que la pl
nitude de mon obéissance vienne compléter l'insuffisance de
tienne.

Que peut-il y avoir à cette heure-là de plus rafraîchissa
qu'une telle consolation? Que peut-on graver de plus agréab
au fond du cœur de l'homme? Fils de l'obéissance, mettez-vo
cela dans le cœur, réjouissez-vous et exultez, car le Seigne
est vraiment ressuscité et il est apparu à Simon.

Alors nous nous souviendrons.

« Et eux de raconter ce qui s'était passé sur la route, et cor
ment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain. »

Cette dernière phrase, nous pouvons la rapporter à la joie
repos éternel, lorsque chacun pourra s'asseoir dans sa vigne
sous son figuier dans le séjour de la paix, dans des habitatio
sûres et des résidences tranquilles (Is 32, 18); lorsque les ru
de Jérusalem seront pavées d'or et que dans toutes ses deme

s on chantera : Alleluia (Tb 13, 17), et qu'elle sera remplie
petits garçons et de petites filles en robes blanches (Za 8, 5)
ui suivent l'Agneau partout où il va (Ap 14, 4). Alors nous
conterons ce qui s'est passé en chemin, et comment nous avons
connu le Seigneur à la fraction du pain.

Comme le Seigneur fait bien de nous abaisser ici-bas, dans
lieu d'affliction, pour que nos cœurs le désirent passionné-
ent, lui qui cache ses secrets aux sages et aux habiles et qui
s révèle aux tout petits! (Mt 11, 25; Lc 10, 21)

Alors nous nous souviendrons des dangers au milieu desquels
ous vivons, des tribulations qui nous accablent, des misères
ui nous entourent. Et nous serons dans l'allégresse et dans
admiration parce que tout cela est passé comme une ombre.
u milieu des splendeurs dans lesquelles nous vivrons, nos osse-
ents pousseront des cris de joie.

Alors nous planterons des vignes sur les montagnes de Sama-
e (Jr 31, 5). Et nous entendrons le chant de la jubilation et
chant de l'allégresse, la voix du fiancé et la voix de la fiancée.
t nous verrons la gloire du roi et la beauté de la reine.

Alors la Vierge prendra joie à la danse (Jr 31, 13), elle por-
era le diadème royal sur sa tête (Est 2, 17), et elle nous mon-
era le fruit béni de ses entrailles. Le Dieu de majesté apparaî-
a dans notre humanité. Alors notre cœur regardera et il se
éjouira, il sera émerveillé et il s'agrandira.

Tous ensemble nous chanterons des louanges, car nous con-
emplerons les yeux dans les yeux (Is 52, 8), regard contre
egard; nous connaîtrons face à face, et nous dirons ensemble,
ouche à bouche : A toi, Seigneur, la puissance et la domina-
ion, à toi l'honneur et la gloire! Que tout ce qui respire te loue
jamais! (Ps 150, 6)

Amen.

Traduit par JEAN EVRARD, O.S.B. (Ligugé).

LE NOTRE PÈRE

Jadis, dans la liturgie du Carême, une cérémonie était spéci
lement consacrée au *Notre Père*. Le texte sacré du *Notre Pè*
était solennellement récité et expliqué aux catéchumènes : *tr*
ditio orationis dominicae. C'était un moment important de le
formation. Il se passe quelque chose de semblable de nos jour
Dans les retraites, pendant les pèlerinages, le *Notre Père* e
souvent pris comme thème de méditation, il est de plus en pl
commenté. On s'aperçoit que ces courtes formules sont du fe
ment chrétien à l'état pur.

Abrégé de l'Évangile et essence de notre foi.

« Breviarum totius Evangelii », disait Tertullien. Les Père
de l'Église employaient cette comparaison : de même qu
l'homme, dans la création, est appelé un microcosme, un mond
en petit, une image abrégée de l'univers, de même les parole
du *Notre Père* sont la Sagesse abrégée, le résumé de tous le
enseignements de la Sainte Écriture. Voilà pourquoi les Père
ont si souvent commenté le *Pater,* à la suite de saint Cyprie
Voilà pourquoi aussi on comprendra d'autant mieux ces form
les qu'on aura davantage approfondi les données de la révélatio
biblique sur le nom de Dieu, sa sainteté, sa paternité, so
Royaume, le péché, le Malin.

Ensuite, cette prière nous met dans une attitude chrétienn

Elle nous fait faire un *acte de foi,* foi en un Dieu transcendant (« qui êtes aux Cieux ») et immanent, près de nous, intéressé à notre histoire; foi à toutes les valeurs évangéliques. Un *acte d'espérance* : on attend tout de Dieu, le pain, le pardon, le salut, l'avènement de son règne. Un *acte de charité,* charité envers Dieu : on ne dit pas qu'on l'aime de tout cœur et par-dessus tout, mais on l'affirme également puisqu'on s'attache à lui d'abord, à sa renommée, à son règne, à sa volonté, puisqu'on fait passer les intérêts du Père avant les nôtres, le « Tuum » avant le « Nostrum ». Lui d'abord, ensuite seulement notre pain et notre pardon; *Dieu est naturellement le plus cher.* N'est-ce pas l'attitude de la charité parfaite ? Charité envers le prochain aussi : nous appelons Dieu « Notre Père » et non pas « Mon Père », affirmant ainsi qu'il est le Père de toute la famille chrétienne, que nous ne pouvons pas l'aimer sans nous attacher à tous ses enfants, que nous ne pouvons pas nous approcher de lui sans nous unir à tous les hommes nos frères. Nous mandons leur pain en même temps que le nôtre, leur pardon, et leur délivrance; tout est au pluriel, et par là nous nous engageons à prier tant qu'il y aura dans le monde un homme qui manque de pain, un homme qui a besoin de pardon, un homme esclave du mal ou du Malin. En disant « comme nous pardonnons », nous nous engageons à pardonner aux autres. Toutes ces formules qui ont l'air si simples nous mettent au centre d'un grand mouvement de charité. Bossuet a eu raison de se servir des paroles du *Pater* pour exposer la doctrine chrétienne de la charité dans ses Méditations sur l'Évangile (51e semaine).

Le *Pater* n'est peut-être pas étranger aux vertus morales. Il suppose *la vertu de force,* puisqu'il ne demande pas à Dieu de supprimer l'épreuve; il implore seulement le courage pour en sortir vainqueur. Il nous invite à la tempérance, à la frugalité, puisqu'il nous fait demander et désirer le pain, symbole des choses indispensables à la vie, et non pas le luxe et le superflu; le pain d'aujourd'hui et non pas l'accumulation des richesses.

N'a-t-on pas raison de dire que le *Pater* contient en substance tout l'évangile, toute l'essence de notre foi et toute l'expression de notre vie chrétienne, sous forme de prière ? Nous le verrons de mieux en mieux.

Programme d'action du Christ.

Le *Pater* peut être présenté comme le *programme d'action du Christ*. On peut mettre en parallèle chacune des formules du *Pater* avec les principaux épisodes de la vie de Jésus. Le Christ a-t-il fait autre chose dans sa vie que de faire connaître le nom de son Père et de chercher la gloire de ce nom? N'a-t-il pas cherché à faire la volonté de celui qui l'avait envoyé? N'a-t-il pas été le prédicateur et l'initiateur du Royaume? On peut dire aussi qu'il a donné du pain à la foule, lorsqu'il nourrissait et guérissait ceux qui le suivaient. Il est mort en pardonnant les péchés. Il a soutenu une dure tentation dont il sortit vainqueur. Il n'a cessé de délivrer les hommes du mal et du Malin.

Le *Pater* est le programme du chrétien comme il est celui du Christ. Nous l'avons prouvé en montrant que les sept demandes correspondent aux principales vertus chrétiennes. Nous pourrions aussi faire saisir cette vérité en rappelant une des grandes lois de la vie chrétienne : la grâce ne dispense pas de faire effort; elle suscite et couronne et transfigure l'effort de l'homme[1]. Si nous demandons que vienne le règne de Dieu et sa renommée, c'est que nous sommes disposés à y travailler courageusement; nous voulons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour la renommée de son nom, pour l'avènement du règne de justice, d'amour et de paix, ou alors notre prière est une vilaine plaisanterie. Demander ces faveurs et ne pas être décidé à y travailler, « je dis que c'est mal élevé ». A plus forte raison lorsque nous demandons le pain pour tous les hommes, et la réconciliation, et la délivrance des maux qui les accablent. Pour une de ces grâces, le Christ nous engage explicitement à y travailler, quand il nous fait dire : « Comme nous pardonnons. »

1. Cet argument a été présenté, avec beaucoup de verve et de force, dans certaines pages de Péguy. Celui-ci explique qu'on ne doit pas prier pour se dispenser de faire effort; cette attitude implique une fausse théologie de la prière; et il finit par cette phrase célèbre : *prier pour demander la victoire et ne pas être disposé à se battre, je dis que c'est mal élevé.*

Il faut s'engager à vivre en chrétien ou renoncer à dire les roles du *Notre Père*. Péguy poussait la logique jusqu'à cette trémité, s'il faut en croire ce qu'il dit un jour à Joseph Lotte : aimait mieux ne pas dire son *Pater* que de le dire sans convic-on. On lit dans les *Entretiens avec Joseph Lotte* : « Figure-toi e pendant dix-huit mois je n'ai pas pu dire mon *Notre Père*. Que votre volonté soit faite », je ne pouvais pas dire ça. Je ne uvais pas. Comprends-tu cela? Je ne pouvais pas prier Dieu rce que je ne pouvais pas accepter sa volonté. C'est effrayant. ne s'agit pas de dire des prières à la mie de pain, il s'agit de re *vraiment* ce que l'on dit. Je ne pouvais pas dire vraiment : Que votre volonté soit faite. » Alors je priais la sainte Vierge. s prières à Marie sont *des prières de réserve*. Il n'y en a pas e dans toute la liturgie, pas une, tu entends, pas une que le us lamentable pécheur ne puisse dire *vraiment*[2]... »

École d'oraison et de vie contemplative.

Mais le *Pater* est avant tout le modèle de la prière; il est même la prière parfaite et totale. Telle est sa véritable grandeur. Quand Jésus nous l'a enseigné, c'était pour nous apprendre à ier. Il est probable que c'est saint Luc qui nous renseigne le ieux sur les circonstances dans lesquelles les formules du *Pater* t été prononcées pour la première fois.

« Cette première fois que mon Fils la prononça, comme l'écrit guy. Non plus seulement dans son texte comme elle est deve-e un texte. Mais dans son invention même et dans son sour-ment et dans son forcement. Quand elle-même fut une nais-nce de prière, une incarnation et une naissance de prière. Une pérance... »

C'est parce qu'ils le voyaient prier que les disciples de Jésus i ont demandé : *Seigneur, apprenez-nous à prier*. On dirait que st sa manière de prier qui leur a donné envie de prier, dit le Lagrange. Ils ont respecté sa prière, ils n'ont pas osé inter-mpre son dialogue avec le Père. C'est seulement *lorsqu'il eut*

2. *Lettres et entretiens*, p. 171; *Vie de Joseph Lotte par M. Paris*, p. 347.

fini, qu'*un des disciples* (on aimerait savoir lequel) demanda à Jésus de leur apprendre à prier.

La supériorité de la prière de Jésus enseignée par Jésus éclate à nos yeux si on la compare aux prières prolixes et embarrassées des religions orientales, et même aux longues prières de l'Ancien Testament.

Une des grandeurs du *Notre Père* est de pouvoir convenir aussi bien aux « rudes » qui viennent de s'éveiller à la vie religieuse et aux fidèles avancés dans la perfection. On le fait dire au pécheur qui a perdu l'habitude de prier, et saint Jean de la Croix le recommande comme introduction à la contemplation. Nous verrons que l'ordre des formules du *Pater* est un ordre contemplatif.

Sainte Thérèse d'Avila parle beaucoup du *Pater* dans *Le Chemin de la perfection,* du chapitre 26 au chapitre 44. S'adressant aux sœurs découragées qui désespèrent de pouvoir faire oraison, elle leur montre que l'oraison mentale se concilie très bien avec la prière vocale, qu'on peut toujours faire oraison en récitant le *Pater* : il suffit de prendre chaque mot, chaque formule et de le méditer. Il est d'ailleurs difficile de faire autrement; car quelle triste musique ferait une prière vocale qui ne serait pas accompagnée de prière mentale. « Personne ne peut donc vous empêcher de faire votre oraison de cette manière; personne ne peut vous obliger à réciter le *Notre Père* en courant et sans savoir ce que vous dites. » Pour le montrer, sainte Thérèse commente le *Pater* phrase par phrase. Elle conclut :

> Je vous le dis, il est très possible que, tandis que vous récitez le *Pater* (ou une autre prière vocale) le Seigneur vous élève à la contemplation parfaite (ch. 27). Je connais une personne qui n'a jamais pu faire d'autre oraison que l'oraison vocale; or, y étant fidèle elle avait tout à la fois... Pour réciter quelque *Pater* en songeant aux mystères où Notre-Seigneur a répandu son sang et dire quelques autres prières, elle employait plusieurs heures... et je vis que, fidèle à réciter le *Pater,* elle était arrivée à l'oraison de pure contemplation; Notre-Seigneur l'élevait même jusqu'à l'oraison d'union (ch. 32). Quelle haute perfection dans cette prière évangélique! Comme elle est vraiment digne d'un bon Maître! Et que d'actions de grâces nous en devons rendre au Seigneur! Aussi mes filles, chacune de nous peut-elle se

servir pour son avantage personnel. Je suis ravie de voir que dans si peu de paroles se trouvent enfermées toute la contemplation et la perfection (ch. 39).

Saint Ignace de Loyola enseigne la même méthode, qu'il appelle « la seconde manière de prier », et il fait une large part au *Pater* dans la contemplation des mystères. Après avoir longuement situé, analysé, considéré le mystère, le disciple des *Exercices* doit parler et prier, et il peut toujours le faire en récitant lentement un *Pater* ou un *Ave*, goûtant chaque parole.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dit de même, dans *l'Histoire d'une âme,* chapitre 10 :

> Quelquefois, lorsque mon esprit se trouve dans une si grande sécheresse que je ne puis en tirer une seule bonne pensée, je récite lentement un *Pater* ou un *Ave*. Ces paroles me ravissent, elles nourrissent divinement mon âme et lui suffisent.

Angèle de Foligno, entrée dans une église, commença à prier, à réciter un *Pater* :

> Tout à coup Dieu écrivit de sa main le *Pater* dans mon cœur avec une telle accentuation de sa bonté et de mon indignité, que la parole me manqua pour en dire un seul mot. Chacune des paroles du *Pater* se dilatait dans mon cœur; je les disais l'une après l'autre avec une grande lenteur et une contrition parfaite... et je commençais à goûter quelque chose de la douceur divine (le Livre des Visions et instructions de la Bienheureuse, seizième pas).

Que de mystiques ont joui de l'union à Dieu à l'occasion des paroles du *Notre Père*; que de contemplatifs s'en sont nourris : le *Pater* leur suffisait pour occuper leur esprit pendant qu'ils parcouraient des kilomètres, comme cela arriva à Nicolas de Flue et à d'autres. « En général, le *Notre Père* me suffit », répondait un grand croyant auquel on demandait comment il priait[3].

3. Par ailleurs, voyez comment quelqu'un qui n'était pas encore entré dans l'Église pouvait être attaché à cette prière et quel usage il en faisait. Simone Weil écrivait : « Je me suis imposé comme unique pratique de la réciter une fois chaque matin, avec une attention absolue. Si pendant la

Prière de l'Église universelle.

Cette prière a franchi dix-neuf siècles et s'est répandue jusqu'aux extrémités de la terre. A la place que la tradition désigne comme celle où fut composé le *Pater,* on a bâti une chapelle avec un cloître. Sous les voûtes de ce cloître on a enchâssé des dalles de porcelaine où est gravé le texte du *Pater* en trente-deux langues différentes. L'intention est belle, mais ce n'est qu'un symbole bien pauvre de l'universalité du *Pater.* Au dire du pasteur Boegner, ce n'est pas en trente-deux langues, c'est en onze cents langues que le *Notre Père* est lu ou prié chaque jour. Il est vraiment la prière de l'Église universelle.

Il nous est cher aussi pour un autre motif : il nous permet de rejoindre nos frères protestants. On peut dire d'abord qu'il a été l'occasion d'une sorte de rapprochement doctrinal. Voici pourquoi : Luther avait prononcé une condamnation radicale de toute théologie, donc de toute la théologie morale; il n'y avait plus de science de la pratique religieuse chrétienne pour les protestants, ils restaient dans un grand vague à ce sujet. Heureusement, resté strictement fidèle aux paroles de l'Évangile et à celles du *Pater,* Luther réintégra une partie de la morale chrétienne dans le commentaire du *Notre Père* et par là se rapprocha de la grande tradition chrétienne qu'il venait d'abolir. A sa suite les Réformés sont restés très attachés à l'Oraison dominicale et nous verrons que nous leur devons de très beaux commentaires de cette prière.

Cette prière est un des textes que nous pouvons dire avec les protestants sans tricherie ni arrière-pensée; même si elles sont prises avec des nuances diverses et des orientations diverses, les formules du *Notre Père* conservent une signification assez semblable pour qu'on puisse les dire loyalement ensemble dans les réunions œcuméniques. Nous savons qu'après l'instruction

récitation mon attention s'égare ou s'endort... je recommence jusqu'à ce que j'aie obtenu une attention absolument pure... La vertu de cette pratique est extraordinaire et me surprend chaque fois car, quoique je l'éprouve chaque jour, elle dépasse chaque fois mon attente » (*L'attente de Dieu,* pp. 77, 221).

du Saint-Office de mars 1951, il nous est permis de dire le *Notre Père* avec les fidèles des autres confessions chrétiennes. Bénies soient les paroles qui nous permettent de rejoindre nos frères séparés et de nous présenter ensemble devant le Père.

On comprend que l'Église ait intégré le *Pater* à sa prière officielle. Elle l'a mis d'abord au plus bel endroit de sa liturgie : à la messe, aussitôt après le grand hymne d'action de grâce et avant la communion. Certains Pères nous assurent que l'Oraison dominicale a toujours pris place après la consécration de l'hostie. Ce qui est certain c'est qu'au V^e^ siècle il est reconnu dans toutes les liturgies, tantôt avant, tantôt après le baiser de paix. Saint Grégoire a fait prévaloir l'usage que nous connaissons. Combien ce choix est heureux, car il fait du *Pater* un *abrégé de la prière eucharistique* : unis au Fils, intégrés à son sacrifice, nous pouvons sanctifier comme il faut le nom du Père; dans son Fils, le Règne est arrivé, sa volonté est faite... Par ailleurs, le *Notre Père* est une prière de *préparation à la communion* : d'abord parce qu'il fait demander le pain quotidien, qui peut être aussi le pain eucharistique; ensuite et surtout parce qu'il fait demander le pardon des péchés et par là constitue une préparation à la communion : c'est ainsi que l'ont représenté beaucoup de Pères de l'Église.

La solennité du *Pater* est encore rehaussée d'une petite préface et d'une conclusion. La courte introduction que nous possédons est empruntée en partie à saint Cyprien. Elle met en valeur la grandeur et l'originalité de cette prière : nous n'oserions jamais dire de telles paroles si elles ne nous avaient pas été enseignées par le Maître, si nous n'avions pas été formés, et mêmes commandés par lui : *Éclairés par le commandement du Sauveur et formés par l'enseignement d'un Dieu, nous osons dire...*

Les liturgies orientales ont d'autres introductions. Par exemple celle-ci, de la liturgie grecque : *Et rends-nous dignes, Seigneur, d'oser avec confiance et sans encourir ton reproche, t'invoquer comme Père, toi, le Dieu du ciel, et dire...* Et cette autre, de la liturgie syrienne qui finit par cette phrase : *... Rends-nous dignes, Seigneur, animés de la confiance qui vient de toi, de proférer devant toi cette pure et simple prière que ta bouche dispensatrice de vie a enseignée à tes fidèles disciples, enfants de*

tes mystères : quand vous prierez, ainsi devez-vous prier, confesser et dire : Notre Père...

On fit parfois l'élévation des oblats pendant le *Pater*. On tenait alors l'hostie au-dessus du calice pendant la première partie et l'élevant à *sicut in caelo et in terra* ou à *Panem nostrum*. Il reste un vestige de cet usage dans la liturgie de Bayeux : le grand acolyte, le sous-diacre, le diacre élèvent la patène pendant le chant du *Pater*, au-dessus de leur tête, progressivement.

En Orient, et même parfois en Occident (en Gaule et en Afrique) tout le peuple s'unissait pour dire le *Pater* d'une voix commune. Dans le rite romain, c'est le prêtre seul qui chante le *Pater* au nom de tous. Le peuple s'unit à lui, soit en récitant *Amen* après chaque demande, comme en Espagne et à Milan, soit, à Rome, par le chant de la formule *sed libera nos a malo*.

Saint Benoît avait voulu que le *Notre Père* tienne une grande place dans l'office de ses moines. De nos jours encore il est à la place d'honneur à la fin des Laudes et des Vêpres de l'office bénédictin. On dirait que toute la cérémonie converge vers ce sommet : l'officiant et les chantres ont rempli leur rôle, alors le Père Abbé intervient et chante solennellement la Prière du Seigneur qui prend la place de l'oraison, qui est alors la véritable collecte. Seulement ensuite, et sur un ton plus simple, l'officiant chante l'oraison du jour.

Nous sommes heureux de retrouver l'usage ancien et de dire le *Pater* tous ensemble à haute voix pendant l'office du soir le vendredi saint, et pendant la veillée pascale, et désormais à chaque messe. Que ce soit pour nous une occasion de le mettre en valeur, de souligner la grandeur de cette proclamation.

★

Père

Au centre de ma prière et de ma vie de foi, il y a ces deux irmations majeures : j'ai un Père dans les cieux et je partage privilège avec une famille de frères. La paternité de Dieu paraît d'abord comme identique à l'idée de création[4], puis e prend la forme d'alliance, et de sollicitude envers le juste alheureux[5]. Mais elle est surtout l'objet d'une promesse pour venir dans Sagesse 2, 13 à 3, 13.

Les Synoptiques annoncent le grand mystère : cette promesse t réalisée d'emblée en Jésus, Jésus est le Fils, au sens absolu unique du mot d'une part ; et d'autre part, nous pouvons être ns le Christ Jésus, passer par lui, nous revêtir de lui, être s de Dieu en lui et par lui. Nous découvrons à la fois la filia- on unique de Jésus, et notre intégration dans le mystère du rist. Dès lors, ce que Dieu est éternellement pour son Fils, il st pour nous qui sommes greffés sur le Christ.

Avant de donner un enseignement *ex professo,* Jésus a eu soin *nous mettre dans une attitude filiale* vis-à-vis du Père. C'est rtout visible dans le discours sur la montagne : en toutes cir- nstances, que ce soit à propos des soucis matériels ou du ûne, de l'obéissance aux prescriptions de la loi ou de la repen- nce, nous devons regarder Dieu comme notre Père. Toute tre attitude est pharisaïque.

Jésus nous donne lui-même l'exemple de cet esprit filial : otons tous les endroits où il parle de son Père, tous les moments rtout où il parle à son Père, au moment de ses miracles, de on agonie, de sa mort.

Il est fidèle le Dieu par qui vous avez été appelés à la commu- ion de (la filiation) de son Fils Jésus-Christ (1 Co 1, 9). *Voyez uel grand amour le Père nous a témoigné pour que nous soyons ppelés enfants de Dieu : et nous le sommes* (1 Jn 3, 1). *Ne don- ez à personne le nom de Père. Car vous n'avez qu'un seul Père ui est dans les cieux* (Mt 23, 9).

4. Cf. par exemple, Ez 16.
5. Jr 3, 4; 31, 9; Is 63, 15.

Certains auteurs spirituels ont mis la paternité de Dieu a centre de leur doctrine. Pensons par exemple à Dom Marmio telle fut son expérience : *vivre en enfant du Père céleste,* no unir au Fils unique pour demeurer avec lui *in sinu Patris.* No trouvons cette pensée dans tous ses ouvrages, et aussi dans vie, au chapitre 16. Ceux qui connaissent sainte Thérèse Lisieux savent quelle connaissance elle a eue du mystère de l' mour divin miséricordieux, tendresse infinie[6].

Telle est en tout cas la note fondamentale de l'Oraison do nicale, et celle-ci reste présente dans toute cette prière. Car d' bout à l'autre, le *Pater* reste la prière des fils. C'est parce q nous sommes fils que nous commençons par prendre les intér de notre Père : sa renommée, son règne, son bon plaisir. C' parce que nous sommes fils que nous savons qu'il est notre P et que nous nous adressons à lui pour être nourris, pardonn délivrés. Si nous lui demandons le pain quotidien, nous verr que ce n'est pas précisément parce que nous en manquons, même parce que nous avons peur d'en manquer : c'est pour n affirmer à nous-mêmes que tout ce que nous avons pour vi ici-bas, la nourriture, la santé, la subsistance, nous le recev de sa main. *Le Pater est la prière des fils.*

Notre Père

Regardons avec terreur l'étrangeté de la situation du mon moderne : d'un côté des hommes qui veulent avoir un sens a

6. Une novice demandait à sainte Thérèse qui cousait : « A quoi pens vous ? » Celle-ci répondit : « Je médite le *Pater*; c'est si doux d'appele bon Dieu Notre Père... » Et des larmes brillaient dans ses yeux (*Histo d'une âme,* ch. XII). On peut relire le *Mystère de la Charité de Jea d'Arc,* de Péguy, qui commence par une longue méditation du *Notre P.* Alors que Jeanne représente pour Péguy l'angoisse du salut du monde, petite Hauviette incarne l'esprit filial, l'espérance des enfants de Dieu n'ont jamais peur, qui font confiance, qui gardent la confiance au plus de la misère, sachant qu'ils ont un Père (voir p. 42 de la petite édit *Le porche du Mystère,* pp. 30-60, 183; *Le Mystère des saints Innoce* pp. 30-64, 167). L'œuvre de Bernanos n'est-elle pas l'approfondissement l'esprit d'enfance, comme l'œuvre de Péguy est orientée par son expérie de la paternité humaine, image et reflet de la paternité divine ?

de la fraternité humaine et qui refusent toute idée de paternité divine, ne voyant pas que cette paternité de Dieu pour les hommes est le fondement le plus fort de toute fraternité humaine; de l'autre, des chrétiens qui prétendent avoir un sens de la paternité divine et qui n'ont pas le sens de la fraternité humaine, qui ne la manifestent pas, qui ne la désirent...

Nous verrons que le *Pater* est, dans chacun de ses détails, *la prière des frères,* comme il est la prière des fils. Quand il demande que le règne de Dieu arrive, il s'agit d'un règne universel qui s'étend à tous les hommes. Quand il demande du pain, du pardon, la délivrance, il le fait pour tous et au nom de tous, au pluriel : notre pain, nos offenses, délivrez-nous tous.

Nous devons bannir toute séparation. Cette vérité ne s'oppose pas à la recommandation de Jésus : *Quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme la porte, prie dans le secret.* L'isolement que recommande Jésus est un isolement physique, une solitude — mais la solitude est tout le contraire de l'isolement (moral), elle est même la seule condition de la communion fraternelle profonde. Dès lors que je suis rattaché au Père de tous les hommes, je suis rattaché à tous les enfants, à tous les humains, je ne puis plus vivre en séparé, en ex-communié, je suis en communion même avec le dernier des humains.

Qui êtes aux cieux

Quand nous disons *qui êtes aux cieux,* ne pensons pas trop vite au ciel étoilé, aux espaces infinis du monde astral. Ou alors pensons-y comme à un pur symbole, symbole de la grandeur incommensurable, de la force et de la majesté du Père. Ils ne sont que l'escabeau de ses pieds.

Par respect pour Yawhé, les Juifs évitaient de prononcer son nom, ils disaient : Celui qui est au ciel. Cette formule signifie : qui est Dieu. *Notre Père qui êtes Dieu,* le Très-Haut, l'au-delà de tout, trois fois Saint. Nous retrouvons ici cette « dialectique d'opposition », qui est dans toute la Bible, entre le *Tremendum* et le *Fascinans* : il est à la fois paternité et transcendance.

Il est utile de nous mettre en face des dimensions du mystère

de Dieu au moment où nous venons de parler de lui comme d'un Père. Il n'est pas une bonté quelconque, même infini, il est *Sancte Pater.*

Pour parler plus concrètement, nous dirons : Notre Père qui êtes dans les cieux, vous êtes dans un monde infiniment différent de notre monde à nous, infiniment éloigné des médiocrités et des limites d'ici-bas. Vous êtes dans *le monde des perfections divines,* ces attributs du Dieu vivant que nous épelons laborieusement et que parfois nous découvrons avec émerveillement : l'éternité, l'immensité divine, la toute bonté. En disant Notre Père, je me sentais tout proche ; en disant qui êtes aux cieux, je vois que vous êtes tout différent, et que je me suis infiniment éloigné de vous.

Que votre nom soit sanctifié

La première demande est pour le Père, pour ses intérêts. Le *Notre Père* nous oblige à sortir de nous-mêmes, à mettre le centre d'intérêt ailleurs qu'en nous-mêmes. Il nous met dans l'attitude parfaite de charité.

Cette formule signifie d'abord : que le nom de Dieu soit reconnu, honoré, que Dieu soit tenu pour ce qu'il est, que la renommée de Dieu s'étende, que sa paternité, sa grandeur soient respectées, admirées par tous les hommes. Qu'ils sachent que vous êtes le Père dont la majesté est infinie. *Que toutes les nations sachent qu'il n'y a pas d'autre Dieu que vous ; que les païens voient votre puissance, qu'ils vous connaissent comme nous vous connaissons*[7].

La connaissance que les hommes ont de notre Dieu dépend du témoignage que nous portons. Relisons toutes ces apostrophes des prophètes et des apôtres qui nous disent : c'est à vous de faire connaître le nom de Dieu. Il faut qu'en vous voyant vivre on ait envie de le connaître, que vous le glorifiiez. Il ne faut pas que vous déshonoriez son nom, que vous le profaniez[8].

7. Cf. Dt 32; Ez 39; Si 53.
8. Mt 5, 16; 1 P 2, 12; Rm 2, 24; Jn 15, 8; Ez 37, 20; 39, 7; Lv 22, 32.

Mon Dieu, mon seul désir est que vous soyez le plus glorifié ossible : c'est ma soif... Mon Père, faites de moi ce qui vous laira le plus que ce soit, glorifiez votre Nom, pour travailler le lus que je puis à la glorification de Dieu, écrit le P. de Fou-auld [9].

Cette formule signifie aussi : il faut que notre Dieu soit econnu comme saint, c'est-à-dire : redoutable, séparé de toutes es bassesses et limitations de la créature pécheresse. Il faut u'à la suite d'Isaïe nous prenions une conscience vive de la ainteté terrifiante de Dieu et de notre état de pécheur. Alors ous donnerons leur vrai sens aux mots de la liturgie : *Sancte ater, Sanctum et terribile nomen ejus, et sanctum nomen ejus* [10].

Que votre règne arrive

Cette demande du règne de Dieu ne doit pas être dans notre ouche une étiquette vague ou équivoque. Ce mot a d'abord ignifié une domination temporelle d'Israël sur ses rivaux. Puis, hez Amos, il désigne le règne de la Justice divine, un jugement non moins inexorable pour Israël que pour ses ennemis. Chez es prophètes, c'est la vision d'un monde transformé où Dieu st visiblement présent et transfigure toutes choses par sa pré-ence. Pour les Apocalypses, c'est après une catastrophe cosmi-ue, l'inauguration d'un nouvel ordre de choses, d'un état défini-

9. *Écrits spirituels,* pp. 31, 32, 235; sainte Thérèse, *Histoire d'une âme,* p. 348, 367 : « La gloire de Jésus, voilà toute mon ambition; la mienne, e la lui abandonne... La seule chose que je désire, c'est de voir le bon Dieu aimé; et j'avoue que si dans le ciel je ne pouvais plus travailler pour a gloire, j'aimerais mieux l'exil que la patrie. » Voir aussi les textes de Sœur Élisabeth de la Trinité.

10. Toujours subtil, saint Augustin part sur cette explication : en disant ette formule, il semble que nous prenons les intérêts de Dieu, mais en éalité, c'est encore pour nous que nous prions, car lorsque je le connais, e n'est pas lui qui est grandi, ou lorsque nous le connaissons, glorifions, adorons comme trois fois saint, c'est plutôt nous qui nous grandissons. De même en l'ignorant ou en le méprisant, ce n'est pas à Dieu que je porte préjudice, c'est à moi. Cf. le commentaire court et net de Cyrille de Jérusalem et de Théodore de Mopsueste, dans A. Hamman, *Le Pater expliqué par es Pères,* Paris, 1952.

tif où les forces du mal sont anéanties, les opprimés relevés, la gloire de Dieu vengée. Pour saint Paul, c'est Dieu tout en tous. Enfin, dans l'Évangile, le Royaume c'est le règne de l'agapè divine, instauré par la Passion et la glorification du Sauveur, couronné par son propre avènement au terme d'histoire.

La grâce propre au temps de l'Avent est, non seulement de nous faire connaître ce Royaume, mais de nous y faire aspirer, nous devons hâter son avènement par notre attente et notre ferveur. Ce Royaume a deux phases : la phase présente où il est ébauché, et la phase définitive où il est parfaitement constitué.

Il y a en premier lieu le Royaume instauré par la vie, la mort et la résurrection du Christ, *le règne de la grâce*. Nous devons en avoir une vue très réaliste et très concrète. L'Action catholique spécialisée est certainement très favorable à cette découverte. Nous comprenons vite que le Royaume c'est la vie actuelle, avec la politique, le travail des hommes, l'entreprise, les lois économiques, les loisirs..., tout cela, mais sans l'injustice, sans l'oppression des faibles par les forts, sans l'oubli de Dieu ; c'est tout la création, et l'activité des hommes, mais baignées dans les vertus évangéliques ; c'est le monde présent, mais purifié d'égoïsme et du péché, n'offrant plus d'opposition à la vie des enfants de Dieu. Voilà ce que nous demandons au Père dans la seconde demande.

Ajoutons quelques précisions. Il y a le danger de passivité, croire qu'il suffit de prononcer cette formule pour être en règle avec le Père. Pensons que ce règne dépend de nous puisqu'il vient à travers tout ce que nous faisons, qu'il se construit à travers tous nos efforts. Il nous est donc interdit, au nom de notre dignité d'homme, de répéter paresseusement *Que ton Règne arrive* si nous ne travaillons pas de toutes nos forces à sa venue. Danger de croire que nous faisons le Royaume, alors qu'il vient d'en-haut : comme la Jérusalem céleste, il descend d'en-haut et nous ne pouvons rien sans Dieu. Danger de confondre Royaume de Dieu avec un certain état de bien-être matériel, un certain équilibre économique, qui n'en est que la préparation. Danger de confondre le Royaume avec tel ou tel régime politique légitime, et laisser croire qu'en travaillant pour celui-ci on lutte pour celui-là. Danger de prendre un succès extérieur de

l'Église, une réussite temporelle pour un progrès nécessaire des vertus évangéliques dans le cœur des hommes et dans les institutions.

Par ailleurs, aux Léon Bloy et aux prophètes de l'absolu, il faudra redire que ce Royaume ne sera jamais réalisé ici-bas à l'état pur. Il sera toujours mélangé au monde, incarné dans un état de choses passager et discutable. Dans la même cité, dans la même famille, dans le cœur du même homme, l'ivraie sera toujours mélangée au bon grain, et nous ne devrons pas nous en étonner. Le grand théologien de *La Cité de Dieu* nous a montré que les deux cités ne pouvaient pas être autrement que mêlées l'une à l'autre, imbriquées l'une dans l'autre. A nous seulement d'avoir un regard lucide et de détecter exactement ce qui en nous appartient à Jérusalem et ce qui appartient à Babylone. Alors nous dirons avec plus de vérité : *que votre Règne arrive.*

Il y a en second lieu le Royaume définitif couronné par le second avènement du Sauveur, le Christ remettant le Royaume tout entier entre les mains de son Père, les justes resplendissant comme le soleil, la moisson faite et le Fils de l'homme envoyant ses anges pour l'engranger; notre corps misérable transformé en corps de gloire; des cieux nouveaux et une terre nouvelle...

Rappelons que le chrétien doit espérer le retour du Christ, attendre impatiemment un Royaume définitif et éternel sans pour cela mépriser le temps, la terre et les hommes qu'elle porte. En style chrétien, « amour de l'éternité » n'a jamais signifié évasion hors du réel présent, repli égoïste sur soi, fuite dans un futur imaginaire. D'une part, nous devons proclamer par notre exemple que la pensée de l'éternité ne dispense pas de travailler pour l'amélioration des cités terrestres, pour la justice et pour la paix des hommes. Ne laissons pas croire que l'éternel est situé pour nous dans un avenir lointain, irréel, que le ciel est... dans la lune. L'éternel est présent dans le temporel et le Royaume de Dieu est parmi nous.

Mais par ailleurs, sous prétexte que trop de chrétiens ont eu une notion fausse ou irréelle du ciel et de l'éternité, bien des croyants de nos jours, parmi les plus actifs, ont perdu la vision de la véritable patrie et celle du retour du Christ. Il faut pourtant que nous les retrouvions pour dire de façon authentique

Que votre Règne arrive. Écoutons la grande leçon de sai Augustin, de sainte Thérèse, de Newman. Écoutons surtout l paroles de Jésus nous annonçant son retour glorieux et un nouv état de choses (Mt 25, 34; 12; Lc 22, 28, 30; et aussi Ph 3, 2 1 Co 15, 24; Ap 6, 10; 11, 15; 12, 10...).

Cette foi obstinée dans un état nouveau où la justice se comblée, où tout sera transformé, où l'amour sera parfait, nous serons toujours avec le Seigneur (Th 4, 17) il faudrait q nous l'ayons à tout instant : « *Que ma langue s'attache à m palais si jamais je t'oublie, ô Jérusalem.* » Il faudrait que s tout, par toute notre vie, nous en soyons le signe éclatant[11]

Que votre volonté soit faite

Si nous étions moins enfoncés dans les ténèbres, nous verrio que cette volonté de Dieu n'est pas loin de nous, en dehors nous; elle fait corps avec notre être, avec nos aspirations l plus profondes et les plus chères (qui nous sont peut-être les pl inconnues). Cette volonté ne se présenterait pas d'abord à no comme une loi extérieure et contraignante : elle se présentera d'abord comme l'expression de notre nature et de la raison q Dieu nous a donnée, reflets de la loi morale éternelle, conformi à l'ordre divin. Nous verrions ensuite que Dieu a parlé pou éclairer davantage cette loi morale, pour la faire participer à s lumière; il nous a révélé le décalogue, puis des règles de plus e plus précises, de plus en plus intériorisées, les lois de la charit qui s'identifient à l'esprit des Béatitudes. Faire la volonté Dieu devrait consister à se conduire en homme, à réaliser not destinée en suivant à la fois l'ordre de la création et l'ordre la charité.

Mais parce que le péché est entré dans le monde, nous avo perdu le sens du goût, comme dit Isaïe (5, 20), confondant

11. Lisons la préface du Christ-Roi, ou certains textes de la liturgie l'Avent, par exemple, les antiennes; dans saint Augustin le thème de l'e et de la patrie; et dans les commentaires de psaumes, celui de Jérusalem Babylone; le début du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc,* de Péguy *Dieu Vivant,* nº 12 et 18.

bien avec le mal, la lumière avec les ténèbres, l'amer avec le doux; nous sommes des enfants sans discernement, dit saint Paul (1 Co 14, 20) au point de trouver une opposition entre la loi de nos membres et celle de l'esprit (Rm 7, 15-23), notre volonté n'est plus inclinée à faire la volonté du Père.

Voilà pourquoi nous devons nous mettre dans une attitude d'humilité et demander comme une faveur de pouvoir retrouver la volonté de Dieu. Nous devons mendier, car nous l'avons perdue, cette rectitude d'esprit qui est la marque d'un bon fils de Dieu. C'est ce que nous faisons si souvent dans les oraisons de la liturgie :

> O Dieu, qui ne faites qu'un cœur et qu'une âme de tout votre peuple fidèle, donnez-nous d'aimer ce que vous commandez. Dans votre bonté, forcez nos volontés à se tourner vers vous, même si elles résistent. O Dieu qui, dans la Passion de votre Fils, avez donné au genre humain le modèle de l'obéissance, accordez qu'en toutes choses nous corrigions la dépravation de notre volonté sur la rectitude de vos lois, accordez-nous de briser notre mauvaise volonté et de suivre en toute chose le droit chemin de vos commandements[12].

Demander une grâce ne veut pas dire qu'on va prendre une attitude d'engourdissement et de passivité. Notre effort commence au contraire. Nous devrons d'abord avoir présente à l'esprit ce qu'on appelle *la volonté de signe,* c'est-à-dire ce qui est désigné clairement comme commandements de Dieu, lois de la charité, directives de l'Évangile, et les présenter, non pas comme des prescriptions venant du dehors et contraignantes, mais comme des participations de la lumière divine, comme des précisions de l'ordre de la charité. Nous devrons ensuite découvrir ce qu'on appelle *la volonté de bon plaisir;* tout ce qui n'est explicitement ordonné, mais que Dieu attend de nous et que le Saint-Esprit nous suggère. Car la vie chrétienne n'est pas obéissance ponctuelle. Les lois chrétiennes ne sont pas des bornes : ce sont des normes vivantes qui marquent une direction dans laquelle il faut marcher et inventer notre voie. Il nous faudra donc cher-

12. Samedi avant la Passion, quatrième dimanche après Pâques, vigile de la Pentecôte.

cher quelles sont les intentions divines, quel est le plan de Dieu dans les conditions contingentes où je me trouve, sur mon travail, mon loisir, mes relations avec les autres hommes. C'est alors que je ferai coïncider mon action avec l'amour du Père qui est à l'œuvre dans sa création, et dans tout ce qui arrive.

Nous voyons donc que l'expression *faire la volonté de Dieu* a un contenu positif et nous met dans une attitude active. On l'a trop souvent employé dans le sens de soumission passive et de résignation, laissant croire que la volonté de Dieu ne s'exerçait qu'au moment des catastrophes, qu'il fallait alors rentrer la tête dans les épaules en soupirant : que votre volonté soit faite... On était alors plus près du stoïcisme et du fatalisme païen que de l'esprit évangélique. Mais, nous le voyons, cette formule ne signifie pas soumission servile ; elle signifie libre acquiescement, soumission virile, initiative pour découvrir le plan de Dieu sur moi dans la situation particulière où je vis. Même lorsque l'événement semble me retirer toute initiative, il me reste encore la ressource d'inventer une attitude intérieure que le Père attend de moi et qui n'est pas tracée d'avance. C'est l'attitude de saint Paul au chemin de Damas : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?*

Pour nous aider à cultiver cet esprit de soumission aimante et active, nous contemplerons Jésus. Nous écouterons d'abord les déclarations vigoureuses : *Ce ne sont pas ceux qui disent Seigneur, Seigneur, ce sont ceux qui font la volonté de mon Père qui entreront dans le Royaume des cieux... Pourquoi m'appelez-vous Seigneur et ne faites-vous pas ce que je dis ?* (Lc 6, 46 ; Mt 21, 28). Ensuite nous découvrirons comment Jésus a été amoureusement attaché à la volonté de son Père pendant toute sa vie et pendant sa Passion [13].

Nous devrons aussi fréquenter la Bible, avec le souci de découvrir les desseins de Dieu, son plan d'amour sur le monde qui se révèle à l'occasion de tous ces récits et de tous ces dialogues. Nous verrons comment certains reconnaissent la volonté de Dieu manifestée dans sa parole : la Vierge Marie à l'Annonciation,

13. Voir, par exemple, Jn 4, 31 ; 6, 38 ; 17, 4. Voir aussi l'article du P. Roche, dans *La Vie Spirituelle,* octobre 1955, p. 250.

Isaïe, les apôtres... Au contraire, d'autres se dérobent : *ils ne connaissent pas les voies de Yahweh ni la volonté de leur Dieu,* disaient les prophètes (Is 55, 8; Jr 5, 4; 8, 7).

Certains auteurs spirituels ont une grâce spéciale pour nous mettre dans l'attitude qu'il faut. Pour les uns ce sera saint François de Salés qui aura le don de les mettre dans une attitude, une disposition d'humble et aimante docilité. Pour les autres, ce sera saint Ignace exerçant ses disciples à une discipline de service généreux et sans détour.

En nous livrant sa « petite voie », sainte Thérèse ne nous apprend-elle pas à nous abandonner à la volonté de Dieu, à nous en remettre à lui, à ne vouloir que ce qu'il veut[14] ?

Donnez-nous notre pain

Cette formule exprime à la fois notre esprit filial et notre devoir fraternel; elle nous met dans un état d'enfant de Dieu et de frère des hommes. Insistons sur ces deux aspects.

Elle s'adresse à un Père infiniment puissant et infiniment bon. Dans la bouche de ceux qui manquent de pain elle affirme la conviction que Dieu est capable de les sortir de leur misère. Ceux qui ont du pain, et en abondance, doivent la dire aussi pour affirmer que le pain qu'ils ont leur vient de ce Père; ils ont conscience de le recevoir de sa main et ils veulent même demander ce pain pour bien affirmer qu'ils le tiennent de leur Père. *Nous avons tout reçu de sa main,* dit un verset des Chroniques (1, 29, 14). C'est aussi ce que nous répétons si souvent dans les monastères en entrant au réfectoire, par ce verset du psaume 103 : *aperis tu manum tuam et imples omne animal benedictione.*

14. Voir *La Vie Spirituelle,* octobre 1955, p. 250, et juillet 1949, l'admirable texte de M. Delbrel, *Le bal de l'obéissance.* Tertullien et saint Augustin font remarquer ceci : à proprement parler, nous ne demandons pas que la volonté de Dieu soit faite, nous savons que la volonté de Dieu ne peut pas ne pas être faite. Mais nous demandons qu'elle soit faite, en nous, pour notre bien.

C'est ainsi que saint Augustin comprend cette formule du *Pater* : en demandant le pain de chaque jour, vous avouez que vous êtes le mendiant de Dieu. Mais n'en rougissez pas : si riche que soit un homme sur la terre, il est le mendiant de Dieu. Le pauvre se tient humblement à la porte du riche : mais le riche lui-même est obligé de se tenir à la porte du divin riche. Le pauvre tend la main au riche et le riche tend la main à Dieu...

D'ailleurs, le principal danger de la richesse n'est-il pas de nous faire oublier que nous tenons tout de la liberté divine. Il faut donc vaincre notre orgueil foncier, nous faire un cœur filial, apprendre à dire : *donnez-nous*.

Ainsi interprétée, cette demande est une reconnaissance des droits de Dieu, du « tout de Dieu »; elle est aussi théocentrique que les trois demandes précédentes. Ne nous hâtons donc pas trop de diviser le *Pater* en deux parties, une qui s'occupe des intérêts de Dieu et une qui s'occupe des intérêts de l'homme. Cette classification est légitime, mais elle peut être remplacée par une autre plus profonde. A vrai dire, comme l'observe saint Augustin, même dans la première partie, c'est pour nous que nous demandons. Car, que le nom de Dieu soit glorifié ici-bas, cela n'ajoute rien à sa gloire ni à sa sainteté; c'est nous qui nous enrichissons en le glorifiant. Son règne arrivera nécessairement, sa volonté finira par triompher, rien ne peut lui échapper, mais nous souhaitons que son règne vienne en nous et que nous nous soumettions à sa volonté. C'est encore nous qui sommes bénéficiaires des trois premières demandes du *Pater*.

Évidemment la seconde moitié du *Pater* concerne les nécessités du temps présent. Mais comme la première partie, elle est la prière des fils : elle nous ramène au Père.

Non pas seulement la prière d'un fils, mais la prière des fils, et donc la prière des frères. Je ne demande pas seulement *mon* pain, ni celui des miens, mais celui de tous les fils de Dieu : *notre* Père, donnez-nous *notre* pain. Dès que j'ai prononcé ces formules je m'engage à penser à tous ceux qui sont privés de pain; ou alors je ne sais pas ce que c'est que de m'adresser au Père commun des fidèles. Dès que j'ai dit Notre Père, je ne puis plus me présenter seul devant Dieu.

Nous savons par ailleurs que le mot pain a ici un sens symbolique, comme dans l'expression française : gagne-pain. Il désigne tout ce qui est nécessaire à la vie temporelle, ce minimum de bien-être sans lequel il n'y a pas de vie humaine possible dans l'état de notre civilisation. Le pain c'est la nourriture normale d'un homme de chez nous, mais aussi le logement ; le pain, pour une épouse, c'est la sécurité de son foyer, et pour une mère, la santé et le sourire de ses enfants ; pour un ouvrier, c'est le travail, et pour un citoyen, c'est la liberté de sa patrie. Que de choses sont comprises dans ce mot pain : ce sont elles que nous mendions à Dieu.

Pour dire cette prière avec un cœur honnête et intelligent, je devrais avoir devant les yeux le cortège de tous ceux qui, en France et dans le monde, souffrent de la faim. Car « nous vivons dans un monde qui a faim... ». Et au-delà du devoir d'information, faire cette demande, c'est demander la force d'agir pour ce pain. « Prier pour demander la victoire et ne pas être décidé à se battre, je dis que c'est mal élevé[15]. »

Pardonnez-nous nos offenses

Au cœur du *Pater,* voici tout à coup l'évocation du péché. Car nous ne sommes pas dans un monde céleste, nous sommes dans

15. On dit : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », et c'est encore une marque d'esprit filial : puisque Dieu est mon Père, je ne vais pas lui faire l'injure d'accumuler de lui demander le pain pour les autres jours. D'ailleurs, rien de plus opposé à l'esprit filial que l'accumulation des richesses. Saint Thomas montre bien dans son commentaire qu'elle nous mène à l'ambition, au désir d'accroître indéfiniment notre avoir aux dépenses exagérées, à l'ingratitude. Le mot traduit le plus souvent par « quotidien » ne se trouve nulle part ailleurs que dans ce texte. Faut-il le traduire par « nécessaire à l'existence » ? Faut-il, en s'appuyant sur une autre étymologie, lire : « pour le jour actuel » ou « pour le jour qui vient » ? Il est difficile de répondre ; mais les commentateurs s'accordent pour tirer de ce texte une leçon de frugalité. Cf. saint Augustin et saint Thomas, et le Catéchisme du Concile de Trente. Cf. aussi abbé Pierre, *Vers l'homme* (Éd. du Cerf), Josué de Castro, *La géographie de la faim* (Éd. Économie et Humanisme), E. Gilson, *Un gomor de manne* (*La Vie Intellectuelle,* novembre 1946).

le monde de la chute, nous sommes de la race d'Adam, de la race des pécheurs, et il y a une chose qui nous est aussi nécessaire que le pain, c'est la rémission de nos péchés. Disons même que le pain dont nous avons besoin, celui dont nous aurons besoin au moment de notre mort, *nunc et in hora mortis nostrae,* c'est le pardon de Dieu. Apprenons donc à dire : *pardonnez-nous* comme nous avons appris à dire « donnez-nous » et pour cela jetons un regard lucide sur notre condition de pécheurs.

Demandons la grâce de connaître notre péché, de découvrir ce qu'il y a de pharisaïsme et de paganisme caché dans nos vies. Ce qui nous amènera à un vrai repentir, à une véritable reconnaissance de Jésus Sauveur, et non pas à un simple sentiment de remords ou de dépit. Voilà comment nous apprendrons à dire : *pardonnez-nous nos offenses*. Cet appel à la miséricorde, faisons-le pour tous les hommes et surtout pour ceux dont nous avons la charge ou avec lesquels nous sommes en communauté de vie. Moïse implorait pour son peuple et le Curé d'Ars se mortifiait pour les pécheurs qui venaient à lui; ainsi le chrétien, loin de se croire différent des autres, se sent toujours solidaire des fautes de son milieu et partage leur responsabilité. Il dit toujours : pardonnez-*nous*.

Il y a aussi ce terrible mot *comme*. Cette petite formule transforme la prière des fils en prière fraternelle et fait de cette prière un programme d'action, quelque chose à faire : nous devons pardonner. Interprétons bien ce mot *comme*. Ce n'est pas *pace que* je pardonne que je suis pardonné : le pardon me vient de Dieu de façon absolument gratuite. Ce n'est pas *de la manière dont* je pardonnerai que je serai pardonné : les manières de Dieu ne sont jamais comparables aux nôtres de façon directe. C'est *à condition que* je pardonne que je serai pardonné. Le Christ nous enferme dans cette impitoyable alternative : ou vous pardonnez, et alors Dieu vous accordera sa grâce, ou vous refusez, et alors vous interposez entre la grâce de Dieu et vous un infranchissable obstacle.

Ajoutons immédiatement cette précision, afin de ne pas édulcorer un texte précis et exigeant : pardonner n'est pas nécessairement ne plus ressentir; pardonner, c'est surtout vouloir pardonner, vouloir du bien aux autres. Car on est maître de

son vouloir, on n'est pas directement maître de ses sentiments.

Si je me heurte à un refus de ma sensibilité, si je sens que je n'arriverai pas sur un point, il me reste une ressource : je dirai cette formule au nom de l'Église, *in persona Ecclesiae,* au nom de tous ceux qui exercent le pardon de façon loyale et entière, comme le firent saint Étienne, Jeanne d'Arc ou Thomas More en mourant. Ou bien encore, selon le conseil de saint François d'Assise, je dirai : Seigneur, apprenez-moi à pardonner aux autres comme vous m'avez pardonné à moi-même. *Ce que nous ne remettons pas pleinement, toi, Seigneur, fais que nous le remettions pleinement...,* et j'attendrai que cette plaie se guérisse.

C'est à cause de cette cinquième demande que la liturgie a placé le *Pater* avant la communion, utilisant cette prière comme un acte de repentir et de pardon mutuel. Les Pères de l'Église ont longuement commenté cette cinquième formule et c'est sur elle qu'ils ont les développements les plus limpides : ainsi saint Cyprien, Origène, saint Augustin. Au chapitre 13 de sa règle, saint Benoît explique pourquoi il a voulu que le *Pater* soit récité solennellement à la fin des heures de l'office : c'est parce qu'il est comme un sacramental qui efface les péchés contre la charité fraternelle et rétablit la paix. Il sera récité spécialement, dit saint Benoît, « à cause des épines de scandales qui ont accoutumé de se produire, afin que les frères, se réunissant dans l'engagement qu'ils prennent par cette prière... se purifient de cette sorte de faute »[16].

Ne nous laissez pas succomber

Cette prière qui commençait par un *hosanna* (la gloire à son nom) s'achève par un *mea culpa,* et même par un *de profundis* :

16. On pourra lire après les Pères de l'Église, le sermon de Bossuet sur la réconciliation (Éd. Levesque, t. I, p. 363) ou les pages de sainte Thérèse sur l'amour miséricordieux du Père, spécialement au ch. VIII de l'*Histoire d'une âme,* qui reprennent les textes bibliques sur le pardon, par exemple, Si 28, 1-5; Ep 4, 32; la parabole des deux débiteurs de Mt 18, 21 (cf. le commentaire que Léon Bloy en a donné dans *La Femme Pauvre,* 281-285); la seconde partie des litanies des saints, la prière du P. de Grandmaison, etc.

nous sommes dans le monde de la chute, aux prises avec la tentation, le mal : *ne nous laissez pas succomber, délivrez-nous...*

Le sens précis de la sixième demande n'est pas facile à établir. Le verbe grec signifie : « porter dans, amener, introduire », il est donc strictement exact de traduire : « Ne nous induis pas en tentation. » Le mot grec *peirasmos* peut signifier à la fois tentation ou épreuve : le sens est bien différent selon que l'on prend l'un ou l'autre de ces mots... On choisit souvent tentation, au sens d'occasion irrésistible de pécher, cas à redouter (comme on le trouve dans Mt 26, 41 ; Ga 6, 1 ; 1 Tm 6, 9). Les traductions liturgiques ont évité le terme « *ne nous induis pas* » qui est énigmatique et peut donner lieu à des méprises, et elles ont choisi cette formule qui est plutôt une paraphrase : « *Ne nous laissez pas succomber à la tentation.* »

Il est certain qu'il faut interpréter cette expression vague en fonction de ce que nous trouvons ailleurs dans la Bible. Cette formule ne peut donc pas signifier que Dieu est directement l'auteur de la tentation et du mal : à proprement parler il n'induit pas en tentation. Si certaines expressions de la Bible le laissent entendre, c'est que les juifs ne distinguaient pas entre action divine et volonté permissive de Dieu : ils attribuaient tout à Dieu. Ou bien ils identifiaient Dieu et les instruments que Dieu emploie ainsi dans Ex 4, 21 ; Is 6, 10 ; Rm 1, 26).

Cette demande ne peut pas signifier : ne nous mets pas à l'épreuve, supprime-nous les épreuves, car nous voyons que l'épreuve a une grande place dans la Bible : elle est le moyen privilégié que Dieu emploie pour former son peuple. Reste donc le sens : épargne-nous les épreuves trop fortes pour nous, ne nous laisse pas submergés par les tentations, délivre-nous des chutes.

Pour approfondir la sixième demande, établissons en nous une triple conviction, à la lumière de la Bible :

La conviction de *la grandeur et de l'utilité de l'épreuve*. La vie spirituelle n'est pas faite pour nous dispenser des difficultés et pour nous apporter sécurité et consolation [17].

17. Cette demande est bien développée chez Origène, Cyrille de Jérusalem, saint Augustin. On en trouverait une illustration dans ces pages où Péguy

Nous voyons au contraire qu'elle comporte une *probatio,* elle est lutte, combat et même agonie. Le Père réserve l'épreuve à ses fils; les facilités et les agréments, il les laisse à ses bâtards, comme il est dit dans l'épître aux Hébreux au chapitre 12. Si nous avions vraiment l'esprit chrétien, bien loin de rechercher douceurs et consolations, par-dessus tout nous nous en méfierions. Pour nous en convaincre, voyons de quelle façon ont été éprouvés les héros de la foi, Abraham, Tobie, Job; méditons certaines formules du Deutéronome : *Dieu vous tente afin qu'il paraisse vraiment si vous l'aimez* (Deut. 2, 5; 49, 2; 34, 10; 2 Ch, 32, 30; Jd 8, 22, 27; 1 Co 10, 13; Ép 6, 10-18; Jc 1, 13).

Le sentiment tragique de notre faiblesse : on a oublié trop facilement cette dimension du mystère de l'homme sous prétexte d'éviter un pessimisme janséniste. Certains penseurs existentialistes modernes redécouvrent la précarité de l'existence humaine et peuvent nous aider à retrouver cet élément de notre réalité : non seulement la précarité de notre existence physique, de nos réussites humaines, mais celle de nos vertus, de notre être moral, de nos plus belles réussites spirituelles. Rien ne s'acquiert sans lutte et tout est susceptible de tomber au moment le plus inattendu. C'est ce que proclamait le vieux Job, déclarant qu'il n'était pas en pierre, ni en bronze, qu'il n'était qu'un être de chair fragile (6, 12) et saint Paul disant, *ce trésor nous le portons dans des vases d'argile* (2 Co 4, 7). Plus nous aurons découvert les abîmes de fragilité du cœur humain, plus nous dirons avec lucidité : *ne nous laissez pas succomber.*

La certitude de la victoire du Christ. Certes, Jésus a subi la tentation, mais il a été le grand Vainqueur. Il continue à mener le combat et à être le vainqueur en nous. Regardons-le, avec l'Apocalypse comme *le vainqueur, assis avec son père sur le trône* (3, 21). Il est à la fois celui qui nous demande de vaincre,

explique que le père doit laisser son enfant apprendre seul à manger (ne pas lui supprimer les difficultés, ni les épreuves, sinon il ne se formerait jamais) et cependant il doit le soutenir (cf. *Mystère des Saints-Innocents,* p. 64).

« Savez-vous quels sont mes dimanches et mes jours de fête? Ce sont les jours où Dieu m'éprouve davantage. » « Je devais passer par bien des creusets avant d'atteindre le rivage de la paix, avant de goûter les fruits délicieux de l'abandon total et du parfait amour » (sainte Thérèse de Lisieux).

celui qui vient en aide à ceux qui combattent et celui qui nous donne la victoire (Ap, 2, Tm 2, 5; 1 Co 15, 57), et nous dirons alors autrement que du bout des lèvres : *et ne nos inducas in tentationem.*

Il est impossible de savoir si le mot *poneros* est au masculin ou au neutre, et s'il faut traduire comme la plupart des Pères et comme certains exégètes modernes : « Délivrez nous du malin » ou du « mauvais » ou bien, comme la liturgie latine *délivrez-nous du mal.* La plupart des Pères de l'Église emploient le mot dans son sens personnel et ne voient dans cette formule qu'un double ou une répétition de la précédente : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du malin ». Nous ne demandons pas qu'on nous supprime la tribulation et les épreuves, mais que nous ne soyons pas esclaves de Satan; non pas être ôtés du monde, mais être délivrés du mal.

Il est permis de prendre cette expression à part, dans un sens très général et de méditer sur l'empire du mal. D'abord en disant *mais délivrez-nous,* nous pensons que dans la Bible Dieu est « celui qui délivre ». Si nous regardons le Dieu de la Bible, nous voyons qu'il passe son temps à délivrer. Après toutes les délivrances de l'Ancien Testament, il vient lui-même visiter son peuple et le racheter pour le délivrer. Et venu parmi nous, il s'appellera Jésus, c'est-à-dire « Celui qui délivre » ou qui sauve.

Ensuite « du mal ». Cette prière du *Notre Père* qui commençait par le ciel où est le Père, où son nom est glorifié, son règne arrivé, finit par l'enfer où le malin triomphe. Les souffrances des hommes, la litanie des misères de ce monde, demandons à Dieu de nous en délivrer, nous, tous nos compagnons de misère. Comptons sur son secours en sachant bien que ce secours divin ne nous dispense pas d'agir; au contraire, il suscite et soutient et couronne notre action. Il faut donc nous garder de deux erreurs : la première, celle de nous décharger sur Dieu de ce que nous pourrions faire nous-mêmes; la seconde qui nous guette aussi : celle de vouloir mener seul la lutte contre le mal, en oubliant le secours d'en-haut; de mettre en œuvre tous les moyens, sauf un, celui qui est le plus puissant et qui donne son efficacité à tous les autres. Les formules du *Notre Père* nous rappellent ce double devoir.

Le monde du péché. Essayons de nous convaincre que de tous les maux, les plus nocifs et les plus graves, ceux qui sont à la racine des autres, ce ne sont pas les maladies ni les misères économiques, ce sont les maux de l'âme. Nous avons besoin que saint Louis nous réapprenne, comme à Joinville, que le péché mortel est plus à craindre que la lèpre du corps. Tant que nous ne sommes pas arrivés à cette conviction, tant que cette vue de foi ne s'est pas imposée à nous, nous ne désirerons pas être délivrés du mal, nous ne dirons pas d'un cœur droit la dernière demande du *Pater*. Pour bien la dire, il faut avoir médité sur le péché.

L'Église primitive ajoutait cette formule qui a été conservée chez les Orientaux et les protestants : *car c'est à toi qu'appartiennent la puissance et la gloire dans les siècles des siècles.* Cette phrase a l'avantage de nous remettre en face de Dieu; elle nous rappelle que la prière n'est pas un monologue, mais que l'homme s'adresse à quelqu'un. Elle nous ramène aussi au point de départ du *Pater* : ce que nous demandons avant tout, c'est la gloire du nom du Père; *laudem et honorem nominis tui.* Notre liturgie latine n'a gardé que ce simple mot : *amen.* Il s'agit là d'une *reprise d'attention.* Nous pouvons avoir été distraits pendant la récitation du *Pater,* nous l'avons même certainement été (rappelons-nous cette histoire de l'homme à qui on avait promis un cheval à condition qu'il dise un *Pater* sans distraction...), alors, par cet *Amen,* nous nous reprenons, nous renforçons notre attention : *c'est vrai, qu'il en soit ainsi.*

Mais sachons en faire surtout un acte de consentement profond, d'acquiescement sincère. Plus encore qu'une affirmation, l'*Amen* sera un engagement. C'est nous-mêmes qui deviendrons un *Amen à la gloire de Dieu* (2 Co 1, 20).

Saint Paul et l'auteur de l'Apocalypse ont élevé ce mot à une hauteur et une dignité qui en font éclater le sens. Saint Paul ose faire de ce mot un nom du Christ, lorsqu'il dit aux Corinthiens : le Christ est un *Amen* à la gloire de Dieu. Il a été tellement consentant aux volontés de Dieu, il est si bien entré dans les vues du Père, sans tergiverser, il a si bien dit *Amen* à tout ce que le Père proposait qu'il n'y a eu que du oui

en sa personne, et que par lui toute l'humanité dit *Amen* à la gloire du Père.

D'après l'Apocalypse, *Amen* est un de ces mots de louange éternelle chantés par l'Église du ciel comme *Alleluia*. Il marque l'apogée du consentement et de l'extase. C'est ainsi qu'il est dit au ciel par les Bienheureux. La coutume de la liturgie mozarabe était de le reprendre après chaque demande du *Pater*. Puisse notre *Amen* être l'anticipation véritable du consentement des Bienheureux.

Ainsi le *Notre Père* embrasse tout le réel : les plus grandes ambitions du contemplatif (la gloire du Père, le règne de Dieu) aussi bien que les dures réalités dans lesquelles se débat le néophyte : le pain à gagner, le péché à expier, le mal à fuir... Il est la prière des saints, et comme l'*Ave Maria,* la prière des pécheurs. Il a été dit par Jésus et il est à sa place dans la bouche des chrétiens les plus frustes.

L'ordre des demandes est contemplatif. Le *Pater* présente d'abord le but dernier, la cause finale de la sainteté, ce qu'il y a de plus élevé et ce qui dirige tout le reste : la gloire de Dieu, son règne ; il présente le reste à titre de condition. Le tout d'ailleurs parfaitement enchaîné : la gloire de Dieu, c'est que son règne arrive ; celui-ci arrive dans la mesure où nous nous plions à ses volontés ; pour pouvoir le faire, il nous faut du pain, et le pardon, et la libération. Mais tout est suspendu à la cause finale : disons que l'ordre du *Pater* est un ordre descendant.

On pourrait imaginer un ordre ascendant qui serait le *Pater* des hommes d'action et peut-être aussi le *Pater* de ceux qui s'acheminent vers Dieu à leur insu... On demanderait d'abord à Dieu d'être délivré de la misère, d'être pardonné ; puis on affirmerait que nous recevons tous les biens de sa libéralité ; puis on voudrait servir ses desseins. On découvrirait alors que tout est fait pour construire son Royaume et faire rayonner sa gloire.

Après cette étude de détail, nous partageons la conviction des Pères de l'Église : l'oraison dominicale est à la fois un *Credo* et un programme de vie. Elle contient toute la substance

de l'Évangile. *Voyez quels sont les mystères de l'Oraison dominicale,* disait déjà saint Cyprien; *tant de richesses spirituelles sont ramassées en quelques formules brèves. Une brièveté nourrie de substance riche et opulente de signification,* disait Tertullien. C'est lui qui a trouvé cette formule parfaite : *véritablement, nous avons dans cette prière l'abrégé de tout l'Évangile* (*De Oratione,* I et IX).

La prière du Seigneur règle la vie des baptisés... efforcez-vous de l'inscrire profondément dans vos cœurs et de la méditer soigneusement et de la mettre en pratique (Théodore de Mopsueste). Nous ne pouvons pas dire le *Pater* avec un cœur satisfait tant qu'il n'est pas l'expression de toute notre vie, chacune de ses formules nous compromet et nous engage. Il peut même faire la matière d'un examen de conscience, que nous proposerions sous la forme suivante.

Pouvez-vous dire le « Notre Père »?

Je ne peux pas dire *notre,* si je vis dans l'isolement spirituel et si je n'ai pas le sens de la fraternité humaine.

Je ne peux pas dire *Père,* si je ne manifeste pas des sentiments filiaux dans la vie de chaque jour.

Je ne peux pas dire *qui êtes aux cieux,* si je ne pense qu'aux choses terrestres et si je ne lève pas les yeux vers le monde des perfections divines.

Je ne peux pas dire *que votre nom soit sanctifié,* si je n'ai pas le souci de la renommée de Dieu, si ma conduite ne fait pas honneur à son nom, ne proclame sa sainteté.

Je ne peux pas dire *que votre règne arrive,* si je ne fais pas tout ce qui est en mon pouvoir pour hâter l'avènement du Royaume de Dieu et si je le confonds avec des réalisations terrestres.

Je ne peux pas dire *que votre volonté soit faite,* si je ne cherche pas à découvrir le plan de Dieu à propos de tout et si je ne cherche pas toujours à rejoindre les intentions divines.

Je ne peux pas dire *donnez-nous aujourd'hui notre pain de*

chaque jour si je ne pense pas que tout ce qui entretient ma vie me vient de la main de Dieu et si je ne me préoccupe pas de mon frère qui a faim.

Je ne peux pas dire *pardonnez-nous nos offenses,* si je garde consciemment un ressentiment contre quelqu'un, si je ne cultive pas une volonté de pardon.

Je ne peux pas dire *ne nous laissez pas succomber à la tentation,* si j'accepte délibérément une situation qui favorise une tentation.

Je ne peux pas dire *délivrez-nous du mal,* si je ne suis pas attentif à toutes les formes du mal qui aliènent l'homme, mon frère, et si je ne suis pas disposé à les combattre de toutes mes forces.

Je ne peux pas dire *Amen,* si j'ai écouté les paroles du *Pater* sans conviction.

J. Delamare.

Textes et commentaires.

Le *chant latin* fut composé peut-être du vivant de saint Grégoire. Il faut noter aussi le ton bénédictin. Pour le texte français, un ou deux airs célèbres, comme celui de Busser, un peu trop romantique. Le P. Gelineau a fait paraître un chant du *Notre Père* dans *La Route* de juin 1956. Il a choisi le texte protestant. Celui-ci est moins harmonieux (« Que ton règne vienne » sonne moins bien que « Que votre règne arrive »), mais il a l'avantage de conserver une formule finale, d'origine ecclésiastique, très traditionnelle, surtout dans la liturgie orientale : *Car c'est à toi seul qu'appartiennent la puissance et la gloire dans les siècles des siècles.* Dans la nouvelle édition des Cantiques, nous trouvons des chants du *Notre Père,* aux fiches B 4, D 11, L 11.

Certains mots du *Pater* un peu obscurs exigent les lumières de l'exégèse. Par exemple les mots : pain quotidien, dettes ou offenses, induire en tentation. On pourra consulter Lebreton, *Vie et enseignement de Jésus,* II, pp. 64-86; Bonsirven, *Les*

enseignements de Jésus, pp. 130-174; LAGRANGE, *Évangile selon saint Matthieu.*

Parmi les commentaires, mettons en tête celui qui se trouve dans le Catéchisme du Concile de Trente dont la quatrième partie traite de la Prière et de l'Oraison dominicale. Ne négligeons pas ce vieux texte : nous avons là en une centaine de pages, sous une forme un peu sèche mais précise et complète, les idées développées par les Pères de l'Église.

Le P. Hamman a publié aux Éditions franciscaines un choix des principaux commentaires patristiques. On y trouve les principales pages de saint Cyprien, d'Origène, de saint Augustin et de quelques autres. On trouve un des commentaires de saint Augustin et de saint Thomas dans *La Vie Spirituelle* d'avril et de juin 1929; d'autres études dans celle d'octobre, décembre 1925, mai 1954, août 1955. Signalons aussi les commentaires de Cassien, de sainte Thérèse d'Avila dans le *Chemin de la perfection,* de Louis de Grenade (*Œuvres complètes,* T. XII, p. 497; XVII, p. 136) et de Bossuet (*Méditations sur l'Évangile,* 51e semaine; cf. *Les pages de Bossuet sur le Pater,* aux Éd. Thibault).

Parmi les commentaires modernes bien construits et complets, citons celui de GUARDINI, *La Prière du Seigneur* (Bloud et Gay) centré sur la demande « Que votre volonté soit faite ». Peut-on placer ici le livre du Pasteur de PURY? Admirablement écrit, très dense, allant directement aux aspects les plus essentiels du christianisme, ce livre commente le *Pater* et approfondit les principales attitudes de l'enfant de Dieu (Delachaux, 1945). Comparé à ce livre, *La Prière de l'Église universelle,* du Pasteur BOEGNER paraît plus dispersé, peut-être moins vigoureux. Il a l'avantage par ailleurs de donner une analyse précise et objective du texte, du sens des mots, ce qui a fait défaut à beaucoup d'auteurs. Il montre partout les applications pratiques immédiates des doctrines chrétiennes (Berger-Levrault, 1951).

Faut-il que les religieuses fassent des études?

Lors d'un récent débat du Centre Catholique des Intellectuels Français à propos du roman de Kathryn Hulme *Au risque de se perdre,* celui à qui revenait en qualité de théologien la charge de conclure n'hésitait pas à rendre publiquement hommage au grand effort de renouveau qui soulève depuis quelques années le monde religieux féminin.

Un tel hommage mérite d'être entendu. Il est bon que renaisse là où c'est nécessaire, que grandisse en tout cas, la confiance en la vie religieuse féminine dont ont besoin clercs, laïcs et religieuses elles-mêmes pour travailler plus efficacement, chacun à sa façon, au plein développement du mouvement si bien parti. L'objectif est d'importance : la vie religieuse féminine tient une si grande place dans l'Église que sa promotion, aux répercussions innombrables, représente un gain surnaturel et apostolique immense.

Essor ou déclin de la vie religieuse féminine ?

Un temps qui précipite en tous les domaines la transformation des institutions et des mœurs risque forcément de perturber plus que les autres les sociétés jusque-là les plus stables. La crise actuelle de la vie religieuse n'a donc pas de quoi surprendre. Elle n'a pas non plus de quoi décourager. Car s'il y a eu, en un passé récent, baisse inquiétante du nombre des entrées, déclin de nombreuses Congrégations, désaffection de la vie religieuse féminine dans une partie de l'opinion catholique elle-même, on enregistrait dans le même temps des signes

évidents et très émouvants de vitalité. D'un bilan sommaire présenté en 1952 au premier Congrès des Prêtres chargés de Religieuses se dégageait déjà une impression réconfortante[1]. Favorisé par l'action de Pie XII, particulièrement stimulant en ce domaine, par celle de l'épiscopat également, le mouvement s'est favorablement développé depuis.

Les grandes Unions nationales (Hospitalières, Enseignantes, Éducatrices paroissiales) étendent et intensifient leur effort au plan apostolique. Au plan religieux, l'Union des Supérieures majeures, encore à ses débuts, prend peu à peu consistance et efficacité. En presque tous les diocèses un prêtre éminent est consacré spécialement à soutenir, instruire, guider les communautés religieuses; des journées diocésaines, des récollections et des rencontres s'organisent de plus en plus nombreuses dans les grandes villes. Les Congrès de Prêtres chargés de Religieuses, dont le troisième a eu lieu en juillet 1958, contribuent à mettre en valeur les vocations féminines dans la perspective des pasteurs. Il semble que du côté du laïcat on réfléchisse aussi de plus en plus sérieusement sur la vie religieuse. L'Action catholique générale fixe cette année l'attention de ses membres sur le problème des vocations. Des évêques en parlent systématiquement dans toutes leurs tournées pastorales ou lui consacrent un mandement. La « pastorale d'ensemble » qui s'élabore à l'instigation du Centre pastoral des Missions à l'intérieur n'oublie pas les religieuses : leur place s'y cherche et s'y trouve de mieux en mieux. Et cette estime croissante, qui ne fait pour une part que sanctionner les immenses mérites, les trésors de ferveur et de générosité que n'a cessé d'apporter à l'Église le monde religieux féminin, ne peut que favoriser puissamment sa promotion.

Cette promotion, en quoi consiste-t-elle? Quelles en sont les exigences majeures?

Il semble qu'on puisse répondre : il faut somme toute qu'au sein de l'Église et du monde les religieuses donnent à tous égards, individuellement et collectivement, leur pleine mesure selon la nature et selon la grâce, dans la ligne propre de leur vocation.

Si l'on s'inquiète ou s'irrite parfois à leur sujet, n'est-ce pas justement lorsqu'on a l'impression (plus ou moins fondée d'ailleurs) de forces mal utilisées, de bonnes volontés immenses qui ne fructifient pas à plein, de ressources qui dorment ou qui s'épuisent sans efficacité

1. Cf. A. Motte, *Orientations actuelles et nouvelles fondations,* dans *Directoire des Prêtres chargés de religieuses,* Éd. du Cerf, 1954, pp. 295-325.

dans la petitesse et la complication, de stratégie apostolique courte, timorée ou inconsidérément novatrice faute de recul pour bien discerner les appels du monde à sauver et préparer les réponses adéquates ?

Les admirables réussites qu'on rencontre et qu'il serait injuste de minimiser ne font qu'accroître les regrets là où elles font défaut. Comment réduire le manque à gagner ? Comment procurer à l'Église et aux hommes le bienfait de communautés et de Sœurs pleinement épanouies et rayonnantes selon la grâce de leur état ? Telles sont les graves questions qui hantent l'esprit des Supérieures responsables et de tous ceux qui prennent à cœur leurs grands intérêts.

La réponse, assurément, ne peut être simple. « Bonum ex integra causa » : la parfaite réussite dont nous rêvons ne peut résulter que du jeu simultané de tous les facteurs dont elle dépend. On voudrait seulement ici mettre en valeur l'un d'eux, qui semble mériter dans la conjoncture actuelle une attention privilégiée : le progrès de l'intelligence religieuse.

La part de l'intelligence.

Deux remarques préliminaires s'imposent, pour couper court aux malentendus en circonscrivant bien notre propos.

Redisons tout d'abord avec force qu'en attirant l'attention sur l'aspect intellectuel de notre problème, nous n'oublions pas et ne voulons pour rien au monde faire oublier qu'il y en a d'autres.

Il est clair que le progrès du monde religieux dépend avant tout de la grâce de Dieu et qu'il faut le lui demander inlassablement par la prière : « Nisi Dominus aedificaverit domum... »

Il est non moins clair que de notre côté le premier facteur de l' « édification » est la charité : « La science enfle, mais la charité édifie. » C'est de cœurs fervents, d'âmes données à fond que la vie religieuse a besoin par-dessus tout. L'essor de la charité appelle d'ailleurs toutes les vertus, l'obéissance, l'humilité, l'abnégation de soi et les autres, et en outre une certaine mise en place des éléments humains de base, l'affectivité notamment.

Dans la ligne même de l'esprit, le primat revient à la foi, qui est don de Dieu. Ce qui importe ici par-dessus tout, ce n'est pas le degré d'intelligence et de culture des Sœurs, mais le sens surnaturel, le sens contemplatif, immédiatement lié à la vitalité de la foi.

Un progrès intellectuel des Sœurs est donc loin de suffire à la promotion recherchée, et son importance, en valeur absolue, ne lui mérite aucunement le premier rang parmi les facteurs à mettre en jeu.

La mise en jeu de ce facteur n'a d'ailleurs pas une efficacité magique : c'est la seconde remarque annoncée.

Si l'étude apporte normalement à la foi un perfectionnement, il se situe du côté de son explicitation, d'une meilleure exploration de son objet, et non pas du côté de son enracinement dans l'âme, de son progrès qualitatif, fructifiant immédiatement en sainteté[2].

De même il n'y a pas un lien nécessaire entre le progrès du jugement moral théorique, que la théologie éduque, et celui du jugement pratique qui commande effectivement la conduite.

Quant à l'équilibre humain, présupposé au reste, il ne résulte pas non plus *ipso facto* des mises en place doctrinales dûment enseignées. L'immaturité affective, par exemple, a plus de chance de résister au progrès de l'intelligence que de se dissoudre instantanément dans sa lumière.

La valeur apostolique elle-même peut très bien échapper plus ou moins au bienfait des études, qui semblent pourtant si propres à la favoriser : il y a des timidités, des difficultés d'expression, des manques de jugement, qui paralysent l'apôtre le mieux équipé en doctrine...

Que l'on ne s'y trompe donc pas : la culture de l'intelligence religieuse n'est pas à considérer comme une recette infaillible dont l'usage assurerait comme par enchantement un essor merveilleux à la vie religieuse féminine.

Nous pensons seulement que la promotion de la vie religieuse féminine implique une promotion proportionnelle de l'intelligence religieuse, et que cette implication prend dans le moment présent de l'évolution de notre monde le caractère d'une exigence particulièrement importante et impérieuse.

La première partie de cette assertion semble si évidente qu'il n'est pas nécessaire de s'attarder à la justifier[3]. Pour mettre la seconde en lumière il suffira de réfléchir un moment sur les conditions concrètes dans lesquelles ont à se déployer présentement la vie et l'action des religieuses, dans les diverses positions qu'elles occupent.

2. Cf. Lucien-Marie de Saint-Joseph, *La formation doctrinale des contemplatives*, dans *Formation doctrinale des religieuses* (Problèmes de la religieuse d'aujourd'hui), Éd. du Cerf, 1954, pp. 115-137.

3. Ce que la vie religieuse est en droit de demander à la culture religieuse a été mis en bonne lumière dans plusieurs chapitres de l'excellent volume déjà cité sur *La formation doctrinale des religieuses*, dont on regrette qu'il n'ait pas eu plus d'écho.

Exigences des charges de Supérieures.

Les Supérieures, pour commencer par elles, portent en tout temps de lourdes responsabilités. Mais la direction de leurs Sœurs et de leurs œuvres ne soulève-t-elle pas de nos jours des problèmes particulièrement complexes ? Un peu de bon sens et d'expérience n'y peut suffire — si tant est qu'il l'ait jamais pu.

Le monde ambiant force en effet à repenser plus ou moins toutes choses, l'apostolat notamment. Évolution des mœurs, des lois, des institutions, accroissement et déplacement des populations se répercutent inévitablement au plan pastoral, mettant en question la conception des œuvres, les méthodes apostoliques, la formation et la répartition des Sœurs, voire même l'implantation des maisons. La vie religieuse elle-même, du moins ses modes de réalisation, certaines de ses structures concrètes marquées par une époque révolue, font également problème, et les jeunes filles qui arrivent d'un monde si renouvelé se présentent à la vie religieuse avec des habitudes, des goûts, des besoins, des manières de penser et de vivre qui ne permettent pas de les traiter exactement comme les générations précédentes.

Voilà donc nos Supérieures religieuses obligées de prendre un singulier recul pour penser leurs problèmes en fonction des grands ensembles idéologiques, sociologiques, culturels, pastoraux et missionnaires qui conditionnent leur solution. Faute de quoi leurs Congrégations risquent de mal prendre les tournants et de se trouver un jour hors de la vie ou dangereusement emportées par elle.

S'il est vrai qu'une certaine sagesse de gouvernement peut s'acquérir à l'expérience, et que la Providence est toujours là, il reste que les Supérieures ont besoin maintenant de plus d'envergure d'esprit que jamais. Et pas seulement dans l'ordre humain. Car ce sont les intérêts du Royaume de Dieu qu'elles ont à servir : une sagesse chrétienne peut seule éclairer comme il faut leur action. Sur le mystère du salut, l'Église et son fonctionnement, le rôle précis des religieuses et spécialement celui de leur Congrégation, la connexion exacte entre les objectifs naturels qu'elles poursuivent, comme la santé ou l'instruction, et les objectifs surnaturels, la valeur des idées et des mœurs qui ont cours autour d'elles, l'importance relative et les rapports des divers facteurs de la vie religieuse et de l'apostolat, et sur beaucoup d'autres grandes questions de ce genre, il est indispensable qu'elles n'aient pas seulement des notions approximatives. Des lumières infuses, des inspirations du Saint-Esprit peuvent certes leur venir en aide, et même les élever très haut : elles ne sauraient effacer l'exi-

gence normale d'une connaissance sérieuse, réfléchie, puisée aux sources de la doctrine et de la vie de l'Église, sur toutes les grandes données chrétiennes qui commandent l'exercice de leur autorité.

Si leur charge relie et associe étroitement les Supérieures religieuses aux Pasteurs de l'Église, ne faut-il pas qu'elles participent aussi aux lumières qui guident ceux-ci, et non pas seulement par mode d'obéissance, comme de simples exécutants, mais par mode d'équipement intellectuel personnel, comme il convient à des « Supérieures » ayant pouvoir dominatif et responsabilité dans l'Église ? On ne minimisera pas les exigences d'un tel équipement si l'on songe aux cinq années d'études religieuses que l'Église impose au moindre de ses coopérateurs d'ordre sacerdotal : la disparité partielle des cas ne prive pas la comparaison d'une portée impressionnante...

Les religieuses qui ont charge de former leurs jeunes Sœurs à la vie religieuse, Maîtresses des novices, Maîtresses éventuelles des postulantes ou des jeunes professes, tiennent en leurs mains l'avenir de leurs familles religieuses : elles en sont selon le mot du P. Lacordaire les « fondatrices perpétuelles ». Associées de près en cette œuvre aux Supérieures majeures, les raisons qui exigent de celles-ci une culture religieuse de qualité valent à peu près équivalemment pour elles, et d'autres s'y ajoutent. Il s'agit pour elles de former des adultes, des adultes inévitablement marquées par un monde peu ou pas chrétien, pour les élever à la forme la plus haute de la vie chrétienne et les préparer pour la plupart à l'affrontement victorieux de ce monde : tâche assurément plus importante et plus difficile que jamais.

Son aspect d'enseignement a déjà de grandes exigences. Comment présenter la vie religieuse, exposer la doctrine spirituelle de manière à satisfaire des esprits souvent peu préparés mais pas souples pour autant, si l'on ne possède pas une synthèse théologique solide, capable d'assurer la bonne mise en place de toutes les données religieuses, leur exact raccordement aux réalités de l'expérience et de la science humaines, la rectification des idées fausses plus ou moins consciemment absorbées et admises, la réponse aux difficultés ambiantes de l'incrédulité moderne ? Une information élémentaire, la lecture de quelques bons ouvrages ne peuvent ici suffire : il faut cette longue familiarité avec la doctrine qui prépare seule une pensée unifiée et vivante, dominant la matière, apte à faire valoir la vérité par-delà tout psittacisme et à donner ainsi satisfaction véritable aux besoins des esprits.

Les autres aspects de la charge n'appellent pas moins ce genre de maîtrise, impliqué semble-t-il dans le titre même de Mère « Mai-

tresse ». Car de singulières richesses de vérité doivent aussi se monnayer dans l'action éducative pratique qui complète son rôle de professeur. La formation des habitudes religieuses et surtout de la conscience religieuse ne peut se faire avec fruit que dans la pleine vérité de l'Évangile, interprétée à la lumière de la tradition doctrinale, liturgique, disciplinaire et pastorale de l'Église. Un sens avisé de cette tradition, une bonne théologie morale, dûment raccordée aux données dogmatiques fondamentales, des connaissances liturgiques et canoniques suffisantes, s'avèrent ici nécessaires, avec la psychologie et la pédagogie indispensables. Faute de quoi les jeunes Sœurs risquent de prendre le départ de la vie religieuse au sortir du noviciat dans un état d'impréparation périlleux, n'emportant avec leur générosité que des bribes de doctrine, une sentimentalité peu éclairée, l'esprit encombré d'idées fausses ou approximatives, une foi insuffisamment nourrie et mal défendue contre l'atmosphère pernicieuse de notre monde, des habitudes religieuses plaquées, une conscience fragile aux jugements courts ou aberrants, une personnalité mal nouée et mal adaptée au réel humain et divin...

Il faut certes pour éviter tant d'inconvénients plus que le bon équipement intellectuel de la Mère Maîtresse, mais comment nier son importance, et donc l'obligation pour elle de s'en pourvoir ? Tout maître ne doit-il pas posséder éminemment ce qu'il enseigne ? Le noviciat est une école de sagesse chrétienne...

Les armes de lumière.

Nous n'avons pu évoquer les responsabilités particulières des Supérieures et des éducatrices de religieuses sans émettre déjà bien des considérations qui intéressent toutes les religieuses. Étudions de plus près pour finir les exigences communes de la culture religieuse dans les Congrégations et les monastères.

Beaucoup de Sœurs participent de près avec leurs Supérieures aux préoccupations pastorales et missionnaires de l'Église. Face aux enfants qu'elles éduquent ou catéchisent, aux étudiants et aux laïcs d'Action catholique qu'elles encadrent ou soutiennent, aux adultes qu'elles rencontrent sur toutes sortes de terrains à l'occasion de soins, d'action sociale, missionnaire ou paroissiale, leur rôle à elles aussi ne peut pas se limiter à celui de simples exécutants bien stylés, munis de consignes précises. Jamais sans doute ce ne fut là un idéal : la perturbation actuelle des idées et des mœurs exige impérieusement autre chose. Il faut de plus en plus que les Sœurs engagées dans

l'apostolat comprennent personnellement les situations et les problèmes, les jugent chrétiennement, trouvent et inventent au besoin les solutions appropriées.

Il s'agit toujours finalement d'aider à naître des chrétiens véritables, c'est-à-dire des hommes qui ne se rattachent pas seulement au Christ par tradition familiale ou conformisme social, moyennant une foi plus ou moins hésitante et imprécise [4], mais des hommes lucides et résolus, qui lui donnent leur adhésion en pleine conscience de ses exigences comme de ses dons. La part de la lumière en ce programme va croissant avec la diffusion de la culture — ou de la pseudo-culture — et avec l'instabilité des cadres sociaux. Il n'y a plus guère actuellement de milieux « préservés », et les crises de la foi n'attendent plus même l'âge de l'adolescence. La communauté chrétienne est sommée de se faire conquérante si elle ne veut pas disparaître. Elle a dans sa foi le gage de la victoire, mais à condition qu'elle sache déployer ses « armes de lumière ». Ne faut-il pas que les religieuses donnent ici l'exemple ?

A quel examen de conscience ne nous convie pas sur ce point l'exemple de nos adversaires! Songeons au soin extraordinaire qu'apportent les marxistes à l'endoctrinement de leurs peuples, aux « séminaires » extrêmement exigeants où leurs militants reçoivent une formation intensive pour aller ensuite diffuser leur triste révolution dans le monde. C'est bien l'intelligence qu'ils visent, sachant que par elle on conquiert les hommes, et il y aurait illusion à penser qu'on les vaincra par l'action ou le simple témoignage, fût-il héroïque, si la vérité n'entre pas dans la lice [5]. Les batailles de l'esprit veulent la mobilisation de l'esprit. C'est de la Parole de Dieu que les chrétiens doivent s'armer, les religieuses plus que les autres.

L'Église, qui a souvent rappelé cette nécessité à ses prêtres, a donné récemment à ses religieux clercs des directives extrêmement précises et fortes, estimant que leur rôle permanent de « bons soldats du Christ Jésus » présentait maintenant de nouvelles exigences de préparation [6]. Un renouvellement plus important encore affecte assuré-

4. L'enquête dont les *Informations catholiques internationales* ont rendu compte dans leur numéro du 15 décembre dernier ouvre un jour assez affligeant sur l'imperfection de la foi de beaucoup de chrétiens.

5. Madeleine Delbrel a des pages émouvantes sur l'exigence primordiale de la foi et de la parole dans l'apostolat en milieu marxiste. Cf. *Ville marxiste, terre de mission,* Éd. du Cerf, 1957, surtout pp. 89-92 (La présence chrétienne ne suffit pas); pp. 97 sq. (La parole et le fait de la foi); pp. 108-113 (La foi).

6. Dans la Constitution Apostolique *Sedes Sapientiae,* du 31 mai 1956.

ment le monde religieux féminin. Des consignes impératives lui viendront sans doute un jour de l'autorité suprême : l'appel du monde en mouvement le presse peut-être suffisamment sans plus attendre de pourvoir au meilleur équipement spirituel et doctrinal de ses apôtres.

L'approfondissement de la foi.

L'apôtre, d'ailleurs, ne peut espérer sauver les autres qu'en participant lui-même aussi largement que possible à la grâce du salut. L'obligation de sa sanctification personnelle, devoir « professionnel » de la religieuse, doit d'autant plus l'incliner vers l'approfondissement doctrinal de sa foi qu'elle a par ailleurs des compétences et des responsabilités plus grandes dans l'ordre profane. La condition des religieuses s'est tant modifiée sous ce rapport qu'il serait dangereux de n'en pas tenir compte. L'évolution générale du monde féminin, qui est certainement en notre société l'un des grands faits du siècle, a augmenté considérablement le rôle de la femme en tous les domaines[7], en lui donnant accès à des qualifications professionnelles dont il ne pouvait être question autrefois. Les religieuses sont entrées dans le mouvement : c'était indispensable, et il n'est pas question de revenir en arrière. Mais un problème de formation et d'équilibre religieux se trouve soulevé de ce fait. Comment va se structurer la vie intellectuelle d'une Sœur qui s'est livrée pendant deux ou trois ans à des études profanes, littéraires, scientifiques, hospitalières ou sociales souvent très prenantes et dont l'esprit en reste très marqué, si sa pensée religieuse n'est pas portée à un niveau comparable par des études appropriées ? Elle risque de ne pas trouver son équilibre intellectuel, de souffrir d'une sorte de porte-à-faux dans sa vie religieuse et peut-être dans sa foi, et sinon de lâcher, du moins de ne pas donner religieusement sa pleine mesure, non sans détriment pour sa valeur apostolique elle-même.

Plus l'édifice du savoir s'élève, plus aussi doit monter la connaissance surnaturelle qui constitue sa clef de voûte. Mériterait-elle encore son nom, la religieuse dont le regard spirituel ne serait pas foncièrement religieux, dont la vie de pensée, prisonnière d'un humanisme,

7. Sur ce point, voir *La Vie Spirituelle,* février 1958, pp. 232-238, et la bibliographie citée par H. Rondet, dans *Eléments pour une théologie de la femme,* dans *Nouvelle Revue Théologique,* novembre 1957, pp. 915 sq., et Ch. Journet, *L'Église et la femme,* dans *Nova et Vetera,* octobre 1957, pp. 288 sq.

ne serait pas tout imprégnée de la Sagesse d'En-Haut, puisée à ses plus pures sources et profondément assimilée dans un long effort personnel ?

Cette dernière considération n'intéresse pas seulement les religieuses ayant charge apostolique. Elle nous invite à penser aux autres, singulièrement aux contemplatives. La promotion de la vie contemplative n'a-t-elle pas aussi des exigences d'ordre intellectuel ? Sans reprendre le problème en son entier, nous nous bornerons à nouveau à diagnostiquer le besoin actuel.

Ce besoin ne faisait pas de doute il y a déjà trente ans pour le Rme P. Gillet, Maître général des Dominicains. L'évolution du monde féminin, son accès à la vie intellectuelle à parité avec les hommes, l'appétit de doctrine enregistré dans toute une jeunesse, l'amenaient à penser que les Monastères devaient absolument faire un effort nouveau pour donner au besoin légitime de connaître qui anime la vie contemplative l'aliment qu'il mérite. Cette thèse, développée dans une lettre aux Moniales dominicaines en 1930, parut alors audacieuse. Elle s'impose de plus en plus.

Qu'est en effet la vie contemplative sinon la forme éminente d'une vie de foi que la charité tient en éveil ? Or, la foi s'alimente à la parole de Dieu : « Fides ex auditu ». Le contemplatif n'est pas d'abord un homme qui invente des pensées inédites ou se répand en épanchements sublimes, c'est d'abord et fondamentalement, comme le simple croyant, un homme enseigné. C'est à travers l'enseignement de l'Église, transmettant la parole de Dieu, qu'il apprend à connaître l'objet de sa contemplation, et c'est à lui qu'il réfère ses expériences intimes pour en vérifier l'authenticité. Comment n'aurait-il pas pour cet enseignement l'attachement le plus empressé et le plus assidu ? Comment ne s'efforcerait-il pas d'en capter toutes les richesses par l'étude, en vue d'une plus parfaite confrontation contemplative avec la réalité qu'il révèle ? Et comment la mesure de cette application studieuse ne grandirait-elle pas avec la culture de l'intelligence, pour une meilleure captation de la divine Parole et un plus parfait hommage de l'esprit à Celui qui lui parle ?

Il s'agit somme toute de faire « fructifier pour Dieu » l'appétit de connaître qui connaît un surcroît de vigueur en notre monde. Il s'agit d'amener la promotion de l'esprit à devenir promotion de la foi, et, par la foi « qui opère par la charité », promotion de toute la personnalité du croyant. La science sacrée a là son rôle essentiel et l'étude religieuse sa raison d'être fondamentale.

Ce qui existe.

Les réflexions qui précèdent ne font qu'expliciter les raisons d'une évolution qui commence à se dessiner dans les faits. Car effectivement le besoin de culture religieuse grandit dans les Congrégations et les monastères.

Ce sont d'abord semble-t-il, les exigences de l'enseignement catéchistique qui ont donné le branle. Les Directions diocésaines, le Centre national, ont fait beaucoup pour cela, et leurs efforts ont eu déjà une large et profonde efficacité : brevets de catéchistes, licences d'enseignements religieux sont préparés et obtenus par un nombre croissant de Sœurs. Des centaines d'entre elles fréquentent dans ce but les Instituts catholiques, et plusieurs reçoivent la haute formation de l'Institut supérieur catéchétique de l'Institut catholique de Paris. Par ailleurs des sessions doctrinales, organisées par les grandes Unions de Religieuses, contribuent à développer l'estime et le désir de la bonne doctrine.

Au niveau d'un enseignement supérieur, deux créations récentes semblent l'heureuse amorce d'un mouvement infiniment souhaitable auquel le Saint-Siège a donné le branle. L'Institut supérieur de formation doctrinale des religieuses de l'Institut catholique de Paris et le Studium Notre-Dame proposent, selon des formules assez différentes, un enseignement religieux complet, correspondant à une scolarité de deux années pleines[8].

Chez les moniales l'impulsion a été donnée également un peu partout dans le sens d'une alimentation doctrinale plus forte. Les Pères trappistes publient des cours pour leurs Sœurs cisterciennes, et *Contemplatives* répand largement dans les monastères ses feuillets trimestriels d'Écriture sainte, théologie, spiritualité, liturgie et droit canonique. Des moniales bénédictines se forment au Studium Notre-Dame, qui, grâce à son régime d'internat, est accessible moyennant indult aux moniales cloîtrées.

Mais l'effort le plus typique et le plus stimulant est celui de la

8. La formule de l'Institut supérieur de formation doctrinale des religieuses est de type universitaire; les études y sont réparties en « certificats », dont cinq sont obligatoires et deux facultatifs. Le « Studium Notre-Dame » (fondé à Saint-Maur en 1955 et actuellement à Vanves, chez les Bénédictines) a été conçu au contraire sur le type d'un « couvent d'études » ou séminaire de religieux, en vue d'une plus grande unité des études et de la vie religieuse et de meilleures conditions de travail.

Congrégation des Religieux elle-même. L'Institut pontifical « Regina mundi » qu'elle a fondé à Rome, et où elle entretient un triple corps professoral, distribue en trois langues un solide enseignement de trois années complètes à une élite internationale de religieuses, chargée de diffuser dans tout l'univers des Congrégations le sens et l'amour de la bonne doctrine.

Les premiers résultats de ce mouvement sont pleins de promesses. Il se trouve dans le monde religieux féminin des ressources d'esprit admirables, qui semblent faites pour se déployer à plein dans une pensée religieuse de qualité. Pour peu que l'enseignement soit donné dans l'atmosphère religieuse qui convient, en dépassant les subtilités et les jeux de l'esprit pour appliquer l'auditoire aux grandes réalités en cause, il suscite un intérêt, une application, un zèle, dont la docilité d'esprit et le sens religieux des Sœurs multiplie l'efficacité. Aussi les professeurs se montrent-ils généralement très attachés à cet enseignement, tandis que les élèves y puisent de grands bienfaits. Élargissement des horizons, affermissement des convictions, progrès dans l'objectivité des jugements et de la maîtrise de soi, dépassement de beaucoup de pseudo-problèmes, renouvellement de la piété, approfondissement du regard et du zèle apostoliques : on enregistre, inégalement bien sûr selon les cas, de tels résultats, sans compter la plus-value normale de l'aptitude à enseigner la doctrine de foi.

De beaux espoirs sont permis! Si nos Sœurs ne négligent par ailleurs aucune des exigences de leur complexe idéal, leur assiduité croissante au banquet de la divine Sagesse promet à leur intelligence religieuse un épanouissement dont leur action comme leur contemplation, leur vie religieuse comme leur apostolat, tireront de multiples et précieux profits.

Y mettre le prix.

Qu'elles ne s'y trompent pas cependant! De si beaux fruits ne s'achètent pas au rabais. Il faut y mettre le prix, c'est-à-dire du temps (mais pourquoi en accorderait-on plus facilement aux études profanes ?), des efforts (l'acquisition de n'importe quelle compétence ne demande-t-elle pas méthode, technicité plus ou moins rebutante, application tenace ?), de bonnes dispositions d'esprit, d'âme et de cœur (car la recherche a pour objet final ici Quelqu'un, dont il faut en quelque sorte mériter la rencontre à force de pureté, de rectitude et d'amour). De ces trois conditions globales, la vie religieuse assure normalement la dernière et favorise la seconde; quant au temps, ne faut-il pas tout simplement en disposer d'autorité ? Quelle cause meil-

leure pourrait le disputer à l'étude religieuse ? Les bonnes années consacrées à la solide formation de l'intelligence religieuse multiplient leurs fruits tout au long de l'existence. Jeter les Sœurs prématurément dans l'action serait d'un utilitarisme court. Autant manger son blé en herbe! Mais ici ce sont des âmes et les vrais intérêts du Royaume de Dieu qui seraient sacrifiés[9]...

Quaerite primum regnum Dei... La grande quête du Royaume à laquelle les religieuses font profession de consacrer toutes leurs forces, exige d'elles, redisons-le, bien d'autres efforts que ceux de l'intelligence, mais faute de ceux-ci quelque chose manque à l'intégralité de leur don, et c'est une lacune qui a chance, à l'heure actuelle, de voir grandir fâcheusement ses conséquences.

... et haec omnia adjicientur vobis. Toute recherche humble, loyale, généreuse du Royaume de Dieu se révèle finalement bénéfique à ceux qui s'y adonnent. Si l'intelligence des Sœurs s'applique à la science sacrée dans cet esprit — et non point par opportunisme, snobisme ou prétention : Dieu nous en garde! — on peut assurer qu'elles seront plus que payées de leur peine. L'estime et la confiance tant du clergé que des laïcs iront de plus en plus aux congrégations et monastères qui auront manifesté de la sorte leur intelligence et leur courage chrétiens, et les ouvrières s'offriront volontiers pour travailler à leurs moissons...

Fr. A. Motte, o.p.

9. Pratiquement la dose et la forme d'étude religieuse souhaitable ne peuvent se déterminer dans l'abstrait et en général. Il faudra tenir compte de la Congrégation, de ses fins, de son esprit, de son style de vie; des Sœurs, de leur niveau de culture humaine, de leurs besoins, de leurs aptitudes; des milieux où les Sœurs ont à vivre et à agir, des exigences particulières de leurs activités et responsabilités, etc.

En toute hypothèse l'intelligence religieuse des Sœurs doit être formée de telle manière que la doctrine de foi puisse structurer leur esprit, imprégner, commander et épanouir chrétiennement toute leur vie de pensée, et leur permettre de porter honorablement les responsabilités qui seront les leurs, compte tenu du monde ambiant.

Dans l'application, ce principe directif conduit certainement à envisager plusieurs niveaux d'enseignement, par exemple, primaire, secondaire et supérieur. Chaque Congrégation adopterait pour ses Sœurs le niveau qui convient : à ce niveau une formation d'ensemble solide, équilibrée, complète, serait donnée dans les années qui suivent immédiatement l'année canonique de noviciat. Des Sœurs présentant les aptitudes voulues recevraient une for-

mation de niveau supérieur, pour donner à l'ensemble une sorte d'encadrement de qualité et pourvoir les postes qui exigent absolument une formation plus poussée, comme la charge de maîtresse des novices, celle de directrice des études, certaines responsabilités majeures dans l'ordre de l'enseignement ou de l'action sociale...

La bonne formation initiale, de nécessité primordiale, serait à entretenir par des cours réguliers, des sessions ou des stages, en rapport avec les besoins apostoliques et personnels des Sœurs.

Il est normal que la formation première soit donnée pour chaque Congrégation dans son propre cadre (encore qu'une organisation commune puisse rendre bien des services, comme celle dont bénéficient toutes les maisons-mères du Puy). Pour les études supérieures il semble pratiquement nécessaire de recourir à des Instituts spéciaux, comme ceux dont il a été question plus haut, et comme d'autres qui fonctionnent dans d'autres pays (voir *La formation doctrinale des Religieuses*). L'organisation actuelle du monde des religieuses (notamment l'Union nationale des Supérieures majeures) fait naître sûrement des possibilités nouvelles de haut enseignement religieux parfaitement adapté à ses besoins propres, et ces besoins sont trop bien compris par le clergé, tant séculier que régulier, pour que ses services fassent défaut.

Une théologie de la vie chrétienne chez saint Marc

(VI, 30-VIII, 27)

La mort de Jean-Baptiste est racontée par saint Marc au moment où les Douze sont en mission, chargés, après le refus d'Israël renouvelé encore à Nazareth, d'établir le Royaume de Dieu que Jésus vient fonder. La mort du précurseur est un point final, c'est la fin de l'Ancien Testament et de la préparation au salut. Mais c'est aussi un point de départ. Elle inaugure une nouvelle période de l'histoire évangélique.

Depuis longtemps, on a remarqué l'ensemble qui suit cet épisode et que constituent les chapitres 6, 30 à 8, 27. On l'intitule la section des pains. Non seulement en effet on y raconte les deux multiplications, mais plusieurs péricopes leur sont expressément rapportées par l'auteur de l'évangile. Il est légitime d'en rechercher l'unité et l'intention qu'a eue l'auteur en disposant son récit comme il l'a fait.

Les faits présentés par saint Marc.

C'est au retour des Douze qu'a lieu la première multiplication des pains. La mission a été fatigante, Jésus veut qu'ils se reposent. Ils vont ensemble au-delà du lac dans un lieu désert, mais la foule les suit, et pour la nourrir, car l'heure avance, le mira-

cle est accompli. Jésus fait ensuite embarquer ses disciples et reste lui-même à prier dans la montagne jusque tard dans la nuit. Il rejoint alors, en marchant sur les eaux, la barque en difficulté à raison du vent contraire. Les disciples sont épouvantés de le voir venir en cette manière et de ce que le vent s'arrête soudain, car, explique saint Marc, ils n'avaient pas compris à propos des pains, leur cœur se trouvait épaissi.

Ils retournent ensemble à Génésareth, et l'on rapporte, sans préciser, une scène générale de miracles. L'on voit ensuite les Pharisiens et des Scribes venus de Jérusalem s'en prendre à Jésus parce que ses disciples, « en mangeant les pains », ne se lavent par les mains selon la coutume. C'est un cas, note saint Marc, de l'ensemble des prescriptions alimentaires appliquées par les Juifs. Jésus répond en condamnant d'abord, avec une citation d'Isaïe à l'appui, les traditions dont le formalisme ne respecte pas les commandements plus importants de Dieu, telle la piété filiale éludée par une consécration des biens au Temple. Il rejette en outre par la même occasion toute la législation de pureté alimentaire et il établit la loi de pureté intérieure et universelle.

Suivent deux récits de miracles. Dans la contrée de Tyr, la fille de la Syro-Phénicienne est guérie, non sans résistance ni même sans répugnance de la part de Jésus, et la guérison, en Décapole, du sourd-bègue est minutieusement racontée. Elle se conclut par une parole des assistants qui proclament, en citant Isaïe 25, 5 : Dieu fait entendre les sourds et parler les muets.

Ensuite a lieu la deuxième multiplication des pains, au récit heurté et dur. Il n'y a pas d'introduction ; en cours de récit seulement, on apprend que la scène se passe au désert et de même que l'on s'y trouve depuis trois jours ; et tout à la fin, on suggère qu'on est venu par eau, car c'est par « la » barque que l'on s'en va. Le récit du fait lui-même est parfaitement parallèle au premier. Après le miracle, on se rend par le lac à l'endroit mystérieux de Dalmanutha, inconnu par ailleurs, où Jésus refuse à la demande captieuse des Pharisiens, le signe du ciel qu'ils exigent. On rembarque incontinent, et Jésus met soigneusement ses disciples en garde contre le levain des Pharisiens et d'Hérode. Les disciples ne comprennent pas, ils imaginent un repro-

che de Jésus parce qu'ils n'ont pas pris de pain en partant. Jésus s'étonne, ils ont le cœur épaissi ; comme dit le prophète, ils ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent pas, et Jésus demande combien restaient de corbeilles après la première fraction des pains ? Douze. Et après la deuxième ? Sept. Et ils ne comprennent pas encore ! Mais à l'arrivée à Bethsaïde, hors du village pourtant, est racontée dans le détail la guérison d'un aveugle : il voit d'abord à moitié puis tout à fait. La confession de Jésus comme Messie par Pierre conclut l'ensemble de la section et introduit la suivante.

La section des pains présente donc d'abord une parfaite symétrie dans son ordonnance. Il y a une double multiplication, suivie d'un côté par le signe mystérieux de la marche sur les eaux, de l'autre par une traversée vers un endroit mystérieux avec une demande de signe céleste. La question de la pureté rituelle qu'exigent les Pharisiens « pour manger les pains », a son correspondant dans la mise en garde contre le levain de ces mêmes Pharisiens. Le récit détaillé de la guérison du sourd-bègue en Décapole répond à celui, tout aussi détaillé, de l'aveugle guéri à Bethsaïde. La mort du précurseur, dernier des prophètes, ouvre la section, la confession du premier des disciples la conclut.

Plus intéressantes encore sont les références établies explicitement par l'évangéliste lui-même entre ces divers passages[1]. Lors de la marche sur les eaux, les disciples, dit-il, n'avaient pas compris au sujet des pains, ils avaient le cœur « épaissi ». Au moment de la traversée vers Bethsaïde venant de Dalmanutha, les disciples ne comprennent pas ce que dit Jésus sur le levain des Pharisiens, ils ont le cœur épaissi : ils imaginent un reproche de n'avoir pas pris de pain, ils ne se rappellent donc pas le nombre de corbeilles restées en surplus après chacune des multiplications ; ils ne saisissent vraiment pas.

Comme on le voit par ailleurs, le titre donné à ce groupe de chapitres se justifie car, mises à part les guérisons, miracles explicatifs, c'est presque à chaque péricope que l'on parle de

1. Matthieu, en effet, dans la section parallèle, dispose sa matière d'une façon toute semblable, mais il n'a pas ces notes de renvoi. Elles sont propres à Marc.

pain. Même la Syro-Phénicienne y fait allusion en demandant pour les Gentils les miettes du pain des enfants que Jésus hésite à lui donner. Cette insistance, la reprise des mêmes expressions, ce sont les seules fois, par exemple, que Marc utilise ce verbe « épaissir », ce rappel répété d'événements mal compris, le parallélisme des récits, tout cela prouve une intention délibérée de l'écrivain et l'unité qu'il établit entre ces faits. Il est légitime de rechercher dans le détail le motif doctrinal qu'il développe.

La liturgie des pains.

Les deux multiplications semblent bien commander toute l'argumentation ; c'est par elles qu'il faut commencer. Toutes deux ont lieu dans un endroit désert. Jésus enseigne, il a pitié de cette foule, et la première fois, saint Marc commente, ils étaient en effet comme des brebis sans pasteur. Il reprend cette expression au Livre des Nombres (27, 7), lorsque Moïse demande à Dieu de désigner quelqu'un qui le remplacera quand il sera mort, afin que les Israélites ne soient pas comme des brebis sans berger. Le prophète Ézéchiel (34, 5) utilise aussi cette citation quand il annonce le Messie, futur David qui paîtra les brebis d'Israël aujourd'hui sans berger. C'est dire que Jésus lui-même est le remplaçant de Moïse, nouveau Moïse de la nouvelle Alliance, et le descendant de David, pasteur d'Israël et Messie promis. Au désert d'ailleurs où l'on se trouve, il n'y a pas de pain, et de même qu'au temps de Moïse Dieu a donné la manne, ainsi va faire Jésus.

La scène du miracle est solennelle et d'allure presque liturgique : Jésus lève les yeux au ciel, rend grâces, rompt les pains et les donne aux disciples pour les distribuer. Remarquons en passant que les poissons chaque fois ne semblent pas faire partie du rite, ils ne viennent qu'à la fin en appendice (6, 41 et 8, 6). Pour les pains, ce seront les expressions mêmes de l'institution de l'Eucharistie (cf. 14, 22) que les Actes des Apôtres appellent la fraction du pain (Ac 2, 42 ; 20, 7). Jésus dira de même un peu plus loin pour parler du miracle (8, 11). Les auditeurs de saint Marc ne pouvaient pas ne pas faire le rapprochement, et l'écri-

vain, nous pouvons le croire, choisit ses termes précisément dans ce but-là. Enfin, les deux fois, il reste un surplus à la fin du repas : douze corbeilles, c'est le nombre des disciples ; sept corbeilles, chiffre traditionnel pour exprimer la plénitude. Et saint Marc le dira, les deux chiffres sont corrélatifs et ont un sens. Les disciples, d'après Jésus au retour de Dalmanutha (8, 19-20), auraient dû découvrir leur signification. Les lecteurs de l'évangile sont ainsi invités à le faire, et sûrement ils le peuvent. Puisqu'il s'agit de l'Eucharistie, qu'il en reste quelque chose veut dire sans doute qu'elle ne disparaît pas entièrement, elle subsiste même en plénitude : sept corbeilles, et cela grâce aux disciples chargés de distribuer le pain miraculeux et de recueillir les restes : douze corbeilles. La répétition parallèle et similaire de la multiplication n'a-t-elle pas cette signification également ? L'Eucharistie se renouvelle et demeure.

Une présence nouvelle.

La première multiplication est suivie par un miracle qui, d'après saint Marc, doit se comprendre par elle. C'est une apparition mystérieuse de Jésus aux disciples en difficulté et tourmentés tout au long de la nuit par une mer agitée et le vent contraire. Et voici tout à coup que le Christ est là et que tout s'apaise (6, 48-51). Cette christophanie, ou manifestation supraterrestre du Christ, le présente soustrait aux conditions de la terre et comme tel déjà entré dans sa gloire, anticipation de sa future glorification de ressuscité. Comme font toujours les témoins des apparitions célestes, les disciples s'effraient. Ils ne saisissent pas que le Christ est là et qu'il n'y a rien à craindre, c'est qu'ils n'ont pas compris l'affaire des pains (6, 52). Les pains expliquent donc cette apparition malgré tout rassurante du Christ glorieux. L'Eucharistie sera une présence du Christ glorifié, présence mystérieuse mais réelle, agissante et suffisant à tout : ne craignez pas puisque c'est moi.

Une scène de miracles, très générale mais typiquement messianique, sert d'intermède avant une polémique (6, 53-56). On va discuter de la pureté rituelle. L'entrée en matière, notons-le,

est la question de se laver les mains pour manger les pains (7, 2). Simple « crochet » artificiel pour qu'il y ait une certaine succession logique dans le récit ? Peut-être, mais peut-être véritable rappel et référence à ce qui précède, c'est-à-dire à l'Eucharistie. La vie nouvelle dominée par la présence mystérieuse, disons eucharistique, du Christ, doit être authentiquement religieuse ; le néfaste formalisme est proscrit, car il en vient à éluder les plus grands commandements que représente ici la piété filiale (7, 8-13). La pureté rituelle, envahissante surtout dans ses prescriptions alimentaires, devait séparer et protéger les Juifs des Gentils. Elle n'a plus de place dans la vie nouvelle (7, 14-19), ou plutôt elle subsiste transformée en pureté intérieure, la vraie pureté morale qui s'étend à toute la vie et à toutes les actions (7, 20-23). Pour « manger le pain » qu'apporte le Christ, c'est elle à l'avenir qui est requise. Exigences nouvelles pour recevoir une nouvelle nourriture céleste, elle-même nouvelle présence de l'au-delà dans un peuple nouveau, spirituel et sans frontières nationales, c'est là, reprenant chaque aspect de la vie religieuse de l'Israël ancien, toute une conception de la vie chrétienne telle que la voit saint Marc. Elle est centrée sur l'Eucharistie.

Qui peut s'asseoir au repas familial.

Les deux récits de miracle qui suivent, guérison de la fille de la Chananéenne et du sourd-bègue, ont ceci de commun qu'ils sont accomplis au bénéfice de païens et en terre païenne, Phénicie maritime dépendante de la Syrie ou Décapole au-delà du Jourdain. Faits historiques, bien sûr, mais leur localisation précise est rappelée intentionnellement. A travers ces récits et par les détails bien choisis qu'il en donne, Marc évoque le problème des païens et son évolution. Pourront-ils prendre place à la table de famille ? Beaucoup leur concédaient tout au plus de partager avec les chiens les miettes tombées à terre. Mais ce païen de Transjordanie qui apprend à entendre et à parler correctement, bienfait messianique note la foule par sa réflexion (7, 37), ce païen qui reçoit le bénéfice d'une guérison toute spéciale, Ephéta ui dit le Christ, ce païen n'est plus un étranger à peine toléré.

Il ne lui reste plus rien de sa difformité native. Grâce au Messie dans le royaume messianique, c'est un homme complet.

La deuxième multiplication des pains (8, 1-9) n'apporte à la première aucun élément nouveau : elle n'en doit que montrer l'aspect de répétition. Mais le parallélisme se poursuit dans la brève altercation, à Dalmanutha, avec les Pharisiens : il n'auront pas le signe qu'ils demandent, non plus que la génération qu'ils représentent, la masse juive qui les a suivis (8, 10-12). Au retour, les disciples encore une fois parlent de pain qu'ils ont oublié de prendre. C'est le leitmotiv de la section. Et ils ne comprennent pas quand Jésus les met en garde contre le levain des Pharisiens (8, 14-16). Comme pour la marche sur les eaux, ils ont le cœur épaissi. Accomplissant, dit Jésus, une prophétie, et ceci suggère une révélation nouvelle qui leur sera faite, leur inintelligence vraiment totale est mise et remise en évidence : ils ont des yeux et ne voient pas, ils ne comprennent rien; c'est inexplicable après les deux multiplications et le nombre significatif de corbeilles de restes (8, 17-21).

Le levain des Pharisiens est donc en relation avec une insuffisance des disciples. Leur incompréhension devant la mise en garde de Jésus permet à celui-ci de les assimiler les uns aux autres. Naguère, au moment de la guérison du paralytique un jour de sabbat, il avait remarqué, avant de faire le miracle, cet épaississement volontaire, cet endurcissement du cœur chez les Pharisiens, et c'est après le miracle qu'avec les Hérodiens ils avaient décidé sa perte. A Dalmanutha également ils ont voulu prendre Jésus au piège, mais devant leur attitude toute de mauvaise foi après tant de preuves de sa mission divine le Christ a refusé de prendre en considération leur intérêt simulé. Les disciples sans doute n'ont pas cette mauvaise foi, mais peut-être restent-ils fort terre à terre. Ou comme Hérode qui a déjà paru en scène au début de la section, peut-être vont-ils songer à des réalités dépassées, à Jean-Baptiste qui ressusciterait, à l'Ancien Testament qui est terminé. Qu'ils veillent donc à éliminer de leur âme tout ce qui peut ressembler à l'attitude des Pharisiens et d'Hérode, levain de corruption qui ne peut servir au pain nouveau, car Jésus y insiste, après les deux multiplications, ce pain demeure et doit servir encore à l'avenir.

Mais les disciples n'ont pas compris. La guérison de l'aveugle de Bethsaïde est alors minutieusement racontée (8, 22-26). Pour y voir clair, il a besoin d'une intervention toute particulière du Christ, préparée et exécutée avec soin. Conduit hors du village, il reçoit le traitement de boue faite de salive et voit d'abord à moitié, les hommes sont comme des arbres, puis il distingue parfaitement toutes choses. Le Christ le renvoie chez lui, mais lui recommande de ne pas repasser par le village. On dirait qu'il n'est pas simple de recouvrer la vue, même avec l'aide du Christ, et que cette petite ville juive est plutôt un obstacle.

La confession messianique de Pierre suggère peut-être chez lui, enfin, la vision claire des choses (8, 27-30). Il est plus vraisemblable qu'elle porte sur la section entière des pains. C'est toute la constitution de la vie chrétienne ainsi décrite qui est présentée comme l'œuvre du Messie. Pierre en effet, chez Marc, ne dit que cela : « Tu es le Christ. » Jésus agit bien comme tel, il est le prophète prédit par Moïse, il reconstitue le peuple au désert et veille à lui fournir tout ce qu'il lui faut. Jean-Baptiste mort, l'Ancien Testament achevé, l'ère nouvelle a commencé, car Jésus, Pierre le dit avec raison, est le Messie.

Les Gentils à la table sainte.

Grâce aux réflexions de l'évangéliste et à ses rapprochements faits à dessein, l'on peut découvrir le fil conducteur de sa pensée. Au centre se trouve l'Eucharistie. C'est le rite liturgique de la fraction du pain, bien connu des chrétiens lecteurs de saint Marc. Elle est le don, au peuple venu l'écouter, de Jésus, nouveau David, David et nouveau Moïse, envoyé pour paître ces brebis sans berger. L'Eucharistie est la manne nouvelle, car cette foule va défaillir de faim, qui de nouveau, comme Israël, est venue au désert, le lieu béni où Dieu a réuni et forme avec amour son peuple particulier. Comme alors, cette manne ne peut venir à manquer : la multiplication des pains se répète et subsiste intégralement grâce aux disciples, il en reste sept et douze corbeilles.

Elle est présence agissante du Christ, mais mystérieuse. Ce

n'est pas sa présence habituelle, elle échappe aux lois terrestres, elle est céleste et déjà glorieuse. Les disciples ne l'avaient pas compris en voyant le Christ venir à eux sur les eaux. Ils ont cru voir un fantôme, mais c'est bien moi, dit Jésus, et la tempête s'arrête d'un coup.

Au désert, c'était à Israël qu'étaient réservées tant la présence de Dieu que la manne d'en-haut. Or, Israël a refusé de recevoir le Messie, et tout récemment à Nazareth les concitoyens de Jésus lui ont encore dénié cette qualité. Ils ne seront donc pas le noyau du peuple nouveau. Les Gentils vont prendre la place vacante. Restait à déterminer leur statut, car ils étaient étrangers à tout le système de l'Alliance et des promesses. Vont-ils, sans plus, jouir de la présence nouvelle et de la nouvelle manne ? Durant les premières générations chrétiennes, leur condition dans l'Église fut un grave problème, longtemps agité, et les chapitres 10-15 des Actes nous gardent l'écho des discussions passionnées qu'il a suscitées. Bien des solutions furent proposées et essayées. Saint Marc nous en formule deux. La première est rigoriste et encore hésitante, toute semblable à celle des sévères docteurs judéo-chrétiens, soutiens à Jérusalem de Jacques, le frère du Seigneur. Au banquet messianique, on peut concéder aux Gentils, ces impurs, tout au plus les miettes. Comme fait la Syro-Phénicienne, ils n'auront qu'à s'en contenter avec reconnaissance. Mais l'épisode engage l'évangéliste à avancer une deuxième solution, plus nuancée. Il est vrai que les Gentils sont exclus jusqu'ici du mystère du salut. Dieu a choisi Israël et nul autre peuple n'est admis à s'approcher de lui. Les Gentils sont sourds et muets comme les faux dieux qu'ils adorent. Mais Dieu ne peut-il les guérir de leur surdité, les admettre dans le royaume ? Ce sera l'une des œuvres du Messie, Isaïe et d'autres prophètes le croyaient et l'avaient prédit. Encore faut-il pour cela un acte particulier de la munificence divine. Dieu doit intervenir et sans aucun doute d'une manière très spéciale, étant donné le caractère presque désespéré du cas des païens. Mais il veut le faire, et il le fit ; il leur ouvre les oreilles pour qu'ils entendent la révélation du Messie, et il leur délie la langue pour qu'ils puissent louer Dieu et faire connaître ses derniers bienfaits. Le sourd-bègue, païen de la Décapole, reçoit l'effet de la bonté divine

en ce temps du Messie qui, selon Isaïe, fait entendre les sourds et parler les muets. Les païens ne sont pas exclus du salut messianique. Purifiés de leurs infirmités congénitales, ils peuvent entendre la Parole, voire même la redire. Chrétiens complets, ils font partie de plein droit de l'Israël nouveau auquel sont destinées la nouvelle présence céleste et la manne nouvelle. C'est la solution large, celle qui finalement l'emportera.

Aux âmes pures dans la lumière de Dieu.

Cette action eucharistique et cette présence durable du Christ exigent, pour les recevoir, que l'on se débarrasse du levain des Pharisiens. Les disciples devraient l'avoir compris, dit Jésus, puisqu'il restait « douze et sept corbeilles ». A l'endroit correspondant, Matthieu (12, 12) explique : le levain des Pharisiens, c'est leur enseignement. Marc sans doute pense de même, et il a donné plus haut un cas typique de cette perversion du sens religieux qui caractérisait leur doctrine. Au formalisme, attitude fondamentale de la vie religieuse des Pharisiens et son ressort le plus secret, il a opposé la doctrine de Jésus, sa simplicité mais ses exigences : seule est authentique la pureté intérieure qui prend tout l'homme et toute la vie. Le levain rappelle peut-être les pains cette fois-là point de départ de la discussion.

Mais chez saint Marc sans doute y a-t-il plus, car un mystère est en jeu : « Ils ont des yeux et ne voient pas... » Cette citation d'Isaïe 6, 9, est utilisée également pour l'explication de la parabole sur la révélation qu'apporte le Messie (cf. Mc 4, 12). Le reproche d'avoir le cœur épaissi, avec l'allusion au levain et aux pains souligne sûrement l'unité de la section, mais suggère en outre un jugement sur une attitude défectueuse devant une révélation. Chez les Pharisiens, c'est un refus *a priori* opposé au Christ, tout ce qu'il dit et quoi qu'il fasse. Celle des disciples n'est pas franchement mauvaise, mais elle laisse à désirer. Ils doivent se débarrasser de tout ce qui rappelle l'attitude pharisienne, comme lors de la Pâque on jetait tout le vieux levain, pour attendre pendant les Azymes la fermentation du nouveau. Ils doivent attendre et désirer la révélation et la nouvelle réalité

que Jésus apporte aux siens. Alors seulement la pâte peut lever. Quant au mystère qui se dessine derrière les deux multiplications, réalité qui subsiste comme elles dans la nouvelle vie des disciples du Christ, ce ne peut être que l'Eucharistie elle-même et l'action mystérieuse du Christ qu'elle contient. Pour les Azymes de la Pâque, liée à l'apparition du Christ glorieux dominant dans l'obscurité les eaux de la mort, pour la manne nouvelle donnée par Dieu à son peuple que le Messie constitue au désert du monde, il suffit, mais il faut une disposition initiale qui consent au bon plaisir de Dieu et en reçoit les effets de la manière qu'il entend.

Les Pharisiens à Dalmanutha demandent au Christ un signe du ciel : pour Jean au passage correspondant (Jo 6, 31), ils rappellent que Moïse, lui, leur avait donné la manne. Ce signe, mieux cette action céleste, doit encore comme la manne permettre la vie nouvelle et subvenir à ses nécessités. Elle la nourrira, mais selon qu'elle doit être aux yeux de Dieu, et sans plus les funestes déformations des Pharisiens.

Cette vie que Marc décrit par le truchement des enseignements et des actes de Jésus, cette vie qu'il faut recevoir et comprendre est une réalité mystérieuse et supra-terrestre. Et les choses de l'au-delà ne se discernent pas par les moyens humains. C'est Dieu par le Christ qui les donne aux hommes, c'est lui aussi qui les fait voir. La guérison de l'aveugle de Bethsaïde exprime cette vérité dans le contexte de l'Eucharistie et sans doute à son propos. Chaque détail possède-t-il une valeur doctrinale précise ? En tout cas il semble y avoir une nette méfiance pour la bourgade juive : on la quitte et il ne faut pas y rentrer. A demeurer parmi les Juifs, il ne paraît pas possible d'y voir clair dans la révélation divine. Et peut -être la progression de la vue recouvrée suggère-t-elle la découverte progressive des vérités nouvelles par les chrétiens eux-mêmes, par ceux de Jérusalem entre autres, qui si longtemps ont pris les hommes pour des arbres, et les Gentils pour des non-valeurs dans le Royaume du Messie.

Eucharistie et vie chrétienne.

En réunissant quelques-uns des éléments de ces chapitres, il est permis sans trop exagérer d'y apercevoir comme une théologie de la vie chrétienne. L'Eucharistie en est le sommet. Manne céleste au désert pour l'Israël nouveau, elle est l'action messianique de Dieu qui soutient la vie et la protège dans les dangers, prélude de l'au-delà, présence mystérieuse de divin sur la terre comme celle de Yahweh au-dessus de l'Arche et au temple, et, dans la tempête, agissante comme elle. Elle demande pourtant plus que la piété du désert. Il y faut une répudiation de toute malformation paralysante de casuistes, la pureté intérieure parfaite. Cette nourriture ne fera jamais défaut, elle subsistera en plénitude grâce aux Douze, ses dépositaires. Les païens eux-mêmes peuvent la recevoir et, puisque Dieu le veut, vivre de cette vie. Pour cela, une attitude est exigée, faite de foi et de bonne foi devant le mystère de la bonté divine que seul le Messie révèle, comme il l'entend, à qui il veut, même et plutôt « hors du village » des Juifs, comme à l'aveugle de Bethsaïde[2].

Albert-Marie Denis.

2. Paru en adaptation néerlandaise dans *Tydschrift voor Geestelyk Leven* (1958, 3, pp. 159-171).

Lectures bibliques

I

PÉDAGOGIE

Histoire sainte.

A qui veut écrire un livre d'histoire sainte, deux méthodes, en gros, semblent possibles : ou donner des morceaux bibliques, convenablement choisis, avec une présentation et les explications nécessaires pour chacun [1], — ou écrire un récit suivi, à partir de ce matériau qu'offre la Bible, et avec l'aide de toutes les sciences annexes. La première méthode a l'avantage de procurer aux lecteurs le contact avec le texte sacré lui-même, la seconde offre plus de liberté pour adapter le récit au but poursuivi.

M. l'abbé Dheilly [2] a choisi une *via media* : il a « essayé de suivre au plus près le texte sacré... en organisant un récit qui fournirait aux chrétiens l'essentiel de leur histoire religieuse : ... il ne s'agit pas d'extraits bibliques, ou de morceaux choisis, mais bien d'une histoire continue qui veut garder l'allure du récit révélé... Cette histoire sainte a un but précis : donner un récit suivi de l'Ancien et du Nouveau Testament à l'ensemble des chrétiens depuis l'âge d'environ onze ans » (p. 5).

Elle marque ainsi un progrès réel sur nos vieilles histoires saintes,

1. On pourrait donner comme modèle du genre la *Bible illustrée par Léopold Marbœuf* (Labergerie, 1957, 110 pp. in-4°, 2.750 fr.) : les textes, librement traduits et résumés, sont encadrés d'explications à la fois très accessibles et d'un ton parfaitement juste.

2. J. Dheilly, *Histoire Sainte,* Éd. de l'École, Paris, 1958; 314 pp.; 980 fr.

à la fois parce qu'elle est plus près de la Bible et parce qu'elle tient un certain compte des genres littéraires.

Mais je dirai tout net qu'elle me semble encore trop proche de ces histoires saintes à la mode ancienne : elle met tout sur le même plan, les faits essentiels et les anecdotes, ne marque pas assez nettement la différence de valeur historique et religieuse des divers récits.

Le texte ainsi condensé perd la puissance charismatique qui est propre à la Parole de Dieu dans sa teneur directe, et un simple résumé n'échappe pas aux difficultés que présente le texte lui-même.

Il n'y a pas d'explications, seulement des sous-titres, dont l'orientation est juste, mais qui sont trop brefs pour pouvoir répondre à nos questions. Par exemple, page 20, le récit biblique de la tour de Babel est résumé en cinq lignes, sans la moindre indication sur sa valeur historique, et ainsi introduit :

> C'est à l'intervention de Dieu que la Bible attribue la dispersion des peuples et la diversité des langues.

C'est une explication qui nous laisse perplexes. Qu'est-ce que nous devons croire ? Si c'est la Bible qui l'attribue à Dieu, ce doit être vrai ? De quelle manière est-ce vrai ? Un éducateur, un catéchiste ne doit pas raconter ces récits sans en donner une clé suffisante, comme il devrait avoir soin — ce qui n'est pas toujours le cas — de n'employer que des mots ou des formules adaptés à des enfants.

Il arrive parfois aussi que le souci d'adapter soit poussé trop loin et que l'auteur s'écarte du texte sacré d'une façon qu'aucune raison de brièveté ou de clarté ne semble justifier. Par exemple dans la scène de l'Annonciation :

> ... L'ange Gabriel se présentait à une jeune fille de Nazareth, Marie, qui venait *d'épouser* un artisan (p. 183).
> ... Ne crains pas, Marie, car tu as *conquis* la faveur de Dieu (p. 184).

Épouser a un sens précis en français, qui signifie le contraire de ce que nous croyons de Marie, et tous les enfants savent ce que c'est qu'une fiancée; ce *conquis* n'est pas moins gênant, un véritable contresens.

La présentation est très bonne, aérée et lisible; le livre au premier abord est extrêmement séduisant, malgré l'illustration au trait qui est indigente, banale, manque par trop de sens du sacré et d'intériorité[3]. Mais il y a des cartes excellentes et des grandes photos en pleine page, de toute beauté.

3. Une maison d'édition spécialisée dans la pédagogie, un dessinateur qui

Pour son *Histoire Sainte* d'après les textes, Mme Marie Fargues[4] a adopté la méthode des extraits. En voici la seconde partie : *Jésus-Christ*[5].

Cet ouvrage destiné à procurer aux jeunes[6] une lecture fructueuse de l'Évangile peut servir de livre scolaire pour le catéchisme. La matière est répartie dans un ordre qu'on puisse apprendre. Mais c'est beaucoup plus qu'un manuel : on lit l'Évangile lui-même; ou plus exactement, pour éviter les redites des synoptiques, des morceaux de l'Évangile; chacun est muni de sa référence et présenté pour lui-même : ils ne sont pas artificiellement amalgamés, ni enfilés bout à bout, mais organisés de façon à former, autant qu'il est possible, une histoire suivie.

Chaque texte est accompagné, dans un caractère légèrement différent[7], d'une présentation et de notes extrêmement précieuses, d'une part pour éclairer les difficultés du texte et d'autre part pour inviter à la réflexion et l'assimilation personnelle. Sans avoir évidemment un

entreprend d'illustrer la Bible pour des enfants, devraient connaître les travaux récents des psychologues sur le sacrifice d'Abraham : des enquêtes précises ont prouvé que certaines façons de le représenter sont traumatisantes, surtout pour les petits garçons, qui s'identifient spontanément avec Isaac. Il faut éviter un Isaac anéanti, ou affreusement garrotté, un glaive qui tient une place prédominante, le geste du père cruel ou théâtral : ce sont précisément les caractéristiques de l'image donnée ici à la page 29. Bien d'autres façons peuvent être bonnes : celles qui se situent avant ou après l'instant du couteau levé, celles où l'ange tient la première place, celles qui suggèrent surtout l'obéissance et la fidélité du patriarche, cette conversation très douce que grava Rembrandt après toutes ses épreuves, où le père explique à son enfant le sacrifice et l'amène à y consentir, etc. (cf. R. P. Godin, s.j., *Isaac au bûcher*. Recherche psychologique sur la présentation d'un thème biblique aux enfants. *Lumen Vitae,* n° 1, 1955, pp. 92-104).

4. Marie Fargues, *Histoire Sainte d'après les textes bibliques*. II, *Jésus-Christ,* Coll. « Lecture Sacrée », Mame, 1957; 356 pp. sous cartonnage verni; 660 fr.

5. La première partie, se référant à l'Ancienne Alliance, destinée aux enfants de dix-douze ans, a été recensée dans *La Vie Spirituelle,* février 1954, p. 217.

6. Treize-quatorze ans et plus. L'auteur insiste, en pédagogue expérimentée, pour qu'on ne donne pas ce livre avant cet âge : en effet, il passerait au-dessus de la tête d'enfants plus jeunes, et risquerait de les décourager au lieu de les attirer à l'Évangile.

7. Il eût mieux valu aussi prendre une typographie différente pour distinguer les titres : ceux des scènes évangéliques et ceux des notes; cela eût permis de s'y retrouver plus facilement, et de marquer mieux la différence intrinsèque.

caractère technique et scientifique, l'ouvrage est solide, très bien renseigné[8], et parfaitement adapté à son but.

On est heureux d'avoir de tels livres à offrir aux jeunes pour les faire entrer de plain-pied dans la connaissance directe de l'Évangile, dans le respect du texte en sa teneur propre et dans la façon de le méditer pour connaître mieux le Seigneur.

On regrette un peu le papier grisâtre d'un grain désagréable; mais le livre est éclairé par une douzaine de très belles photos en couleurs, bien commentées, qui donnent vraiment l'atmosphère du pays de Jésus.

Pour que les enfants puissent travailler personnellement l'Histoire sainte, les albums de Babin et Servel[9] leur offrent une mine de photos et d'images à découper et à coller sur le cahier de catéchisme afin d'illustrer chaque leçon. Le choix des documents est excellent, très riche. Le petit commentaire qui explique chaque image est très bon. Peut-être eût-il mieux valu, dans certains cas, moins de documents et d'un format un peu plus lisible : par exemple les deux petites photos 67 et 68 (album 2, p. 13) qui veulent illustrer la guérison du paralytique sont minuscules, difficiles à interpréter.

Cette méthode oblige les enfants à regarder de près les images pour les utiliser d'une façon personnelle. Comme il faut détruire le texte, les images, les symboles et la plupart des cartes pour découper et utiliser les photos qui sont agencées dans un recto-verso très calculé, il est utile de garder un album intact auquel on puisse se référer pour retrouver les explications si l'on ne colle pas tout le même jour.

Ces albums sont une réussite, ils contribuent beaucoup à faire connaître concrètement l'Histoire sainte aux enfants.

Pour les éducateurs.

Le Guide de lectures bibliques[10] — il aurait plutôt fallu dire : Guide des Lectures bibliques — est un livre du maître qui correspond au

8. Il y a une note au courant des derniers travaux sur la date de la Cène.

9. P. Babin et J. Servel, o.m.i., *Documents bibliques pour enseignements catéchistiques.* 1 : En marche vers le Christ; 2 : Le Christ est venu. Éd. du Chalet; 24 pp.; 105 fr. chaque album, prix spéciaux par quantités.

Le troisième album « Jusqu'à son retour », où toute l'histoire de l'Église est synthétisée en une quinzaine de grands saints, me paraît tout à fait remarquable. Mais il sort du cadre de cette chronique.

10. A. Elchinger, *Guide de lectures bibliques,* Coll. « Vérité et Vie », La Bonne Presse, Paris, 1958; 459 pp.; 1.350 fr.

manuel intitulé *Lectures bibliques,* ce choix de textes dont nous avons rendu compte dans *La Vie Spirituelle* [11].

Le Guide a choisi quatre-vingt-seize de ces textes, dont chacun sert de base à une leçon, et les quatre-vingt-seize leçons sont réparties dans une année scolaire en suivant le temps liturgique. C'est dire que la matière est assez abondante pour qu'on puisse employer ce livre plusieurs années de suite. Il vise des enfants de douze à quatorze ans; mais, destiné aux parents et aux éducateurs, il peut très bien être utilisé pour des enfants plus jeunes, à condition de mettre l'enseignement à leur portée.

Chaque leçon comprend : une mise en présence du texte sacré, qui place les enfants sur le chemin de la vérité religieuse, en ayant soin de ne pas les arrêter en cours de route par des récits ou des aventures qui les intéressent tellement qu'ils n'ont plus envie d'aller au-delà. Le souci de l'ambiance est nettement marqué : lecture profondément recueillie, attitude respectueuse. Suit le développement du message religieux : son contexte, l'explication des termes difficiles, une mise en relief de ce qui est proprement religieux, ensuite l'application de ce message à la vie.

> Il importe de bien distinguer les deux plans, celui de la connaissance de Dieu et de son plan de salut sur le monde et celui des applications morales que nous en déduisons pour notre comportement personnel. Il serait regrettable d'aborder un texte biblique avec la préoccupation exclusive d'en déduire à tout prix des conclusions morales. Nous risquerions de passer à côté des confidences que Dieu nous fait sur lui-même dans l'Écriture (p. 10).

L'enseignement se prolonge en prière. L'on n'oublie pas de s'assurer de son assimilation par une mémorisation judicieuse et par des révisions et contrôles.

Ce livre — et d'abord les dix pages d'introduction pédagogique de Mgr Elchinger — est infiniment précieux pour les éducateurs et les catéchistes, et pour les parents qui y découvriront peut-être pour eux-mêmes une voie de connaissance personnelle de la Parole, et qui y apprendront en tout cas la différence qu'il y a entre « faire réciter aux enfants l'Histoire sainte » et « les rendre capables d'écouter la Parole de Dieu » (p. 16).

Cette formule conviendrait parfaitement à un livre bien différent :

11. A. Elchinger et J. Dheilly, *Lectures bibliques.* Cf. *La Vie Spirituelle,* décembre 1954, p. 508.

l'Univers biblique où nous vivons, de Mme Lubienska de Lenval[12]. Il n'est biblique que par imprégnation : sa saveur est prophétique, il n'y faut pas chercher une construction ferme ni une pensée systématiquement ordonnée, ni même un apport proprement biblique, — mais cette poésie qui « consiste à percevoir des rapports secrets » (p. 95), et qui réussit à nous suggérer la merveilleuse atmosphère d'une éducation toute pénétrée de Bible.

On ne saurait trop le conseiller à tous les éducateurs, aux directrices de pensionnats, aux maîtres de l'enseignement libre, à tous les parents. Qu'ils n'y cherchent pas des recettes sur la façon d'enseigner l'Histoire sainte aux enfants[13] ou de les initier à la Bible. Ils y trouveront beaucoup mieux : un esprit, une invitation à respecter l'œuvre de Dieu et ce chef-d'œuvre de Dieu qu'est un enfant. Ils y apprendront quelles sont les choses dont il a le plus besoin[14], et comment les lui fournir dans un climat heureux fait de silence sans contrainte, de chants et de danse, d'adoration, d'activité spontanée, d'harmonie et de liberté, dans le respect d'autrui.

Beaucoup de parents sont angoissés devant les conditions déplorables de la plupart des écoles en France, ces « geôles de jeunesse captive », comme disait Montaigne. Ils ne peuvent rien directement sur les programmes, les horaires, les locaux, mais ils peuvent faire de la maison un havre de paix, un antidote à tous ces maux : puisse le mouvement biblique pénétrer assez profondément les foyers chrétiens pour qu'ils découvrent et fassent passer dans leur vie, dans l'ambiance même de l'éducation familiale, ces valeurs et ces réalités bibliques dont ce livre est imprégné.

II

POUR MÉDITER LA BIBLE

Des livres de méditation.

Beaucoup de fidèles obéissant à la grande impulsion de l'Esprit dans l'Église de notre temps, désirent faire de la Bible leur nourriture spirituelle. Ils essaient de la prendre comme livre de méditation et y

12. H. Lubienska de Lenval, *L'univers biblique où nous vivons.* Coll. « Bible et Vie chrétienne », Éd. Casterman, 1958; 128 pp.; 450 fr.

13. Aux amateurs de recettes pour enseigner l'Histoire sainte, je signale pourtant celle des pp. 58-59, qui est fort bonne, réalisable aussi bien en famille que dans la salle de classe ou de catéchisme.

14. Le sommeil et le mouvement

éprouvent naturellement beaucoup de difficultés. Plusieurs livres récemment parus veulent les y aider :

Le R. P. Roche publie une vingtaine de méditations sur la Bible [15], presque toutes sur le Nouveau Testament, où l'auteur est d'ailleurs plus à son aise. Il s'adresse surtout aux jeunes de l'Action catholique — mais bien d'autres peuvent l'entendre. Avec son style familier à l'extrême, direct, il accroche réellement et touche souvent en profondeur.

La spiritualité est authentique, vivante, saine et juste. J'avoue avoir éprouvé une certaine joie à lire « cuisine et contemplation » — c'est-à-dire, bien entendu, la scène de Marthe et Marie.

Cette mince plaquette n'apprendra pas tant à pénétrer le texte qu'à se laisser pénétrer par lui. Étant donné son propos, c'est un éloge.

La préoccupation de Dom Paul Benoist d'Azy est plus liturgique : ses méditations sur *Isaïe* [16] ne sont qu'un premier tome de toute une série qui doit suivre à peu près les textes de l'année liturgique. Cette lecture, dit-il fort bien, doit être « *spirituelle,* au sens fort du mot : chercher à nous mettre sous la dépendance de l'Esprit de Dieu; et *sapientielle,* au sens originel du terme : elle voudrait nous faire goûter Dieu » (p. 11).

L'intention est excellente; elle est parfois noyée dans une certaine grisaille. La méditation fait des circonvolutions autour du texte plus qu'elle ne le creuse en lui-même [17]. Mais tous ceux qui sont capables de trouver aide dans des méditations de ce genre peuvent suivre ce livre sans aucun risque.

Le R. P. Brillet a écrit des méditations sur l'ensemble de la Bible. Ce premier tome ne concerne que les *récits* [18]. Pour chacun il rappelle brièvement le texte, puis quelques lignes en italiques nous conseillent de « le relire attentivement, d'adorer, de parler à Dieu ». Suit le commentaire dont tout le but est purement moral : il s'efforce de

15. André Roche, s.j., *Ce Feu qui dévore.* Méditations sur la Bible, 2e série, Éd. de l'Épi, Paris, 1958; 96 pp.; 270 fr.

16. Dom Paul Benoist d'Azy, o.s.b., *A travers la Bible,* t. I, *Isaïe* (Avent), Coll. « Action féconde », Éd. Fleurus, 1958; 208 pp.; 765 fr. Quelques péricopes d'une douzaine de chapitres sont touchées ici.

17. Elle est à peu près indifférente à son contexte et à son genre : l'Apocalypse d'Isaïe est prise au milieu du reste, sans que rien ne nous avertisse du changement radical d'atmosphère.

18. G. Brillet, prêtre de l'Oratoire, *365 méditations sur la Bible,* I, *Récits,* Coll. « Vie Intérieure », Éd. Aubier, 1958; 208 pp.; 660 fr.

tirer de chaque récit « la leçon la plus adaptable à notre vie avec ses petites occupations et ses petits devoirs » (p. 180). Il semble ne jamais s'occuper de la place d'un fait dans l'ensemble, de sa signification dans le plan du salut, de sa portée spirituelle dans la préparation de l'Incarnation. La plupart des récits sont ainsi vidés de la majeure partie de leur sens, car la marche en avant vers le Christ est l'essentielle clé d'intelligibilité de l'Ancien Testament.

C'est pourquoi — je le dis à regret, mais je crois devoir le dire — ce livre me paraît à déconseiller nettement du point de vue biblique[19]. Je viens de citer le texte de Mgr Elchinger qui souligne combien cette préoccupation exclusivement morale est insuffisante, même pour des enfants; *a fortiori* pour des adultes. La Bible n'est pas un recueil de moralités : si certains épisodes peuvent se prêter à une leçon morale immédiatement utilisable avec une bonne résolution, beaucoup ne le comportent pas. Et, sauf quelques-uns, ils n'ont pas été écrits pour cela. Il n'est pas défendu sans doute — il existe une longue tradition dans ce sens — de s'essayer à en extraire cette application à notre usage, mais il faut voir clairement le danger, auquel notre époque est, plus que d'autres, sensible : on risque de passer à côté de l'intention de Dieu qui les a fait rédiger dans un autre but.

Toute la Bible « a été écrite pour notre instruction » (Rm 15, 4). Mais l'instruction n'est pas seulement d'ordre moral, et chaque fragment ne contient pas une instruction proprement dite : sa portée dépend de son genre littéraire, de sa place dans l'histoire, etc. Vérités élémentaires, mais qu'il est utile de rappeler sans cesse puisque, enseignées en principe, elles sont encore si souvent méconnues en pratique, et surtout par ceux qui se proposent un but spirituel.

Comment faire ?

Comment faudrait-il donc faire pour respecter ces vérités essentielles en méditant la Bible, de façon à en retirer un fruit réel moral et spirituel ?

C'est une question qu'on pose souvent, et l'on s'enquiert d'une

19. Au point de vue spirituel, les notes dominantes sont la discipline, le devoir d'état, la fidélité, l'ordre, le respect des maîtres, les comportements sociaux... Spiritualité étrangement peu biblique et peu chrétienne; les réalités essentielles du christianisme n'y tiennent presque aucune place : l'Église, l'eschatologie, le plan du salut, la grâce; le baptême, sauf erreur, n'est pas mentionné; le Christ est nommé peut-être cinq ou six fois dans tout ce livre.

méthode facilement applicable, on cherche un livre où le travail soit tout fait...

Hélas! il n'y a pas de recettes, il n'y a pas d'autre moyen que de se mettre à l'école de la Bible et *d'accepter la pédagogie de Dieu;* et pour cela, entrer dans la Bible :

1) *Connaître l'ensemble* : une première lecture rapide qui parcourt la Bible tout entière en suivant un plan, me semble indispensable avant toute étude ou méditation partielle.

Méditer, c'est réfléchir sur un texte, le creuser jusqu'à rejoindre son sens profond pour s'en nourrir. Or, aucun texte de l'Ancien Testament ne peut livrer son sens profond s'il reste isolé : il ne se révèle qu'à la lumière de l'ensemble, de la signification totale qui est le dessein de Dieu, l'annonce du Christ, la préparation de l'humanité à recevoir le salut, la lente maturation des valeurs chrétiennes dans l'Histoire sainte.

2) *Étudier* : pour percevoir ainsi la portée d'un récit, rien ne peut nous dispenser — chacun selon ses possibilités et ses moyens — d'une certaine étude qui nous permet seule de situer à peu près les livres dans l'histoire et de discerner leur genre littéraire. « Ce serait une grave erreur, écrivait naguère excellemment le R. P. Brillet [20], de croire qu'on peut utiliser un texte spirituellement sans le connaître scientifiquement. » Nous ajouterions : et sans user réellement de cette connaissance dans la méditation.

3) *Choisir les textes denses* : d'ailleurs pour méditer la Bible, il faut, selon la loi essentielle de la diversité intrinsèque des genres, choisir les passages qui ont une plus grande valeur spirituelle et religieuse : seuls des textes suffisamment riches spirituellement peuvent être médités et seuls les mots les plus denses peuvent nous servir pour l'oraison.

Mais la méditation de l'ensemble, des ensembles, sera toujours beaucoup plus nécessaire que celle des divers épisodes, et elle est la condition indispensable à la méditation des détails : l'ensemble se réfracte tout entier dans chaque fragment et lui confère une valeur nouvelle.

En effet, sous cette lumière, une fois que nous avons ainsi appris laborieusement à lire la Bible, chaque texte nous parle de Dieu et nous exprime à sa façon le « je t'aime » de Dieu. Et le Seigneur nous l'a redit de tant de manières diverses que cela finit enfin par nous intéresser. Et c'est le fruit essentiel de la méditation de la Bible : nous intéresser à Dieu, nous donner de plus en plus le sens de Dieu,

20. *La Bible et l'enseignement des clercs,* dans *La Vie Intellectuelle,* mai 1945, p. 19.

nous apprendre ce qu'il est, ce qu'il aime et ce qu'il a fait; nous centrer sur l'unique centre des deux Testaments : Jésus-Christ; peut-être enfin par là nous désintéresser de nous-mêmes, nous arracher à nous-mêmes, dans la véritable « extase » : la méditation assidue de la Parole de Dieu nous fait passer, pourrait-on dire, de l'égocentrisme au « théocentrisme » et au « christocentrisme ». Au lieu de vouloir à tout prix en tirer du « pour moi », laissons-nous attirer par la Bible à être tout entier « pour Dieu ».

C'est cela la conversion — au sens le plus profond du mot, retournement complet — que doit opérer en nous la Parole de Dieu : la Bible nous fait inlassablement regarder Dieu. L'efficacité, même au point de vue strictement pratique, est infiniment plus grande que dans la recherche morale de tout à l'heure : si la plus vraie morale est de ressembler à Dieu, c'est à force de regarder le modèle que l'image recouvre sa ressemblance.

La consolation des Écritures.

Ne cherchons pas tant dans la Bible un appui contre nos tentations d'aujourd'hui, une solution toute faite à nos difficultés immédiates. Mais laissons-nous éduquer par elle. Il faut que notre âme soit refaçonnée par elle. Alors elle nous élève (lentement, c'est l'affaire d'une vie) à la considération habituelle du plan du salut, du dessein de Dieu, elle nous fait atteindre à cette vue de sagesse où nous contemplons Dieu qui mène l'Histoire et chaque chose à son terme. Elle nous communique son grand souffle eschatologique, elle nous donne le sens de la victoire du Christ, du triomphe et de la gloire définitive. Et à ce niveau « nos petites occupations et nos petits devoirs » retrouvent leur dimension réelle, nous surabondons de joie au milieu de nos peines, remplis de la consolation que donnent les Écritures (1 M 12, 6; cf. p. 199).

Les autres tomes du même ouvrage[21] recouvrent le reste de la Bible. La méthode est la même, mais elle ne présente pas autant d'inconvénients, car elle est souvent plus proche du genre littéraire réel du texte : il est souvent tout à fait objectif de tirer une leçon morale des conseils d'un sage ou des exhortations d'un prophète; pour les prophètes en particulier, les méditations s'ouvrent souvent à leur sens messianique et contiennent quelques belles pages.

S. J. d'A.

21. Tome II : *Les Psaumes,* 208 pp. Tome III : *La Prophétie,* 256 pp. Tome IV : *La Sagesse,* 256 pp.; 660 fr. chacun.

LES LIVRES

THÉOLOGIE — SPIRITUALITÉ

LOUIS GARDET : *Thèmes et textes mystiques*. Éd. Alsatia, Paris, 1958; 219 pp.

Une riche gerbe de réflexions théologiques prépare à la lecture de documents choisis parmi les œuvres des mystiques indiens, bouddhistes, musulmans, juifs et chrétiens.

Le nom de Louis Gardet suffit à garantir la qualité doctrinale, fondée sur une large érudition, de la première partie : la recherche des signes d'authenticité des expériences mystiques et leurs critères différentiels. Pages de théologie, où la netteté de la pensée s'accompagne d'une compréhension toujours accueillante. On se sent en sécurité à suivre un tel guide, dans un domaine où il est si facile d'errer. Dans leur brièveté, les notations concernant les symboles, leur usage et les limites de leur efficacité, ne sont pas les moins précieuses. Ou encore la note introduisant les citations d'Eckhart, et montrant comment un des thèmes majeurs de ce livre trouve son illustration dans les textes du Maître de Cologne.

Les citations elles-mêmes sont très belles et toujours d'une exactitude contrôlée.

Livre bienfaisant, irénique et pourtant fidèle à la pure tradition de l'Église catholique, il sera désormais un des meilleurs guides en ces questions difficiles.

LUCIEN-M. DE SAINT-JOSEPH.

LOUIS COGNET : *Crépuscule des Mystiques*. Le conflit Fénelon-Bossuet. Coll. « Histoire de la spiritualité ». Desclée, 1958; 396 pp.

C'est une franche joie de l'esprit que de se laisser guider dans le récit d'un conflit déjà lointain dans l'Histoire, par un maître qui donne l'impression de se mouvoir avec aisance dans un présent familier. En quatre cents pages, nous assistons à la naissance du conflit Fénelon-Bossuet, ou plutôt au passage d'une amitié claire à une guerre sans équivoque. Les faits ne se discutent pas. On ne peut que remercier l'historien qui a emprunté au XVII^e^ siècle une sobriété classique pour retracer les étapes d'une querelle doctrinale, où les questions de personne paraissent bien avoir joué un rôle plus important que ne le suggère l'avant-propos. Que serait-il advenu, si Bossuet avait été conquis avant Fénelon par le rayonnement spirituel de Mme Guyon ? La question vaut d'être posée, d'autant plus que certaines lettres de Bossuet le montrent « bien plus accueillant au mysticisme que ne le feraient croire ses positions officielles » (p. 360).

La reconstitution vivante de cette querelle déborde le genre historique et on ressent vivement la tentation de s'y mêler. La suite du récit est attendue non sans impatience. Sans doute y verrons-nous pourquoi l'Église a jugé nécessaire d'intervenir pour censurer la doctrine de Fénelon,

en dépit de la sympathie profonde que l'auteur nous fait partager pour l'auteur des *Maximes des Saints*.

LUCIEN-M. DE SAINT-JOSEPH.

J.-A. JUNGMANN : *La Messe. Son sens ecclésial et communautaire*. Trad. fr. R.-L. Oechslin. Coll. « Présence chrétienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1958; 124 pp.; 390 fr.

En dépit du renouveau liturgique, combien de fidèles « assistent » à la messe sans encore percevoir la richesse du mystère auquel l'Église les invite à participer.

Mais si pour participer il faut comprendre, des maîtres sont nécessaires pour initier à cette compréhension. Le P. Jungmann est l'un des plus compétents qui se puissent trouver. Songeant à ceux de ses frères, si nombreux par la force des choses, qui n'auraient ni les loisirs ni la culture suffisants pour se lancer dans une étude du niveau de ses *Missarum Sollemnia* (trad. fr., Paris, Aubier, t. I, 1951; t. II, 1952), le P. Jungmann a eu la charité de leur rendre accessible le fruit de ses recherches érudites, sous la forme d'exposés simples et brefs, de lecture aisée, en même temps que d'une grande plénitude théologique et spirituelle. L'essentiel de ce que chaque chrétien doit connaître et vivre du mystère eucharistique est dit dans les quelque cent pages du présent livre. Le second chapitre : célébration dominicale et vie ecclésiale, retiendra spécialement l'attention des responsables du ministère pastoral. Ils y trouveront de quoi stimuler et guider leurs efforts dans l'accomplissement de la tâche aussi ardue qu'urgente qui leur incombe : la restauration du dimanche dans une atmosphère, jusqu'au sein du peuple chrétien, profondément paganisée.

Rappelons que deux autres ouvrages du même auteur, publiés ces dernières années : *La grande prière eucharistique* et *Des lois de la célébration liturgique* (Éd. du Cerf, 1955, 1956), prolongent utilement quelques-uns des thèmes ici abordés.

N. DUNAS.

Mgr CHAPPOULIE : *Luttes de l'Église*. II. *Exigences de chrétienté*. Éd. de Fleurus, Paris, 1958; 350 pp.; 925 fr.

Nous avons rendu compte du premier volume qui portait comme sous-titre : *Perspectives missionnaires*. Il est remarquable que la première partie de ce second ouvrage a pour sujet : la paix et la vie internationale. Reviennent les thèmes du problème colonial, de la fraternité universelle, de l'Afrique du Nord, des responsabilités internationales du chrétien (la page 81 est une prise de position ferme sur l'intervention militaire de Suez). Les autres parties concernent l'action sociale en Anjou, l'enseignement, la vie du chrétien dans l'Église (sens du péché, union des catholiques). Largeur de vues, noblesse de l'expression, affrontement direct des problèmes réels, qualités d'un enseignement qui honore notre Église et notre patrie.

A. R.

Mgr GEORGES CHEVROT : *Le temps de l'Église*. Instructions paroissiales. Éd. de la Bonne Presse, Paris, 1958; 268 pp.; 679 fr.

Le regretté Mgr Chevrot avait déjà fait paraître deux volumes de sermons pour les dimanches après la Pentecôte. Cet ouvrage posthume complète la série en donnant vingt-huit instructions pour les fêtes de la Pentecôte, de la Trinité, du Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur, et pour les cinq premiers dimanches de ce temps. Nourrie de l'Évangile et de la liturgie, la pensée reste claire, extrêmement adaptée à la mentalité et aux problèmes des auditeurs, et

excelle à insérer les enseignements du Christ dans la vie des hommes de notre temps.

M.-L. T.

HENRI LE SOURD : *Tous frères.* Desclée de Brouwer, 1957; 182 pp.

A travers ce livre, fait de courts articles écrits tout d'abord pour le bulletin de Saint-Sulpice, un pasteur dévoile sa préoccupation constante. Il voudrait « qu'il n'y ait plus dans sa paroisse un seul isolé ». Sans cesse il demande aux fidèles d'aimer les autres, de les accueillir et de les aider, d'être attentifs et ouverts à tous, de ne pas juger, de refuser toute injustice. Et la plus grande charité sera de faire découvrir et accepter aux hommes le message du Christ.

Sans cesse ces appels posent aux chrétiens des problèmes que d'aucuns seraient tentés d'éluder, ils les remettent en face des exigences de leur foi, ils redonnent au christianisme toutes ses dimensions.

On ne peut que recommander chaudement pareil ouvrage qui fera réfléchir et aidera à vivre en chrétiens authentiques.

M.-L. T.

J. N. D. KELLY : *Early christian doctrines.* A. et C. Black, Londres, 1958; 501 pp.; 30 s.

L'auteur s'excuse, au début de son introduction, de présenter sous la forme d'un précis une histoire des doctrines chrétiennes jusqu'au Concile de Chalcédoine. Mais, comme il le reconnaît lui-même, son ouvrage comble une grave lacune. Si, au début du siècle, de semblables publications furent nombreuses, les recherches accumulées depuis lors ne nous permettent plus de nous y reporter avec confiance. Mais l'immensité même de ces recherches paraît décourager la synthèse. Ce ne sont pourtant pas seulement les étudiants novices qui éprouvent le besoin de prendre une vue d'ensemble sur les formulations diverses et souvent tâtonnantes de la foi commune en cet âge des Pères, au sens plein du mot, dont les définitions conciliaires concernant les dogmes fondamentaux assument les acquisitions les plus sûres.

Parfaitement informé des travaux récents J. N. D. Kelly n'a pas voulu faire œuvre d'érudition. Il a estimé avec raison que rien ne vaut le contact direct avec les sources qu'il cite abondamment et auxquelles il renvoie sans cesse. Après des prolégomènes sur l'environnement culturel, la Tradition et les Écritures, une première partie traite de la théologie pré-nicéenne sur la Trinité, la christologie, la destinée humaine, l'Église et les sacrements. La seconde partie étudie la crise nicéenne et les développements doctrinaux qu'elle prépara. Un épilogue est consacré à l'eschatologie chrétienne. Riche de substance, dense et clair à la fois, ce volume répond parfaitement à son propos.

I.-H. DALMAIS.

JOSEF HASENFUSS : *Herman Schell als existentieller Denker und Theologe.* Zum 50. Todestag. Echter-Verlag, Wurzbourg, 1956; 328 pp.; DM 24.

HERMAN SCHELL : *Verherrlichung und Gemeinschaft.* Eine Auswahl aus dem Gesamtwerk. Éd. par Paul-Werner Scheele. Verlag Ferdinand Schöningh, Paderborn, 1957; 438 pp. avec un index.

HERMAN SCHELL : *Kirche und Gottesreich.* Herder, Fribourg-en-Brisgau, 1957; 84 pp.

Le catholicisme allemand connaît aujourd'hui un renouveau d'intérêt pour Herman Schell. Rares sont ceux qui se souviennent des polémiques qui furent soulevées au moment de sa mort et qui enflammèrent exagérément les esprits. Le temps permet maintenant de mieux mesurer la portée d'une œuvre qui n'était pas

parfaite, mais qui eut le mérite de ranimer la foi des catholiques allemands, et, comme dit Mgr Grosche, de les faire sortir du « ghetto ». Elle gagna ce crédit, moins par la précision de la pensée, parfois confuse, sentimentale, emphatique — Schell était souabe —, que par les avenues, les perspectives qu'elle s'efforçait d'ouvrir. Schell était lisible par les incroyants et par les laïcs, il répondait aux questions qu'ils posaient, et d'autre part, il ne cessait jamais d'être surnaturel, même si son mysticisme un peu vague laissait quelquefois à désirer.

L'ouvrage de J. Hasenfuss nous familiarise avec les axes principaux de cette pensée. A vrai dire, nous trouvons sa reconstruction par trop systématique, encore qu'elle soit exacte et souvent suggestive. Mais l'apport de Schell nous paraît devoir se traduire moins par ses élaborations spéculatives que par certaines insistances de sa pensée, découvertes, appréhendées au contact de la science contemporaine, ou dans les exigences de l'esprit moderne. C'est l'intérêt du choix de textes édités par P.-W. Scheele. Si l'on ne se laisse pas décourager par le ton un peu déclamatoire, si l'on pèse ces mots nouveaux en théologie que Schell répète à plaisir : *vergeistigen, verinnerlichen, verherrlichen...* on voit se dégager un esprit fort et vivant, susceptible d'animer toute une vie dans la foi et dans l'Église : nécessité de rapprocher la vie de foi de sa source — l'esprit et le cœur du Christ — et d'y rattacher toutes les formes de la vie religieuse; nécessité de dégager les lignes génératrices des dogmes; de simplifier et vivifier, en intériorisant et en spiritualisant ses actes, les pratiques de la communauté : tout cela afin de hâter le règne d'une adoration parfaite « en esprit et en vérité ».

Un souci de vérité animait constamment H. Schell; c'est pourquoi il souffrait dans son âme, avec ceux dont il avait reçu la charge pastorale, de la séparation où se trouvait alors le catholicisme en Allemagne avec le monde moderne et la vie de la nation. Profondément catholique, il était convaincu qu'il fallait demander à la foi de résoudre tous les problèmes, que les sciences ne pouvaient contredire la foi, mais s'éclaireraient en elle, à condition de recherche, d'humilité et de prière. D'où sa conviction apologétique qui apparut à ses contemporains beaucoup plus riche et positive que celle de son prédécesseur Hettinger. « Les temps modernes, écrivait-il, provoquent continuellement le christianisme catholique à développer ses raisons de crédibilité, et à faire prévaloir son droit intime sur l'avenir. » « Ne nous décourageons pas, aimait-il à dire; ne nous plaignons pas de la complexité de la vie, réjouissons-nous. C'est un signe de vitalité. Et surtout ne nous isolons jamais. Si nous cédons à la tentation de l'isolement, nous sommes perdus et c'est l'infériorité. »

Le catholicisme jaillit de la Révélation issue du mystère de la Trinité sainte, il ouvre à une vision existentielle et eschatologique, il est principe de progrès, tels sont les thèmes majeurs de cette pensée, dont J. Hasenfuss s'applique à discuter et à exposer avec beaucoup de probité. les positions discutées. Cette acribie rend même assez abstraite une réflexion qui, prise dans son jaillissement naturel, l'était moins et s'illustrait sans cesse de la parole évangélique. C'est ce que nous montre le petit livre *Église et Royaume de Dieu*, réédition d'un chapitre de l'ouvrage de Schell sur le Christ : l'intériorité du Christ est à l'œuvre dans celle des croyants qui vivent de son amour et de sa parole. Cette vie intérieure est le fondement et la source de la manifestation institutionnelle. Entre l'une et l'autre dimension de l'Église se réalise un échange continuel, qui est la preuve de sa plénitude et de son unité, et par lequel les fidèles sont introduits dans le Royaume. Hasenfuss qui présente cet ouvrage

situe ainsi Schell dans la ligne des théologiens mystiques de l'Église, Möhler ou Scheeben.

B. Dupuy.

Problemi e orientamenti di Teologia dommatica. A cura della Pontificia Facolta Teologia di Milano. Présentation de S. Exc. Mgr G. B. Montini. Éd. Marzorati, Milan, 1957; 2 vol., 964 et 1.110 pp.

C'est l'éditeur même de ces deux magnifiques volumes, C. Marzorati de Milan, qui eut le premier l'idée de publier un certain nombre de monographies sur les problèmes les plus actuels de la théologie dogmatique. La direction en fut d'abord confiée à l'évêque de Bergame, Mgr Bernareggi, puis, c'est la Faculté de théologie de Milan qui fut chargée de mener l'entreprise à son terme. Mgr Montini, dans une chaleureuse préface, peut voir à juste titre dans ces « Problèmes et orientations de théologie dogmatique » un signe de la vitalité du travail théologique en Italie et tout particulièrement à la Faculté de théologie de Milan, dont plusieurs professeurs ont été les artisans les plus actifs de cette belle contribution aux études théologiques.

Il ne s'agit nullement d'un exposé systématique de la doctrine catholique. Les animateurs ont choisi délibérément de s'en tenir aux chapitres les plus renouvelés de la théologie dogmatique, et ils ont demandé à chaque fois à un spécialiste de présenter le plus objectivement possible l'état de la question et *d'orienter* le lecteur à travers le dédale des problèmes et solutions nouvelles suscités, soit par le renouveau des études bibliques et historiques, soit par les interventions du Magistère, soit aussi par les mises en question de la pensée moderne.

Il n'est pas question dans le cadre de cette revue de juger ou même de présenter les quarante chapitres de cette entreprise théologique qui couvre plus de deux mille pages. Les collaborateurs — du moins la plupart — ne prétendent pas d'ailleurs proposer une élaboration théologique originale, mais à propos des secteurs les plus travaillés de l'actualité théologique, ils veulent avant tout offrir une documentation objective et complète et *situer* les différentes opinions théologiques par rapport à l'enseignement du Magistère et à l'enseignement le plus commun des théologiens. Un des exemples les plus typiques et les plus réussis de cet esprit est sans doute la monographie de C. Colombo sur laquelle s'ouvre le premier volume : « La méthodologie et la systématisation théologique ». Sans cacher ses propres sympathies pour une organisation christocentrique du savoir théologique, l'auteur, sur la base d'une information remarquable, essaie de retracer dans une parfaite objectivité les efforts poursuivis depuis cinquante ans dans l'Église pour préciser les rapports entre théologie positive et théologie spéculative, entre la théologie et le dogme, entre la théologie et les systèmes théologiques. Ces questions de méthodologie et de théologie fondamentale occupent une large place dans le premier volume, la place même qu'aurait occupée sans doute l'Apologétique rationnelle dans une entreprise de ce genre parue il y a quelque cinquante ans.

Le lecteur français doit savoir qu'il possède désormais dans ces deux volumes publiés par la Faculté de Milan, un des instruments de travail le plus à jour sur des chapitres aussi actuels que *la théologie fondamentale* (A. Gaboardi), *l'Église* (E. Stirniman), *le laïcat dans l'Église* (R. Spiazzi), *la théologie missionnaire* (A. Perbal), *l'œcuménisme* (G. Vodopivec), *la théologie protestante allemande* (B. Neunheuser), *Bultmann* (A. Vöglte), *la Rédemption* (G. Oggioni), *la psychologie du Christ* (P. Parente), *la mariologie* (C.Oggioni), *l'Acte de foi* (R. Aubert), *l'eschatologie* (M. Schmaus et F. Ceuppens), etc. Les abondantes

bibliographies qui suivent chaque exposé constituent souvent l'initiation la plus efficace aux problèmes actuels de la théologie. Il ne s'agit pas, en effet, d'une simple énumération d'auteurs rangés par ordre alphabétique, mais d'une bibliographie critique et raisonnée qui procure une vue panoramique sur les trente ou cinquante dernières années du labeur théologique. De ce point de vue, les bibliographies dues à *Giulio Oggioni* pour la Rédemption, les mystères païens et les sacrements chrétiens, l'eschatologie, la théologie spirituelle, — et à *Carlo Colombo* pour la méthodologie théologique, le développement du dogme, le problème du surnaturel et la grâce, nous ont paru particulièrement remarquables.

Les monographies sont évidemment de valeur inégale, et comme il arrive dans ce genre d'ouvrages (pour ne pas parler des revues) le choix des sujets est parfois dicté par la spécialité de tel collaborateur plus que par l'intérêt objectif des doctrines. On peut s'étonner, par exemple, que le P. Bonnefoy ait disposé de plus de cent dix pages pour fourbir une dernière fois ses armes sur la question du Motif de l'Incarnation alors qu'il n'y a rien sur la théologie du sacerdoce.

Nous voudrions enfin signaler aux lecteurs de *La Vie Spirituelle* le chapitre sur « la théologie de la mystique », qui clôt le deuxième volume. Il est dû à la plume du P. Gabriel de Sainte-Marie-Madeleine, rappelé à Dieu dès 1953. Dans une première partie, le P. G. de Sainte-Marie-Madeleine s'attache à l'étude des rapports entre la théologie spirituelle et la psychologie. Il cherche à concilier dans une vue compréhensive les deux courants opposés dont le P. Garrigou-Lagrange et Dom Stolz sont les représentants les plus illustres. Puis, il traite des rapports entre théologie morale spéculative et théologie spirituelle. Sans aller jusqu'à affirmer comme J. Maritain une différence *spécifique* entre la théologie spirituelle et la théologie morale, il en fait volontiers une partie *spéciale* de la théologie morale, dont l'objet propre serait « l'étude théologique de l'évolution de la vie spirituelle selon ses conditions psychologiques ». L'ensemble de l'exposé demeure assez élémentaire et se borne à la présentation de disputes déjà un peu anciennes. Aussi *Gulio Oggioni* l'a-t-il enrichi d'un Appendice bibliographique extrêmement précieux, qui tient compte des publications allant jusqu'en 1956 et s'efforce d'orienter le lecteur parmi les multiples disputes concernant la nature et la méthode de la théologie spirituelle, les rapports entre l'ascétique et la mystique, la nature de la perfection chrétienne. Le tout se termine par une bibliographie assez complète sur l'histoire de la spiritualité. L'auteur cite en bonne place *La Vie Spirituelle* et le *Supplément de La Vie Spirituelle*. Il aurait pu aussi signaler la série des *Cahiers de La Vie Spirituelle*. Il semble ignorer, d'autre part, l'existence de la revue *Christus*.

Cl.-J. Geffré.

François AMIOT, p.s.s : *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Éd Letouzey et Ané, Paris, 1958; 288 pp.; 480 fr.

Voici encore une nouvelle vie de Jésus! Celle-ci est accessible au grand public et à toutes les bourses. Elle est éditée sous le format de la collection « Livre de poche ». M. Amiot est exégète. Il s'efface derrière le texte qu'il suit pas à pas. Il le commente honnêtement, sobrement; il évite toute discussion technique, tout en s'avançant prudemment, par exemple en ce qui concerne les résultats des dernières découvertes comme celles de Qumrân.

Un court lexique historique le complète ainsi que deux cartes et de nombreuses photographies des sites palestiniens. On peut regretter l'absence d'un index des références aux

chapitres et versets de l'Évangile : il aurait rendu de grands services. Dommage également que le style en soit aussi terne.

PH. V.

BERNARD OLIVIER, o.p. : *L'Espérance chrétienne*. Nouv. édit. Coll. « Études religieuses ». La Pensée Catholique, Bruxelles, 1958; 173 pp.; 540 fr.

Petit exposé théologique qui projette le plus de clarté possible sur le mystère de l'Espérance.

A la suite d'une analyse minutieuse de la Révélation judéo-chrétienne, l'auteur aborde la synthèse scolastique par l'acte d'espérance du nouveau catéchisme de Belgique et constate qu'il existe entre les deux points de vue une certaine antinomie dont l'origine remonte à saint Augustin, car c'est lui qui a constaté que l'espérance proprement dite ne peut porter que sur un bien personnel. Heureusement saint Thomas a réintégré l'esprit biblique et communautaire dans l'espérance en montrant comment la charité l'informe et la nourrit. Après avoir situé l'espérance dans la vie de foi et de charité, l'ouvrage la montre comme la vertu du pèlerin de Dieu et détaille les péchés qui s'y opposent. Enfin il aborde la question toute moderne : le monde futur sera-t-il en rupture ou en continuité avec le monde présent ? En gros les théologiens nourris de Bible et d'expérience humaine penchent pour la rupture, ceux qui pensent en savants ou en philosophes évolutionnistes envisagent plus volontiers une continuité.

L'écriture est nette et évite toute technicité inutile, le ton reste partout profondément humain.

Un détail : les textes Jn 6, 47 et Jn 6, 54 cités p. 59 sont au présent et non au futur, dans tous les grands manuscrits et dans toutes les versions.

FRANÇOIS PETIT.

RENÉ GUERRE et MAURICE ZINTZ : *Nous voulons voir le Christ*. Éd. Ouvrières, Paris, 1958; 258 pp.; 510 fr.

Les jeunes du milieu ouvrier auront dans ces pages un guide excellent pour les aider à découvrir le Christ et prolonger leur découverte dans leur vie. Nous avons goûté ces méditations priantes — car comment les appeler autrement ? — qui vont au cœur et nous montrent si bien que le Christ est quelqu'un que nous ne connaissons guère, qu'il est en nous et au milieu de nous et qu'il suffit d'un peu d'attention pour s'en faire un ami et un guide. Bien des jeunes réveilleront leur foi, leur espérance et leur amour au contact de ce livre que nous souhaitons voir se répandre largement parmi eux.

P. F.

JOSEF PIEPER und HEINRICH RASKOP : *Christenfibel* (Abécédaire des chrétiens). Verlag Herder, Freiburg i. Brisgau, 1958; 148 pp.

Sous un très petit volume, nous avons là une sorte de catéchisme pour adultes, écrit en une belle langue claire. Deux parties d'abord : sur la foi et sur la vie des chrétiens; puis deux autres, sur l'Écriture et sur les caractères de l'histoire de l'Église. Des citations bien choisies de l'Écriture et des Pères enrichissent le texte. Ce livret est une vraie réussite.

R.-L. OECHSLIN.

La Confession, par l'ÉQUIPE SACERDOTALE DE SAINT-SÉVERIN. Desclée de Brouwer, Paris, 1958; 156 pp.; 480 fr.

Objections à la confession. Le sens du péché. Le thème biblique de la pénitence. Diverses manières de considérer la confession. Le sens de l'examen de conscience dans l'Église. La satisfaction.

Puis quatre longues notes sur la notion biblique du péché, les rites de la pénitence, le péché collectif et la direction de conscience.

Enfin onze textes importants, dont le premier est fait des psaumes de la pénitence, le second de la réconciliation des pénitents le Jeudi Saint.

C'est de la théologie d'actualité sur un sujet « qui n'a pas encore atteint un degré de maturité complète » (Introduction) et où on insiste sur les valeurs nouvellement découvertes ou redécouvertes avec un exclusivisme inconscient. Mais c'est prenant, direct, profond. Qu'importe, dira-t-on de l'œuvre comme de l'examen de conscience qui y est encarté, que le texte risque de vieillir vite, pourvu que soient accrochés aujourd'hui les esprits et les cœurs qui en ont besoin ?

François Petit.

Diego Hans GOETZ, o.p. : *Satan, l'ennemi de l'homme,* Éd. Mame, Paris, 1958; 184 pp.; 595 fr.

Beaucoup de chrétiens modernes souriront de pitié devant le sujet de ce livre, à moins qu'il ne leur donne quelque vertueuse indignation. Comme disait naguère un philosophe catholique : « Que viendraient faire Satan et les Anges parmi les nébuleuses spirales ? » Évidemment, pour ceux qui croient que le monde en général et le monde moderne en particulier ne demande guère plus pour être « baptisé » qu'une traduction approximative du dogme chrétien en « pataphysique » (avec quelques aménagements liturgiques, comme une bénédiction de la bombe atomique, facile à introduire dans l'appendice du Rituel romain), le seul propos d'un tel livre est calamiteux, sa réalisation un défi à la chrétienté adulte... C'est au contraire, pensons-nous, de telles réactions à priori qui attestent le plus le besoin où l'on est qu'on nous parle de ces choses, et qu'on nous en parle avec le sérieux et la courageuse simplicité que l'auteur y a mis.

Nous craignons pourtant que ce livre n'ait pas toute l'audience ou tout l'effet que son auteur a pu légitimement souhaiter. Il est d'abord un peu trop germanique dans son respect du mystère pour satisfaire des Français, épris d'un catholicisme sans larmes et sans obscurités. Ajoutons, et ceci est une critique plus sérieuse, que la synthèse toute médiévale de l'angélologie sur laquelle il part n'est peut-être pas plus satisfaisante du point de vue des sources de la foi sur ces questions que du point de vue des difficultés réelles de la pensée contemporaine. Et puis il aurait fallu dire que la thèse d'après laquelle le péché des Anges serait un refus d'adorer le Verbe incarné est une pieuse imagination qui ne saurait donner qu'un theologoumenon assez fragile... Mais tel quel ce livre fera peut-être réfléchir quelques-uns.

Louis Bouyer.

Karl FARBER : *Heilige sind anders.* Herder-Bücherei, Freiburg, 1958; 188 pp.

Le titre suggère bien le contenu de ce petit livre. On pourrait en donner l'équivalent français sous cette forme : être un saint c'est bien autre chose ! Autre chose que de vivre la vie commune des hommes. Si dans les années d'entre les deux guerres on réagit fortement contre l'hagiographie édifiante, on éprouve maintenant le besoin de montrer que les saints ne sont pas seulement des hommes comme nous : en les rencontrant on ne peut qu'être impressionné par la puissance mystérieuse qui les appelle et qu'ils suivent. C'est ce caractère unique de chaque saint que l'auteur a voulu faire ressortir dans ces courtes biographies publiées d'abord chaque dimanche dans un périodique. Ainsi nous avons une cinquantaine de « légendes » de saints qui s'échelonnent au long de l'année et appartiennent aux époques, aux régions les plus diverses et à toutes les catégories de chrétiens. On

lira ces courts récits avec un plaisir toujours renouvelé et non sans profit pour l'âme.

R.-L. Oechslin.

Vén. Giovanni MOULIN : *Il vera spirito del cristianesimo.* Présenté par Mgr T. G. Cioli. Biblioteca Carmelitana, Rome, 1958; 148 pp.

C'est sous ce titre significatif : *Le véritable esprit du christianisme,* que Mgr Cioli, carme lui-même, a voulu donner aux âmes avides de Dieu une nourriture spirituelle vraie, forte et élevée. Ce choix de textes, extraits du *Véritable esprit du Carmel,* fera ressortir combien ce carme aveugle était pénétré de Dieu et combien il voulait conduire les âmes sur les hauteurs de l'intimité divine.

Une introduction replace Jean de Saint-Samson dans son siècle et son milieu comme elle nous introduit aussi dans sa doctrine spirituelle. Ce petit livre sera goûté de beaucoup et les conduira à Dieu.

P. F.

Science et sainteté. L'étude dans la vie monastique, par Dom Jean Mabillon. *Textes recueillis et présentés,* par Dom R. J. Hesbert. Coll. « Spirituels bénédictins du grand siècle ». Éd. Alsatia, Paris, 1958; 134 pp.

Le cardinal Schuster avait coutume de dire : « La décadence des monastères commence lorsque l'on y déserte les bibliothèques. » Il faut lire. Mais quoi et comment ? Ces questions suscitèrent au XVII^e^ siècle une querelle illustre : en voici de lointains échos, et bien atténués. Le titre alléchant de ce volume recouvre des extraits de deux ouvrages de Mabillon, le *Traité des études monastiques* et les *Réflexions sur la réponse de M. l'Abbé de la Trappe.* En cette controverse, le mauriste érudit et le réformateur cistercien défendaient deux aspects de la tradition spirituelle qui, au lieu de s'opposer, auraient dû se compléter. Mais entre les deux adversaires, une équivoque subsistait : le bénédictin tendait à faire de toute étude une *lectio divina*; il voyait presque dans l'érudition une condition nécessaire de la vie de prière. De son côté, Rancé, affirmant que l'on peut être un saint sans être un savant, était bien près de réduire à l'excès le rôle du savoir religieux. L'un et l'autre manquèrent parfois de sens historique : ainsi, lisant dans saint Pachôme le mot « bibliothèque », Mabillon lui attribuait un sens voisin de celui qu'on lui donnait à Saint-Germain-des-Prés; mais Rancé, lui, prétendait assimiler des clercs du siècle de Louis XIV aux rudes ascètes de l'antique Égypte. Et cependant, malgré les exagérations, il y avait à retenir quelque chose de cette querelle : on en trouvera dans ce volume les meilleures pages. Une brève introduction, qu'on sent écrite par un vrai moine, souligne le fait que la formation religieuse est plus qu'une initiation purement intellectuelle : les études n'ont de sens pour le moine que comme un élément de sanctification, un moyen dans la recherche de la perfection. Et c'est une excellente idée que d'avoir allégé l'exposé de Mabillon de certaines longueurs, de bibliographies aujourd'hui dépassées, des éléments caducs de sa démonstration. Dans cette *Vie de Rancé* qu'il écrivit, sur l'ordre de son confesseur, à la gloire de l'Abbé de la Trappe, Chateaubriand disait : « On entendit un bruit de papier et de poussière : c'était Mabillon qui s'élevait. » Ici, point de poussière, et le moins de papier possible : en une langue sereine, souvent fervente, où ne manquent point des apophtegmes admirables, un appel à la vie d'amour, à une existence d'Église où se concilient la recherche de la sainteté et celle de la science de Dieu. On eût aimé trouver ailleurs que dans une concordance, d'ailleurs claire à souhait, les références aux extraits des *Réflexions* qui se mêlent aux pages du *Traité*; la table

des noms propres est presque trop complète, puisqu'on y lit, par exemple, « Solesmes », qui ne figure que dans la dédicace. Mais on peut penser que beaucoup, et non seulement des moines, sauront gré à Dom Hesbert d'avoir fait ce florilège sur un problème qui reste d'actualité. La dernière édition du *Traité des études* était de 1692; il était donc urgent de rendre accessible à nouveau ce texte qui, pour l'essentiel, garde toute sa valeur.

Dom J. Leclercq.

L'ÉGLISE

DANIEL-ROPS : *L'Église des temps classiques*, t. II : *L'ère des grands craquements*. Coll. « Les grandes études historiques ». Arthème Fayard, Paris, 1958; 544 pp.; 1.350 fr.

Le premier volume était palpitant d'intérêt, mais ne changeait pas l'idée que nous pouvions nous faire du XVII^e^ siècle religieux. Dans le second l'auteur a utilisé tant de sources ordinairement négligées par les historiens que l'image de l'Église du XVIII^e^ siècle s'en trouve, non seulement agrandie, mais modifiée. Il est impossible de rien comprendre à notre époque si l'on ne connaît pas bien cette ère des grands craquements où une minorité d'esprits intelligents sont parvenus à remplacer l'explication métaphysique et religieuse du monde par l'analyse scientifique de ses lois physiques, naturelles, historiques. C'est, en effet, la rébellion de l'intelligence qui ouvre ce volume. On étudiera ensuite les grandeurs et les tristesses des missions, puis les églises hors de l'Église. Alors viendront les craquements : une papauté faible qui n'a connu de grand pontife que Benoît XIV en face de pouvoirs temporels de plus en plus envahissants qui démantèleront l'Église en obtenant de Clément XIV la suppression des jésuites. Mais tout cela — on ne l'avait jamais dit aussi clairement — se passe dans un monde encore chrétien où la pratique était presque totale, l'instruction religieuse de plus en plus répandue, où les saints abondent (et quels saints! On ne verra ici avec quelque détail que Benoît Labre, Léonard de Port-Maurice, Paul de la Croix, Alphonse de Liguori), où la mystique commence à refleurir, où l'art religieux (surtout la musique) demeure très vivant. Il n'a manqué à l'Église que le talent littéraire. Mais il ne faudra pas s'étonner que l'Église reprenne si vite après la tourmente une vie qui n'aura été que cachée.

Une bibliographie raisonnée, des tables bien établies aideront à l'utilisation de l'ouvrage.

François Petit.

Catholicisme anglais. Coll. « Rencontres », 53. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 456 pp., 960 fr.

Cet ouvrage, composé par des Anglais pour les Français, nous apparaît comme un modèle qu'on souhaiterait de voir imiter chez nous. Je veux dire, non pas que cette enquête réalise une perfection quelconque, mais qu'elle présente un équilibre bien rare chez les catholiques de France, entre un dénigrement de soi-même trop systématique pour être pris au sérieux, ou bien la satisfaction béate. Voici au contraire tout un groupe passablement disparate d'auteurs catholiques, allant d'un jeune journaliste à un archevêque déjà blanchi sous le harnais, où chacun s'efforce, sans trop se flatter d'y parvenir, de voir les choses à peu près comme elles sont, sans prétendre démontrer à propos de tout l'essentielle indignité des catholiques, et

sans être tenté davantage de leur attribuer une universelle infaillibilité. Cette vue posée, où se rencontrent, en dépit de leurs divergences, tant de gens et de si différents, me semble une note particulièrement encourageante pour la santé et l'avenir du catholicisme anglais.

Une première chose que ce livre apprendra, faits et chiffres en main, aux catholiques français, et qui les surprendra sans doute, c'est l'influence à peu près nulle du fameux Mouvement d'Oxford, avec Newman et ses amis, sur le développement considérable du catholicisme en Angleterre depuis cent ans. Ce développement est à peu près tout entier, on le voit bien ici, le résultat d'une invasion pacifique de l'Angleterre par une Irlande affamée, fournissant un tribut sans cesse renouvelé au Minotaure de l'industrialisation anglaise. Les choses semblent d'ailleurs en train de changer dangereusement, parce que les Irlandais ainsi transplantés cessent d'être prolétarisés pour devenir de plus en plus assimilables à un *middle class* dont la civilisation n'a plus rien de chrétien.

Il y a pourtant, c'est indéniable, un courant continu de conversions de l'anglicanisme ou du protestantisme anglais au catholicisme. Mais ces convertis, jusqu'ici et quel que soit leur nombre (qu'on a eu tendance à exagérer) n'exercent aucune influence appréciable sur la mentalité ou le comportement du catholicisme en Angleterre, et par suite ne peuvent rendre qu'un témoignage peu efficace auprès de leur anciens coreligionnaires : ceux-ci voient bien qu'on leur laisse faire la parade devant l'entrée de la boutique, mais qu'on ne leur permet de toucher à rien à l'intérieur.

Il résulte, de ce fait en particulier, des éléments de crise encore latents, mais que les auteurs de ce livre sont bien loin de sous-estimer. Le premier est le caractère plus « un-English » que jamais du catholicisme en Angleterre, qui lui interdit d'exercer sur la vie publique anglaise une influence en proportion avec son admirable vitalité religieuse, la qualité intellectuelle de ses élites ou le magnifique dévouement de son clergé. Le second est la sourde mais dangereuse insatisfaction d'un laïcat cultivé de plus en plus nombreux, mais qui a l'impression de ne pas être compris et d'être plutôt mal vu des milieux ecclésiastiques. Caractéristique de ce fait, dans ce volume, est l'article de R. Hill, sur la presse, pamphlet intelligent et révélateur, même s'il est parfois un peu injuste; non moins intéressants, dans leur extrême discrétion, seront, pour qui sait lire, les articles d'un universitaire de premier ordre comme A. H. Armstrong, d'un théologien éminent comme Mgr H. F. Davis (on souhaite à l'Angleterre beaucoup de prêtres *anglais* comme lui).

Nous avons trop d'excellents amis irlandais pour souhaiter, même *in petto,* leur disparition, d'ailleurs impensable, de l'Angleterre... mais peut-être n'est-ce pas trop indiscret de souhaiter au catholicisme anglais que la nation à laquelle il doit presque tout y perde un peu de son colonialisme intransigeant.

Louis Bouyer.

E. I. WATKIN : *Roman Catholicism in England from the Reformation to 1950.* Oxford University Press, Londres, 1957; 244 pp.

En six chapitres (la Réforme, le règne d'Élisabeth, les Stuart, le XVIII^e^ siècle, l'Émancipation, 1850-1950), ce livre fournit une histoire assez complète du catholicisme en Angleterre (à l'exclusion de l'Irlande et de l'Écosse) depuis la Réforme jusqu'en 1950, cette dernière date étant celle du centenaire du rétablissement de la hiérarchie catholique.

Deux cents et quelques pages pour conter une telle histoire : c'est peu. Aussi ne faut-il pas s'étonner de trouver ici ou là certaines affirmations

que l'on aimerait nuancer. Par exemple, il nous semble que l'auteur affirme de façon très catégorique et exclusive (pp. 39-46) que, sous le règne d'Élisabeth, les persécutions de catholiques eurent des causes politiques et non religieuses.

Mais quelques remarques de ce genre n'enlèvent rien à l'intérêt de cette étude solide qui se lit très agréablement. Les catholiques français y trouveront un utile résumé de l'histoire souvent douloureuse de leurs frères d'Outre-Manche.

René Beaupère.

Paroisses urbaines, Paroisses rurales, par J. H. Fichter, Fr. Houtart, G. Laloux, H. Mendras, D. Szabo, — *Vocation de la sociologie religieuse, Sociologie des vocations,* par E. Collard, J. Dellepoort, J. Labbens, G. Lebras, J. Leclercq. Éd. Casterman, Tournai-Paris, 1958, 222 et 241 pp.; 750 fr. chaque volume.

Ces deux recueils sont les Actes de la cinquième Conférence de sociologie religieuse qui s'est tenue à Louvain dans l'été 1956. C'est dire qu'ils paraissent deux ans après ces assises générales de la sociologie religieuse. Regrettons le retard ! Une publication plus prompte aurait rendu accessibles nombre de données alors introuvables. Mais entre-temps, bien des publications sont venues rendre caducs certains chapitres : l'abbé Daniel a publié son livre sur l'équipement pastoral du diocèse de Paris (*L'équipement pastoral d'un diocèse urbain,* Éd. ouvrières, 1957), l'abbé Winninger, son ouvrage décisif sur le planning de la construction ecclésiastique (*Construire des Églises,* Éd. du Cerf, 1957). Mais ces recueils ne font pas double emploi dans la mesure où certaines de leurs communications n'ont été publiées nulle part ailleurs en français, comme l'étude de Sœur Maria-Agnese des Auxiliatrices du Purgatoire sur la paroisse Sainte-Marie-Immaculée-al-Tiburtino, à Rome.

Du premier recueil, nous retiendrons les travaux de l'école belge sur le planning paroissial. La mise sur pied d'un plan d'urbanisme ecclésiastique pour l'ensemble de Bruxelles a permis à M. l'abbé Houtart et à M. Sokolski de nourrir une réflexion qui pourra avoir valeur normative. Dans le domaine de la sociologie religieuse rurale, le chanoine Boulard s'est efforcé de déterminer l'optimum de population civile des paroisses rurales. Mais la taille des villages paraît être sans grande influence sur la pratique. Le motif vraiment décisif du regroupement des petites paroisses demeure en définitive l'économie de clergé.

Dans le second recueil, nous avons surtout apprécié les travaux par sondage d'opinion sur la mentalité religieuse, bien que nous approuvions tout à fait M. F. A. Isambert qui nous met en garde contre la tentation de prendre l'ombre, l'opinion, pour le corps, l'attitude religieuse. Le travail du Rév. W. Pickering de l'Église d'Angleterre, nous a paru le plus suggestif. Il a rassemblé environ quatre cents récits autobiographiques (life-histories) orientées sur la vie religieuse des interviewés volontaires, choisis parmi les cotisants des différentes confessions de deux villes des Middlands. L'influence prédominante de la pratique des parents, l'incohérence des opinions religieuses (en dehors des catholiques pratiquants et des anglicans, dans une certaine mesure), l'affaiblissement du sens du péché, tels sont les traits les plus saillants qui ressortent de cette enquête.

Dans l'ensemble, deux recueils intéressants, malgré l'inégalité inhérente à ce genre de publications, qui doivent figurer dans la bibliothèque de l'amateur de sociologie religieuse.

Jean Chelini.

DIVERS

O.-A. RABUT, o.p. : *Dialogue avec Teilhard de Chardin*. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 210 pp.

Voilà un excellent petit livre sur la pensée du P. Teilhard de Chardin. A l'égard de celle-ci, l'auteur est attentif, sympathique et honnête. Il est aussi réfléchi, lucide et désireux de netteté. Il ne prétend point pour autant trancher de tout : là où les choses vont loin, il se contente de poser des questions au P. Teilhard de Chardin, en demandant que, si l'on prétend condamner celui-ci, on commence par faire mieux que lui. Au sortir de tant d'enthousiasmes mal refroidis et de tant de diatribes mal éclairées, la lecture du P. Rabut donne le sentiment rafraîchissant d'avoir affaire à un premier examen posément fait des questions.

Celui-ci s'organise en trois parties, qui portent les titres suivants : Cosmologie, Philosophie, Théologie. Dans la première l'auteur essaie de préciser — et c'est très important — dans quelle mesure la science fonde la vision de l'univers propre au P. Teilhard de Chardin. On ne saurait entrer ici dans le détail. Le résultat global de l'examen fait par le P. Rabut semble bien être que le P. Teilhard de Chardin assume positivement l'acquis essentiel des sciences modernes de la vie et avec cela des fragments plus ou moins considérables de la connaissance scientifique en d'autres domaines, mais alors avec moins de plénitude et de rigueur. Il les assume, mais en même temps il en fait pour ainsi dire rebondir l'enseignement, en faisant jouer celui-ci avec autre chose encore dans une perspective nouvelle de pensée. Cet autre chose est assez difficile à préciser : c'est un complexe de déchiffrement réfléchi, fort, perspicace, du sens qu'a le message scientifique, et de spontanéité spirituelle — poétique, religieuse... que sais-je ? — qui peut demander correction.

A ce niveau, l'esprit scientifique lui-même, fait pleinement conséquent avec lui, pourrait peut-être exiger une reprise des questions ouvertes par le P. Teilhard de Chardin dans la perspective d'un traitement plus strict. Le P. Rabut s'en rend parfaitement compte : c'est l'un des principaux mérites de cette partie de son examen. J'ai beaucoup aimé le chapitre 5 de son ouvrage, modestement intitulé « Autres perspectives », dans lequel, présentant des éléments de considérations scientifiques (qui eux-mêmes, certes, auraient souvent à être examinés de plus près) restés plus ou moins étrangers à la synthèse du P. Teilhard de Chardin, il montre que ceux-ci ont justement en la matière une leçon de précision, de méthode, de scrupule scientifique à nous donner, leçon tout à fait utile et permettant peut-être de faire quelques pas en avant dans la direction de solutions plus complètes et plus satisfaisantes en matière de cosmologie.

La partie du livre du P. Rabut intitulée « Philosophie » est plus rapide, plus extérieure, ce qui n'est pas sans correspondre au style même de la pensée du P. Teilhard de Chardin, qui s'est contentée de perceptions philosophiques davantage ébauchées intuitivement que définitivement fondées ou raisonnées par les principes. Le discours du P. Teilhard a repris à son compte une bonne partie de ce qui était philosophiquement dans l'air à son époque. Il l'a repris avec beauté persuasive et noblesse. Il ne me semble pas être allé plus loin et, à deux ou trois notes près, le livre du P. Rabut ne me semble pas, lui non plus, aller plus loin. Il fait un bilan des idées rassemblées de la sorte et dont il est clair qu'il faudra tenir compte, même si la perspective q u a s i eschatologique (le point

Omega) dans laquelle le P. Teilhard de Chardin aimait les présenter se dénoue ou se transforme, ce qui est, à mon avis, inéluctable et ce que le P. Rabut pressent fort bien.

La troisième partie, sous le titre « Théologie », soulève et essaie déjà de retourner sous divers angles les questions que les chrétiens ont eux-mêmes à poser au P. Teilhard de Chardin, qui fut l'un des leurs, et des plus grands. Ces questions sont importantes. Elles sont sérieusement abordées pour l'essentiel dans le livre du P. Rabut, même si le traitement qu'en fait l'auteur les laisse toujours pendantes. En réalité la question est unique, mais elle a deux faces un peu distinctes. La question est en somme de savoir dans quelle mesure ce dont nous parle le christianisme transcende l'histoire que nous vivons ou s'intègre progressivement à elle pour faire finalement corps avec elle.

L'expérience spirituelle d'à présent est en somme qu'il s'est fait en quelque sorte *plus* d'intégration, plus d'incorporation des choses chrétiennes à notre présent que l'âme chrétienne ne paraît s'y être attendue tout d'abord. De ceci, l'âme chrétienne elle-même est en train de s'apercevoir, non sans surprise parfois. La pensée du P. Teilhard de Chardin est largement conditionnée par cette expérience dont il pense devoir trouver hardiment les conséquences à terme. Il y a pour lui coïncidence, sans discontinuité, semble-t-il, entre l'achèvement historique de l'évolution humaine portant en elle les énergies historiquement centrées sur l'événement Jésus et l'avènement final du Christ. De cette idée ressortent à la fois une certaine façon de comprendre l'enseignement du christianisme et une certaine détermination de l'attitude du chrétien à l'égard de ce monde d'à présent.

A cet égard la position du P. Teilhard de Chardin est-elle suffisante ? Peut-elle être considérée comme pleinement satisfaisante pour un catholique ? Le P. Rabut nous fait, semble-t-il, très bien sentir à la fois qu'elle n'est pas tout à fait satisfaisante, et que pourtant elle est extrêmement utile au chrétien, quel qu'il soit, et plus encore au catholique. Nous avons tous besoin de comprendre quelque chose de neuf à ce propos. Nous avons tous besoin aussi de bien définir une compréhension qui se cherche encore. Seulement cela, le P. Rabut ne peut encore que le faire sentir. Lui non plus ne définit point la compréhension dont il serait besoin. Son livre en est d'ailleurs, à qui saura le bien lire, l'aveu fort modeste et très conscient. Ce n'est point là l'un de ses moindres mérites.

F.-D. Dubarle, o.p.

Claude CUENOT : *Pierre Teilhard de Chardin.* Les grandes étapes de son évolution. Éd. Plon, Paris, 1958; 490 pp.; 2.100 fr.

Il faut demander à ce livre ce qu'il peut apporter : une masse abondante de documents biographiques et, par eux, un contact vivant avec un être charmant et remarquable. Le P. Teilhard de Chardin rayonne d'une belle lumière, que ce livre transmet fort bien dans l'ensemble, même si on peut taquiner un peu l'auteur sur le ton hagiographique où l'amitié et l'admiration l'entraînent (en outre quelques notations théologiques demandent une mise au point). Il est intéressant de voir comment Teilhard travaille, comme il fait la guerre (celle de 1914), comment il se comporte avec ses amis, ses impressions en Chine, etc. Il y a chez lui, par exemple, un aspect essentiel de culture internationale, que seule une biographie peut mettre en valeur. La pensée elle-même de Teilhard est éclairée par incidence, car il faut la comprendre en fonction de sa personnalité : c'est une pensée qui est vie, qui vaut par la qualité de vie de l'homme qui la conquiert peu à peu

sur ses problèmes. Les controverses légitimes n'entament pas ce donné-là. Il serait prématuré aujourd'hui (et il sera peut-être toujours impossible) de porter une appréciation *ultime* sur Teilhard de Chardin. Pourvu qu'on évite cette prétention, on gagnera beaucoup à le connaître. Ce livre donne assez fortement l'impression de sa présence (moins, à mon sens, quand l'auteur accentue ses éloges).

O.-A. RABUT.

JULIEN GREEN : *Le bel Aujourd'hui.* Journal 1955-1958. Éd. Plon, Paris, 1958; 370 pp.; 840 fr.

Sous ce nouveau titre, Julien Green publie la continuation de son journal. On en connaît le genre littéraire : chaque jour, ou presque, l'auteur, depuis des années, note sur le papier ses réflexions à propos des événements qui ont traversé sa journée. Au bout de trois années, il rassemble ses pensées. Cela ne fait pas assurément un livre de piété, puisque c'est simplement un « journal », et cependant la piété y trouve abondamment son compte.

Qu'il soit « dans le monde » ou tout seul, qu'il lise ou qu'il soit en conversation, qu'il admire la nature, ou la peinture qu'en font les hommes, l'auteur nous ouvre, sans qu'il ait l'air de s'en apercevoir, les portes de son esprit, et nous fait entendre ce murmure incessant de l'être intérieur qui dialogue avec son Créateur et son Sauveur. On voudrait citer maintes réflexions sur lesquelles on tombe en arrêt, car ce n'est pas un livre qui se peut lire vite; mais il faudrait citer une bonne partie de l'ouvrage. Quels stimulants ces réflexions sur le prêtre (par exemple, pp. 13, 69-70), sur la Croix (p. 28), sur l'approche de Dieu (p. 34), sur la peur qui « est le signe de la présence du démon » (p. 113), etc. On est de plain-pied partout avec l'Évangile; même les anges et les démons y sont presque autant présents. Pour le monde, ce journal d'un homme d'aujourd'hui qui vit dans le monde est un trouble-fête; pour le chrétien un trouble-fête salutaire.

A.-M. H.

H. CORNÉLIS, O.P. : *La libération de l'homme dans les religions païennes.* La Pensée Catholique, Bruxelles; Office Général du Livre, Paris, 1958; 88 pp.; 240 fr.

L'originalité du christianisme, sinon la transcendance du Christos-Kyrios, ressort de l'examen des religions orientales si souvent invoquées dans l'Occident contemporain. Le P. Cornélis nous procure un tableau destiné à faciliter la comparaison d'un point de vue scientifique d'histoire des religions, en permettant aux non-spécialistes d'appréhender les données essentielles en cause. Le thème polarisant la recherche est capital : celui du *salut*. Comment le conçoivent les doctrines de l'Inde (Veda, bouddhisme, hindouisme), la religion d'Osiris, celle de Zoroastre et celle d'Orphée, les croyances babyloniennes, les « mystères » initiatiques grecs ? Comment l'idée de salut s'est-elle transformée sous l'influence du transcendantalisme philosophique et du déterminisme astrologique ? Pour être à même de répondre à ces questions et à quelques autres, les professeurs de religion, notamment, désireront avoir cette brochure concise et bien documentée.

F. L.

Tiers-Ordre et Action catholique. Premier congrès national canadien du Tiers-Ordre dominicain. Saint-Hyacinthe, 17-18 août 1957. Œuvre de presse dominicaine, Canada.

Pour commémorer le septième centenaire de la mort de saint Hyacinthe, les tertiaires dominicains du Canada ont tenu leur premier congrès na-

tional. Plus de cinq cents membres des diverses fraternités ont étudié durant plusieurs jours le problème des rapports du Tiers-Ordre et de l'Action catholique, se préparant ainsi au congrès international de Rome.

Une plaquette à la typographie impeccable, ornée de nombreuses photographies, reproduit les principales conférences et rend compte des diverses rencontres, discussions et cérémonies. Signalons surtout l'exposé très fouillé du P. Raymond Charland sur la nature du Tiers-Ordre.

Les tertiaires dominicains de France seront particulièrement intéressés par ce livret et se réjouiront de la vitalité de leur Ordre au-delà des mers.

M.-L. T.

LES DISQUES RELIGIEUX

Avec le printemps, Marie-Claire Pichaud nous offre trois disques nouveaux. Tous ceux qui ont entendu *Il y eut un soir, il y eut un matin* les attendaient avec impatience. *Je te louerai, Seigneur,* ne les décevra pas (Studio S. M. 45-13); ils y retrouveront cette émotion contenue, cette fraîcheur pudique, cette joie juvénile, mais aussi ce sens de la misère à quoi l'on communie parce qu'elle est nôtre (« Pardon »); on se demande seulement pourquoi la voix est moins claire que dans le premier disque ? J'avoue avoir moins goûté *Le lanceur de pierres* et ceux du même disque (Studio S. M. 45-30), non point à cause de la brume qui enveloppe les thèmes et qui serait plutôt cause de charme, mais parce que les mélodies ne marquent pas un renouvellement assez net par rapport aux chants religieux (sauf pour le piquant « Nous n'irons plus en guerre »). Par contre, le climat change du tout au tout avec les chansons que chante aux enfants « la grande sœur du vent » : *Au clair du soleil* (Studio S. M., 45-29), « Monsieur grain de blé », « Mon avion », « Le ver et la pomme »; ils les apprendront vite (d'autant qu'ils trouveront le texte, illustré, sur quatre pages de pochette); je gage même qu'ils les joueront : rythme et paroles s'y prêtent parfaitement.

C'est aux éditions *Jéricho* (J C p. 3) cette fois que le P. Cocagnac a confié ses nouvelles *Quatre chansons bibliques avec guitare,* celle de la foi qui illumine les « Deux aveugles à Jéricho », celle de cet homme qui avait cent moutons et qui les a laissés pour courir après « Le mouton échappé », celle de « Noé » qui seul marchait droit dans l'humanité corrompue, et celle du « Déluge » où Dieu l'engloutit, mais pour faire alliance avec elle par l'arc-en-ciel... On aimera ces nouvelles chansons du P. Cocagnac, qui sont toujours pleines d'humour et de sens biblique, mais dont la facture musicale tranche avec les précédentes.

Et voici d'autres chansons bibliques, dues cette fois à J.-Cl. Renard et au P. Chifflot, sur des mélodies de G. Vincent. Aux chrétiens qui auront lu le Livre de Tobie et celui de Jonas, qui se souviendront de l'ânesse de Balaam et de la marche des Hébreux vers la Terre promise, *Siffle ton chien, Tobie* (*Jéricho,* J C p. 4), « Jonas, mon ami », « Balaam », « Bonnes gens qui vous en allez », chanteront à la manière des troubadours la geste biblique de la miséricorde divine qui guérit les malades et ressuscite les noyés, qui donne aux ânes de prophétiser le salut et qui nourrit son peuple au désert. Paul Derenne interprète ces chansons pleines de charme et de sens.

Trouvères, troubadours et grégorien (Studio S. M., 25 cm. 33-48)

nous restitue le chant sacré et profane des XII^e et XIII^e siècles, en langue d'oc, en langue d'oïl et en latin. L'Ordre laborieux et patriarcal qu'a fondé Lanza del Vasto, « L'Arche », prie en chantant (à l'église paroissiale et dans sa communauté de Bollène); le chant est aussi au programme des loisirs. On prendra plus que du plaisir à ces *aria* d'amour et de croisade, à ces cantilènes mariales — et à ces alleluias grégoriens interprétés sur le même rythme que les chansons de troubadour : n'est-il pas plus proche de la vérité médiévale que celui qui nous fut imposé par les Viollet-le-Duc du XIX^e siècle ?...

Le *Club national du disque,* qui est celui des « Jeunesses musicales », publie peu, mais chacune de ses productions est marquée par le souci qui anime les J.M.F. : l'initiation à toutes les formes de la musique par l'audition d'œuvres de qualité parfaitement interprétées. C'est dans cet esprit qu'on été enregistrés les deux disques que nous vous recommandons aujourd'hui : Cinq siècles de musique d'orgue (30 cm. CND. 36) et La musique d'orgue française (30 cm. CND. 19).

Le premier, laissant à d'autres les pièces universellement connues (on n'y trouvera aucun Bach), nous offre des jeux d'orgue de *Landino* (XIV^e siècle), *Hofhaimer* (XV^e), *Palestrina* (XVI^e) et des maîtres du XVII^e et du XVIII^e : *Frescobaldi, Lebègue, N. de Grigny, S. Scheidt, J. Blow, J. Pachelbel, J. Cabanilles, D. Buxtehude.* C'est toute une histoire de l'évolution de l'orgue et de l'art d'exploiter ses ressources qui nous est ainsi donnée, avec le concours d'*André Marchal* à son merveilleux instrument de Saint-Eustache. Olivier Alain a écrit pour ce disque un texte de présentation précis et intelligent.

Ce qu'a fait Norbert Dufourcq pour présenter les organistes français, également joués à Saint-Eustache par A. Marchal. Nous retrouvons ici *Lebègue* et *Grigny,* mais en compagnie de *J. Titelouze,* de *L. et Fr. Couperin,* de *L. Marchand,* de *Clérambault,* de *Boëly,* jusqu'aux modernes et aux contemporains : *C. Franck, E. Gigout, Ch. Tournemire, L. Vierne, O. Messiaen, J. Alain.* Quelle variété de conceptions et de jeux, du style claveciniste au style polyphonique, de la sérénité classique aux effusions tumultueuses du romantisme ! « L'instrument-roi » déploie sur ces quatre plages la magnificence de ses richesses, éminemment dans le domaine du sacré. Remercions le *C.N.D.* et A. Marchal de nous les avoir révélées dans cette double synthèse.

Le sacré est plus directement en cause dans les propos de Marie-Louise Girod, organiste de l'Oratoire du Louvre, dans ses Huit pièces anciennes sur des thèmes liturgiques qu'elle a interprétées pour *Decca* sur les grandes orgues Clicquot-Gonzalez de Saint-Merry (30 cm. 173.730). Des versets anonymes du *Te Deum* du XVI^e siècle, deux manières, espagnole et flamande, de chanter le *Salve Regina,* un hymne de *Titelouze,* un offertoire de *Frescobaldi,* un *Grigny* méditant le *Veni Creator*; et sur l'autre face le *Te Deum* de *D. Buxtehude* et le choral *De Profundis* de *Bach* attestent la permanence des sources d'inspiration chez les musiciens d'église du XVI^e au XVIII^e siècle : le grégorien et le choral. Dom Claude Gay, sur l'imprimé de la pochette, le montre dans une analyse à la fois claire et savante. M.-L. Girod a su traduire avec un égal bonheur et avec un sens religieux jamais en défaut la simplicité des anciens, l'architecture monumentale de Titelouze, l'intimité de Frescobaldi, la couleur de Grigny, la somptuosité de Buxtehude, la grandeur et la paix de Bach.

H.-Ch. Chéry, o.p.

LIVRES REÇUS

Actes du quinzième Congrès international de psychologie, Bruxelles, 1957. North-Holland Publishing Company, Amsterdam, 1959; 660 pp.

Benoist d'Azy (Dom Paul, o.s.b.) : *A travers la Bible,* t. I : *Isaïe* (Avent). Éd. de Fleurus, Paris, 1958; 208 pp.; 765 fr.

Bonsirven (Joseph, s.j.) : *Vocabulaire biblique.* Coll. « Théologie, Pastorale et Spiritualité ». Éd. Lethielleux, Paris, 1959; 186 pp.; broché : 720 fr.; relié sur papier bible : 960 fr.

Bruno-Soren (O.) : *Éminence du sacerdoce.* Opinions de laïcs sur le prêtre dans le monde moderne. Éd. Lethielleux, Paris, 1959; 128 pp.; 450 fr.

Chanoinesses Régulières de Saint-Augustin. Congrégation Notre-Dame. Union romaine. Brochure de 46 pp. avec 17 photos.

Le cœur du Christ et le désordre du monde, par J.-M. Le Blond, G. Didier, R. Marlé, G. Salet et H. Rondet, s.j. Éd. Xavier Mappus, Le Puy-Paris, 1959; 192 pp.; 750 fr.

Congar (Yves M.-J.) : *Si vous êtes mes témoins.* Éd. du Cerf, Paris, 1959; 128 pp.; 570 fr.

Contemplations mariales, par un Chartreux. Préface de Mgr Cristiani. Benedettine di Priscilla, Rome, 1958 (en France, Office général du Livre); 160 pp.

Delp (Alfred) : *Honneur et liberté du chrétien.* Témoignage présenté par P.-M. Rondet, s.j. Éd. de l'Orante, Paris, 1958; 216 pp.

Delpierre-Delattre (E.) : *Marguerite Sinclair (1900-1925).* Coll. « Apôtres d'aujourd'hui ». Éd. Lethielleux, Paris, 1958; 148 pp.; 600 fr.

Diekamp-Jussen : *Katholische Dogmatik.* Band I, II, III. Aschendorff Verlag, Münster, 1958, 1959, 1954; 372, 616 et 512 pp.

Les Épîtres de saint Paul aux Corinthiens. Traduites par le chanoine Osty. 3e éd. revue. « La Sainte Bible » traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem. Éd. du Cerf, Paris, 1959; 124 pp.; 480 fr.

Escholier (Marc) : *Lacordaire ou Dieu et la liberté.* Éd. de Fleurus, Paris, 1959; 256 pp.; 915 fr.

Falc'hun (Abbé Claude) : *Le saint Curé d'Ars.* Coll. « Belles histoires et belles vies ». Éd. de Fleurus, Paris, 1959; 48 pp.; 225 fr.

Filloux (Jean-Cl.) : *Le psychisme animal.* Coll. « Psychologie ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 96 pp.; 600 fr.

Galot (Jean, s.j.) : *L'esprit d'amour.* Coll. « Museum Lessianum ». Desclée de Brouwer, Paris, 1959; 254 pp.; 960 fr.

Géraud (Joseph, p.s.s.) : *Itinéraire médico-psychologique de la vocation.* Éd. Xavier Mappus, Le Puy-Paris, 1959; 96 pp.

Goldie (Agnès) : *Louis (1909-1926).* Coll. « Parvuli ». Éd. Lethielleux, Paris, 1959; 72 pp.; 200 fr.

Guardini (Romano) : *Le monde et la personne.* Traduit de l'allemand par Robert Givord. Éd. du Seuil, Paris, 1959; 224 pp.

Gelluy (Robert) : *L'esprit communautaire surnaturel.* Coll. « Études religieuses ». La Pensée Catholique, Bruxelles, 1959; 52 pp.

Guitton (Georges, s.j.) : *Le Père de la Chaise, confesseur de Louis XIV.* Coll. « Figures méconnues ». Éd. Beauchesne, Paris, 1959; 280 et 288 pp.

Hoesl (Paula) : *Pureté, mon beau souci.* Éd. du Chalet, Lyon, 1959; 104 pp.

Holmes (Urban, T.) et Klenke (Sister M. Amalia) : *Chrétien, Troyes and the Grail.* The University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1959; 230 pp.

HOURDIN (Georges) : *Un intellectuel sans vanité, saint Thomas More.* Coll. « Situation des saints ». Éd. Gabalda, Paris, 1959, 144 pp.

HOVALD (Patrice-G.) : *Le néo-réalisme italien et ses créateurs.* Coll. « 7e art ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 232 pp.; 960 fr.

JOMIER (Jacques) : *Bible et Coran.* Coll. « Foi vivante ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 152 pp.; 480 fr.

KAZANTZAKI (Nikos) : *La dernière tentation.* Traduit par Michel SAUNIER. Librairie Plon, Paris, 1959; 532 pp.

LAIN ENTRALGO (Pedro) : *La espera y la esperanza.* 2e éd. revue. Revista de Occidente, Madrid, 1958; 618 pp.; 150 ptas.

LYONNET (A.) : *Préambule à l'acte de foi.* Éd. Lethielleux, Paris, 1958; 128 pp.

Manuel du catéchisme biblique, t. I : *Dieu et notre rédemption.* IIe partie : Leçons 22 à 44. Éd. du Cerf, Paris, 1959; 408 pp.; 1.260 fr.

MARDUEL (F.) : *Le pardon de Dieu.* Pour un meilleur usage du sacrement de pénitence. Éd. Xavier Mappus, Le Puy, 1958; 168 pp.; 660 fr.

MARTIMORT (A.-G.) : *Liturgie et musique.* Traduction de l'instruction « De Musica sacra et sacra liturgia ». Coll. « Lex Orandi ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 232 pp.; 750 fr.

MONTVIC (J.) : *Nous sommes au Seigneur.* Coll. « Siècle et catholicisme ». Éd. Mame, Tours-Paris, 1959; 400 pp.; 995 fr.

Mystères du Rosaire. Illustrés par Fra Angelico. Éd. de l'abbaye d'En-Calcat, Dourgne (Tarn), 1958; 58 pp.; 15 reproductions en couleur.

NEWMAN : *Choix de pensées extraites de ses œuvres.* Traduites et présentées par D. GORCE. Coll. « Théologie, Pastorale et Spiritualité ». Éd. Lethielleux, Paris, 1959; 148 pp.; 600 fr.

The New Testament Text of S. Ambrose, by R. W. MUNCEY. Coll. « Texts and Studies ». Cambridge University Press, Londres, 1959; 120 pp.; 32 s. 6 d.

Pastorale de l'adolescence. Congrès national de l'Union des Œuvres catholiques, Angers, 1958. Éd. de Fleurus, Paris, 1959; 372 pp.; 960 fr.

QUEGUINER (Maurice) : *Introduction à l'hindouisme.* Coll. « Lumière et nations ». Éd. de l'Orante, Paris, 1959; 312 pp.; 1.200 fr.

RAVIER (A., s.j.) : *Essai sur la spiritualité de Bernadette.* Couvent Saint-Gildard, Nevers, 1959; 40 pp.; 160 fr.

RÉAU (Louis) : *Iconographie de l'art chrétien,* t. III : *Iconographie des saints,* 3 : P-Z, Répertoires. P.U.F., 1959; 1.530 pp.; 3.000 fr.

RICHAUD (Cardinal, Archevêque de Bordeaux) : *Dans les chaînes du Christ.* La Bonne Presse, Paris, 1959; 656 pp.; 2.990 fr.

ROBLES (Emmanuel) : *L'homme d'avril.* Nouvelles. Éd. du Seuil, Paris, 1959; 224 pp.

ROCHE (André, s.j.) : *Ce feu qui dévore.* Méditations sur la Bible, 2e série. Éd. de l'Épi, Paris, 1959; 96 pp.; 270 fr.

RONDOT (P.) : *Destin du Proche-Orient.* Coll. « Le poids du jour ». Éd. du Centurion, Paris, 1959; 270 pp. plus 13 planches.

ROUGIER (Louis) : *La religion astrale des pythagoriciens.* Coll. « Mythes et religions ». P.U.F., Paris, 1959; 112 pp.

SURGY (Paul DE) : *Les grandes étapes du mystère du salut.* Éd. ouvrières, Paris, 1959; 240 pp.; 570 fr.

Les « Tituli psalmorum » des manuscrits latins, par Dom Pierre SALMON. Coll. « Études liturgiques ». Éd. du Cerf, Paris, 1959; 192 pp.

TULLO GOFFI : *Morale familiare.* « Bibliotheca di scienze religiose ». Éd. Morcelliana, Brescia, 1958; 258 pp.; 1.650 fr.

URS VON BALTHASAR (Hans) : *La prière contemplative.* Coll. « Présence chrétienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1959; 336 pp.

LISTE DES LIVRES RECENSÉS

THÉOLOGIE — SPIRITUALITÉ

L. Gardet, Thèmes et textes mystiques, p. 438 (Lucien-M. de Saint-Joseph). — L. Cognet, Crépuscule des mystiques, p. 438 (Lucien-M. de Saint-Joseph). — J.-A. Jungmann, La Messe. Son sens ecclésial et communautaire, p. 429 (N. Dunas). — Mgr Chappoulie, Luttes de l'Église, II, p. 439 (A. R.). — Mgr G. Chevrot, Le temps de l'Église, p. 439 (M.-L. T.). — H. Le Sourd, Tous frères, p. 440 (M.-L. T.). — J. N. D. Kelly, Early Christian Doctrines, p. 440 (I.-H. Dalmais). — J. Hasenfuss, Herman Schell als existentieller Denker und Theologe, — H. Schell, Verherrlickung und Gemeinschaft, — H. Schell, Kirche und Gottesreich, p. 440 (B. Dupuy). — Problemi e orientamenti di Teologia dommatica, p. 442 (Cl.-J. Geffré). — F. Amiot, Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, p. 443 (Ph. V.). — B. Olivier, L'Espérance chrétienne, p. 444 (F. Petit). — R. Guerre et M. Zintz, Nous voulons voir le Christ, p. 444 (P. F.). — J. Pieper et H. Raskop, Christenfibel, p. 444 (R.-L. Oechslin). — La Confession, p. 444 (F. Petit). — D. H. Goetz, Satan, l'ennemi de l'homme, p. 445 (L. Bouyer). — K. Farber, Heilige sind anders, p. 445 (R.-L. Oechslin). — G. Moulin, Il vera spirito del cristianesimo, p. 446 (P. F.). — Science et sainteté, p. 446 (J. Leclercq).

L'ÉGLISE

Daniel-Rops, L'ère des grands craquements, p. 447 (F. Petit). — Catholicisme anglais, p. 447 (L. Bouyer). — E. I. Watkin, Roman Catholicism in England from the Reformation to 1950, p. 448 (R. Beaupère). — Paroisses urbaines, paroisses rurales, — Vocation de la sociologie religieuse, sociologie des vocations, p. 449 (J. Chelini).

DIVERS

O.-A. Rabut, Dialogue avec Teilhard de Chardin, p. 450 (F.-D. Dubarle). — Cl. Cuénot, Pierre Teilhard de Chardin, p. 451 (O.-A. Rabut). — J. Green, Le bel Aujourd'hui, p. 452 (A.-M. H.). — H. Cornélis, La libération de l'homme dans les religions païennes, p. 452 (F. L.). — Tiers-Ordre et Action catholique, p. 452 (M.-L. T.).

Une plaquette :

IMAGES DE LA VIE CHRÉTIENNE

LA COMMUNION SOLENNELLE..... 25

Un album relié de **Fêtes et Saisons** :

J. LOEW

FOI VIVANTE, HOMMES D'AUJOURD'HUI

Ce volume contient les sept albums missionnaires du P. Loew : **Dieu existe. Jésus-Christ te parle. Le mal. Homme, où es-tu ? Quel est cet homme : Jésus-Christ ? L'Église familière et mystérieuse. Le miracle, signe de Dieu.**

Un volume couverture cartonnée en couleur..... 850

HISTOIRE ILLUSTRÉE DES SAINTS

T. I : **De sainte Marie au P. de Foucauld.**
Préface de DANIEL-ROPS, de l'Académie française.. 750

T. II : **De saint Pierre à sainte Bernadette.**
Préface du P. ROGUET, directeur du Centre de Pastorale liturgique..... 850

Un livre illustré de la collection

CHARME DE LA FRANCE.

LA VIE DU CHRIST. DANS LA CULTURE FRANÇAISE.
Préface de DANIEL-ROPS, de l'Académie française.... 555

NOTRE-DAME DE PARIS.
Préface de Paul DESCHAMPS, de l'Institut..... 600

VÉZELAY.
Préface de Paul CLAUDEL, de l'Académie française.... 555

AMIENS.
Préface de Bernard CHAMPIGNEULLE 600

LA BIBLE DE JÉRUSALEM

Cette édition fournit, avec la traduction des textes bibliques, des introductions, des notes et des références marginales.

Un volume de 1.688 pages, plus 8 pages de cartes, format 15,5 × 21,5 sur papier bible.

La *Bible de Jérusalem* se présente sous les reliures suivantes :

Toile ..... **2.250** fr.
Plastique ..... **3.600** fr.
Pleine peau grenée. **6.000** fr.
Chèvre chagrin, tranche or ..... **7.800** fr.
Plein maroquin, tranches rouge sous or ..... **9.900** fr.

Cette traduction nouvelle est appelée à faire date dans l'histoire de l'édition religieuse, tant pour sa fidélité au texte original et son souci de rendre en français la beauté et la variété des styles bibliques, que pour l'ensemble de ses annotations et de ses commentaires.

Les Nouvelles littéraires.
(A. BOURNIN).

LE NOUVEAU TESTAMENT de la BIBLE DE JÉRUSALEM

Le *Nouveau Testament* ainsi détaché a pu être présenté sous une forme maniable, dans une typographie plus aérée que celle de la Bible complète, en un petit volume de 10,5 × 16,5, 880 pages, plus 4 pages de cartes, sous trois reliures :

Toile.... **1.200** fr. — Vinyle avec custode.... **1.950** fr.
Chagrin avec custode....**3.450** fr.

CERF

NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES :

Allemagne :

Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine :

La Casa del Libro
844, Paraguay
Buenos Aires

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles 4

Brésil :

Livraria duas Cidades
Caixa Postal 433 *São Paulo*

Canada :

Periodica, inc.,
5090 avenue Papineau
Montréal 34 P. Q.
Garneau, 47, rue Buade
Québec

Égypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*
Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9, *Madrid*
Estai, Balmes 84, *Barcelone*

Grande-Bretagne :

Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W. C.*

Hollande :

Librairie Goebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*
Meulenhoff et Cie
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C.

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et Co
Piazza Grazioli no 4
Roma 117

Li Fra.
Piazza di Luigi dei Francesi
22-23 *Rome*

Liban :

Librairie A. Chehab et Cie
Boîte postale 398 *Beyrouth*

Portugal :

Uniaco Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa*

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U. S. A. :

The International News Company
131, Varick Street *New York*
Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5 Ill.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 2e trimestre 1959. — Impr., no 1968.

COLLECTIONS MICROCOSME

Série " Maîtres spirituels "

« Ces petits livrets, si vivants dans leur composition et leur présentation, sont de vrais instruments de la culture que cherche notre temps. »

La Vie Spirituelle.

1 **Emile Dermenghem**
MAHOMET
et la tradition islamique

2 Henri Marrou
SAINT AUGUSTIN et l'augustinisme

3 **Jean Steinmann**
SAINT JEAN BAPTISTE
et la spiritualité du désert

4 Henry van Etten
GEORGE FOX et les Quakers

5 **Claude Tresmontant**
SAINT PAUL
et le mystère du Christ

6 Maurice Percheron
LE BOUDDHA
et le bouddhisme

7 Jeanne Ancelet-Hustache
MAITRE ECKHART
et la mystique rhénane

8 André Neher
MOISE et la vocation juive

9 Micheline Sauvage
SOCRATE
et la conscience de l'homme

10 **Ivan Gobry**
SAINT FRANÇOIS D'ASSISE
et l'esprit franciscain

11 François Varillon
FÉNELON et le pur amour

12 **Albert-Marie Schmidt**
JEAN CALVIN
et la tradition calvinienne

13 Jean-Paul Bonnes
DAVID et les psaumes

14 **P. Do-Dinh**
CONFUCIUS
et l'humanisme chinois

15 D. et R. Barrat
CHARLES DE FOUCAULD
et la fraternité

16 P. Kovalevsky
St SERGE
et la spiritualité russe

17 M. D. Chenu
St THOMAS et la théologie

18 S. Lemaitre
RAMAKRISHNA
et la vitalité de l'hindouisme

100 IMAGES - 192 PAGES - 450 FR.

SEUIL

Nouveautés :

Paul de SURGY

LES GRANDES ÉTAPES DU MYSTÈRE DU SALUT

Ce livre répond à un souci pastoral : aider des chrétiens à découvrir dans la Révélation biblique la vision du monde et de l'histoire qui doit animer et orienter leur action.

Un volume ..... 570 fr.

PAUL BARRAU, CH. BOUCHAUD, R. P. CARLES, P. GIRAUD, L. JERPHAGNON, CH. LEVASSOR-BERRUS, R. TAMISIER, H. TARDIF, R. P. VIRTON

L'HOMME AU REGARD DE LA FOI

Un « tour d'horizon » du problème de l'homme, chacune des données étant considérée au regard de la Foi.

Un volume ..... 690 fr.

LES ÉDITIONS OUVRIÈRES
12, avenue Sœur-Rosalie, Paris (13e)

AUBIER ÉDITIONS MONTAIGNE
13, QUAI CONTI, PARIS

ANDRÉ BLANCHET, s. j.

LA LITTÉRATURE et le SPIRITUEL

" LA MÊLÉE LITTÉRAIRE "

Max Jacob, Léon-Paul Fargue, A. Gide, Arthur Rimbaud, Marcel Jouhandeau, André Malraux, Albert Camus, Françoise Sagan, J.-P. Sartre, Paul Claudel.

1.140 fr.

E. VAN DE WINCKEL

DE L'INCONSCIENT A DIEU

ASCÈSE CHRÉTIENNE ET PSYCHOLOGIQUE DE JUNG

HENRY SIMONEAUX, o.m.i.

DIRECTION SPIRITUELLE suivant le CARACTÈRE

Les prêtres ont le souci de ne pas s'adresser à un nerveux comme à un apathique, à un sanguin comme à un flegmatique. Pour le dirigé, l'embarras est encore plus vif. Cette étude riche d'une expérience attentive et minutieuse pose le problème et éclaire les relations interpersonnelles du directeur et du dirigé.

990 fr.

POUR LE MOIS DE MAI :

UN MAGNIFIQUE SOUVENIR DE L'ANNÉE MARIALE

notre disque-film

BERNADETTE DE LOURDES

emporte tous les suffrages

« Sa Sainteté remercie vivement tous ceux qui ont contribué à cette belle réalisation en l'honneur de sainte Bernadette et à la gloire de la Vierge Immaculée. »
Mgr DELL'ACQUA.

« Les uns et les autres, nous avons été très satisfaits et à certains moments, vraiment émus. »
S. Exc. Mgr MARTIN, archevêque de Rouen.

« Films et disque sont d'une qualité exceptionnelle dans les domaines artistique et religieux. »
Abbé SURVILLE, aumônier, Deauville (Calvados).

« C'est une splendeur. Jamais personne n'a fait quelque chose de si cohérent, d'aussi suivi, d'aussi parfait. »
Abbé MALLET, curé de Talizat (Cantal).

« Paroisse très indifférente... Publicité restreinte. Succès énorme. L'assistance débordait. On n'entendait que ces mots à la fin de la séance : C'est magnifique ! Aucun qualificatif n'est assez fort pour exprimer la beauté de cette œuvre. Je n'hésite pas à croire qu'un véritable charisme y est attaché. »
Abbé LANLHAUME, curé de Saint-Estève (P.-O.).

« Un chef-d'œuvre de cette grande année. »
Abbé BERNARD, Saint-Pompain (Deux-Sèvres).

Etc...

* Première face, première partie : *Les apparitions et la vie de Bernadette.*

* Deuxième face, deuxième partie : *Lourdes, cœur marial du monde. Une journée de pèlerinage.*

Idée de M. l'Abbé J. M. ONFROY
Texte de R. AUCLAIR, de la R.T.F.
Réalisation de L. WAGNER, metteur en scène de cinéma
Interprétation des meilleurs artistes

LE DISQUE MICROSILLON 33 t. 30 cm
Ducretet-Thomson
(utilisable seul) : 2 810 francs (+ 190 francs port rec)

DEUX LONGS FILMS FIXES EN COULEURS
Plus de 130 photos en eastmancolor
en 18×24 : 6 700 francs (+300 francs port rec et livret)
en 24×36 : 7 500 francs (+300 francs port rec et livret)
Le tout, franco : 18×24 : 9 200 francs — 24×36 : 10 000 francs
(bien préciser le format)

S'adresser à :

NOTRE-DAME DES TEMPS NOUVEAUX - LE SAP (Orne)

C.C.P. PARIS 10 351-43

Un inestimable
CADEAU

OMER ENGLEBERT

La Fleur des Saints

ou

Vie des Saints pour tous les jours de l'année

Ce que presque tout le monde **IGNORE** *et souhaite* **SAVOIR**

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Vient de paraître :

POUR UNE SPIRITUALITÉ JEUNE

ANDRÉ ROCHE, s. j.

CE FEU QUI DÉVORE

MÉDITATIONS SUR LA BIBLE. 2e série.

Un volume ..... 270 fr.

Rappel. — ANDRÉ ROCHE : CE FEU QUI DÉVORE.

1re série. Une plaquette ..... 150 fr.

LOUIS COIGNET, s. j.

CHRÉTIEN PARMI LES HOMMES

Une plaquette ..... 180 fr.

AUX ÉDITIONS DE L'ÉPI

13, rue Séguier, Paris (6e)

Vient de paraître :

Par S. Em. le cardinal RICHAUD,

archevêque de Bordeaux

DANS LES CHAINES DU CHRIST

« Cette synthèse de vingt-cinq années d'épiscopat constitue *une véritable « somme » pastorale et doctrinale* en même temps *qu'un instrument de travail facile à utiliser.* Quiconque veut aborder un des problèmes actuels de l'Église de France trouvera en cet ouvrage des lumières et un enseignement : résultat de la rencontre *d'une expérience extraordinaire* et *d'une autorité théologique et pratique exceptionnelles.* »

(Notes hebdomadaires de la C.T.I.C., février 1959.)

Un gros volume de 652 pages, sous couverture couleurs : **2.990 fr. t.l.c.**

ÉDITIONS DE LA BONNE PRESSE

17, rue Jean-Goujon, Paris (8e)

NOUVEAUTÉS PRINTEMPS 1959

PRÉSENCE CHRÉTIENNE.

HANS URS VON BALTHASAR

LA PRIÈRE CONTEMPLATIVE

C'est en pensant aux besoins des Instituts séculiers et à ceux de nombreux militants chrétiens que l'auteur du *Cœur du Monde* a écrit ce livre sur la prière qui a connu un immense succès dans son édition originale. La grande famille spirituelle que compte Hans Urs von Balthasar en France sera reconnaissante à Robert Givord de lui offrir aujourd'hui une traduction de ce livre capital.

320 pages ..... **960** fr.

Du même auteur, dans la même collection :

Le cœur du monde..... **690** fr.
Le chrétien et l'angoisse..... **540** fr.
Dieu et l'homme d'aujourd'hui..... **870** fr.

•

LES HEURES DU JOUR

bréviaire français

Les Fraternités du P. de Foucauld ont établi ce nouveau bréviaire français, spécialement conçu pour la récitation en commun, avec la collaboration de F. Leroy, Léon-Noël, Patrice de la Tour du Pin, le P. Feder et l'École Biblique de Jérusalem.

1200 pages format 10 × 14, reliure souple custode .. **3.900** fr.

•

TEXTES ET ÉTUDES THÉOLOGIQUES.

KARL RAHNER

ÉCRITS THÉOLOGIQUES

Dieu dans le Nouveau Testament. Problèmes actuels de Christologie. Traduit de l'allemand par J.-Y. Calvez, s.j. et Michel Rondet, s.j.

190 pages ..... **990** fr.

•

Réédition :

J.-M. DÉCHANET, O. S. B.

LA VOIX DU SILENCE

Nouvelle édition complétée de *Notes sur la Prière du Cœur* et de *Pour un Yogisme chrétien. Conseils pratiques et directives.*

232 pages ..... **690** fr.

DESCLÉE DE BROUWER

76 *bis*, rue des Saints-Pères, Paris - VII°

MAISON DE REPOS

au milieu des faisans et des bruyères
en plein bois de Sologne

DOMINICAINES de Béthanie " Burtin "

NOUAN-LE-FUZELIER (L.-et-Ch.)
166 km. Paris direct

Chapelle — Calme
Proximité des châteaux de la Loire
Bonne cuisine

Pension : 1.300 fr. — Ouvert toute l'année

C.C.P. Orléans : 24.84 Tél. : 4 Nouan

AUX ÉDITIONS DE CHEVETOGNE

Vient de paraître :

LA PRIÈRE DE JÉSUS

Sa genèse et son développement
et sa pratique dans la tradition religieuse byzantino-slave
par un moine de l'ÉGLISE D'ORIENT
Troisième édition augmentée d'un chapitre sur la pratique de cette prière

SOMMAIRE

1. L'invocation du nom de Jésus dans l'Écriture et la tradition patristique.
2. La Prière de Jésus dans l'Hésychasme sinaïte.
3. La Prière de Jésus dans l'Hésychasme athonite.
4. L'époque de la Philocalie.
5. Les « Récits du Pèlerin » et la Prière de Jésus à notre époque.
6. Sur l'usage de la Prière de Jésus.

Un volume in-12, 128 pages ..... **63** fr. b.; **630** fr. français.

La *Prière de Jésus,* ou invocation répétée du nom de Jésus comme oraison simplificatrice, est une pratique qui, tout en remontant à l'antiquité la plus haute, demeure aujourd'hui très vivante dans l'Orient chrétien. Elle a été très appréciée également dans la spiritualité catholique au cours de ces dernières années.

Parmi toutes les institutions de l'Église d'Orient, elle est une de celles qui peuvent le mieux faire comprendre la profondeur de la piété de cette Église dont on parle tant aujourd'hui, et que les efforts du Souverain Pontife tendent à rapprocher de nous.

LA VIE DU CHRIST

PAR LES PEINTRES DU XIe AU XVe SIÈCLE

Ce livre n'est pas seulement un livre d'art. En se mettant au service d'une cause qui la dépasse, la peinture y retrouve la conception médiévale de l'art. Ce qui domine ici grâce à une mise en page monumentale, c'est le caractère sacré de la personnalité du Christ.

53 importantes reproductions en couleurs

Un volume relié sous jaquette 27 × 31 = **11.600** fr.

Prospectus en couleurs sur demande

En vente chez votre libraire

NOUVELLES ÉDITIONS - LAUSANNE

Exclusivité Achille WEBER, 90, rue de Rennes - Paris

Sous presse :

A. I. MENNESSIER

LA VIERGE DE BERNADETTE

Un volume in-8° couronne de 100 pages ..... **390** fr.

Un livre de plus sur Lourdes ? Un recueil de sermons ? Ce serait juger bien superficiellement ces pages. De la parole, certes, elles gardent l'accent direct, et aussi une certaine brièveté qui ne nuit en rien à la densité et à la lucidité de la pensée. Mais c'est à l'intelligence du lecteur qu'elles s'adressent d'abord, projetant une lumière *religieuse*, au grand sens de ce terme, sur les démarches de la piété chrétienne en quête de Dieu au travers du mystère de Marie.

Aussi sera-t-on attentif aux quatre petits chapitres qui, sous ce titre : *La Religion de Lourdes*, s'efforcent à discerner les authentiques valeurs qui, sur la route de nos pèlerinages, témoignent de la rencontre du Dieu vivant. Ces réflexions, qui se prolongent ensuite sur l'Immaculée Conception, et sur la place et le sens de l'*Ave Maria* dans la prière chrétienne, sont volontairement dégagées de tout appareil d'érudition comme de tout didactisme théologique. Mais on ne s'y trompera pas. C'est non seulement de « théologie mariale », mais de théologie tout court, qu'il s'agit ici.

On doit à M. Delcroix, photographe à Cambrai, le cliché qui orne la couverture : Bernadette, dit-on, regarda un jour sans déplaisir l'image de Notre-Dame de Grâce.

Derniers ouvrages parus dans la collection :

M.-H. Lelong : **La Bonne Nouvelle aux pauvres**, 256 p. ..... **660** fr.
A.-M. Roguet : **Le Temps de l'Espérance**, 112 p.. **390** fr.
J. Loew : **Si vous saviez le don de Dieu**, 80 p. .. **300** fr.

● ● ● Collection " TOUT LE MONDE EN PARLE " ●

Vient de paraître :

7

A.-M. ROGUET

ON NOUS CHANGE LA RELIGION!

Un volume de 128 pages ..... **330** fr.

Pour beaucoup de catholiques, les uns fervents mais mal informés, les autres plus ou moins intermittents et dont les convictions sont en grande partie faites de souvenirs d'enfance : « On nous change la religion ! »

L'Eglise, qui paraissait par excellence être le domaine de la tradition, de l'uniformité, de la répétition rituelle, semble en proie à une fièvre de nouveautés ; que de changements dans l'aspect des sanctuaires, l'organisation des cérémonies, l'horaire de la Semaine sainte, l'âge de la première communion, etc. Ces changements, qui déconcertent des habitudes et parfois heurtent des sensibilités, ont-ils une raison d'être ?

Le P. Roguet, directeur du Centre de Pastorale Liturgique, est bien placé pour connaître l'origine et le sens de la plupart de ces réformes, il les passe ici en revue.

Son exposé, alerte et souriant, n'est pas un plaidoyer en faveur du changement à tout prix. Il montre que bien des nouveautés apparentes ne sont qu'un retour à une tradition plus ancienne; que d'autres nouveautés, très réelles celles-là, sont rendues nécessaires par l'évolution des mœurs; et il admet que des réformes imposées de façon précipitée ou massive auraient gagné à être mieux préparées ou appliquées avec plus de nuances.

Non, on ne nous change pas la religion, mais la religion est vivante, et c'est nous, parfois, qui sommes un peu trop figés. Ainsi ce petit livre est, dans le fond, un appel à un culte en esprit et en vérité.

Derniers ouvrages parus dans la même collection :

6. G. HOURDIN : **L'enfer et le ciel de Bernard Buffet.**
5. M. MAINGUY : **Le pétrole et l'Algérie.**

Chaque volume. **330** fr.

● ● ● LES ÉDITIONS DU CERF ● ● ●

Vient de paraître :

AUX ÉDITIONS DE CHEVETOGNE

en collaboration avec le Centre de Pastorale Liturgique

LE MARIAGE
DANS LES ÉGLISES D'ORIENT

Traduction française des liturgies orientales du mariage

Par le R. P. A. RAES, s. j.

professeur à l'Institut pontifical oriental de Rome

Avec le concours de plusieurs collaborateurs

Introduction par Dom O. ROUSSEAU

Cet ouvrage sera pour beaucoup une véritable révélation. Il constitue la meilleure introduction à la spiritualité conjugale. En une époque comme la nôtre, où l'on s'essaye de tant de manières à renouveler la spiritualité chrétienne du mariage et où en cherche à le faire par l'Écriture, on ne pouvait guère souhaiter un appoint plus précieux que la traduction de ces vieux témoignages de la foi la plus authentique, appuyés sur les données scripturaires traditionnelles.

La profusion étincelante avec laquelle les liturgies orientales ont élaboré sur ce point les données de la Bible, constitue un argument irrécusable de ce que la véritable spiritualité du mariage réside non seulement dans son rattachement symbolique aux noces du Christ et de l'Église, mais dans toute la perspective inspirée qui accompagne cette grande image à travers l'histoire des patriarches.

★

Un volume in-8°, 200 pages **108** fr. belges. — **1.080** fr. français

Sous presse :

SAINT THOMAS D'AQUIN

SOMME THÉOLOGIQUE
LE GOUVERNEMENT DIVIN

Tome Ier : Ia Pars, questions 103-109

Texte latin. Traduction française
Notes explicatives et renseignements techniques par
Ch.-V. HÉRIS, o. p.

Un volume (10 × 16,5) de 302 pages ..... **690** fr.

La traduction française de la *Somme théologique,* entreprise commencée il y a trente ans par les Éditions de la Revue des Jeunes, se poursuit.

Voici un *nouveau volume inédit,* admirablement traduit et commenté par un maître en théologie.

Le texte latin de saint Thomas figure au bas des pages, au-dessous de la traduction française qui, sans cesser d'être littérale, se veut aussi littéraire.

Des notes explicatives et des renseignements techniques abondants achèvent de faire de cette traduction un instrument de travail indispensable pour qui veut entrer dans la pensée de saint Thomas. Étienne Gilson en a célébré la valeur : « Cette étude, a-t-il écrit, fut pour moi une révélation, et je ne pense pas qu'il me soit jamais possible désormais d'abandonner l'étude du penseur le plus lucide et de la doctrine la plus merveilleusement organisée qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer. »

Le Tome II du *GOUVERNEMENT DIVIN* (Ia Pars, questions 110-119), traduit par Réginald OMEZ, o. p., est actuellement sous presse et paraîtra avant la fin de l'année 1959.

D'autres volumes inédits sont également en préparation et sur le point d'être achevés.

LES ÉDITIONS DU CERF

ÉDITIONS FRANCISCAINES

Vient de paraître :

SAGESSE D'UN PAUVRE

par Eloi LECLERC, o.f.m.

« L'ouvrage a pour objet la Sagesse du Pauvre d'Assise. Il nous présente cette sagesse non pas sous la forme abstraite et théorique d'une étude, mais dans son jaillissement, au long d'un récit à la fois dépouillé et vivant.

« L'auteur n'a pas craint d'évoquer la grande crise qui bouleversa, deux ans durant, l'âme de saint François. C'est même cette crise, avec son retentissement douloureux au cœur du petit Pauvre, qui forme la trame du récit. »

1 volume de 144 pages : **330** fr.

★

Dans la même collection « Présence de saint François » :

FRANÇOIS L'INCOMPARABLE, par **Joseph Lortz.**
L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS, par **K. Esser.**
LA PAUVRETE, par **V.-M. Breton** (en réimpression).
LA PAQUE DE SAINT FRANÇOIS, par **G. Hégo** et **I.-E. Motte.**
LE SAINT, MAITRE DE L'HISTOIRE, par **R. Schneider.**
THEMES SPIRITUELS, par **K. Esser.**

9, rue Marie-Rose, PARIS-14e
C.C.P. 1013-34

Collection " LEX ORANDI "

Sous presse :

N° 26

GERMAIN HUDON, o.m.i.

LA PERFECTION CHRÉTIENNE D'APRÈS LES SERMONS DE S. LÉON

Un volume in-8° écu de 276 pages ..... **990** fr.

Le renouveau théologique et spirituel contemporain a souvent mis en valeur la richesse contemplative de la Liturgie, et les exigences ascétiques d'imitation que commande, aux membres du Corps mystique, la célébration des mystères de leur Chef. L'encyclique *Mediator Dei* a très bien formulé, du reste, cet aspect caractéristique de la piété moderne.

Il s'agit, en effet, d'un alignement sur les valeurs fondamentales du christianisme, souvent oubliées par la piété individualiste de la Renaissance, mais dont la recherche moderne a retrouvé la tradition. Ce livre, pour sa part, nous ramène aux pieds de saint Léon, Pontife souverain et prédicateur, à ses homélies que la piété de l'Église a si profondément inspirées, et qui ont, dans une large mesure, modelé les formes liturgiques postérieures.

L'auteur replace le grand pape dans son milieu politique, théologique et spirituel du V^e^ siècle; il retrouve sa vision du mystère du Christ, sa conception d'une perfection chrétienne ouverte sur la gloire même du Corps mystique, et que procure éminemment l'activité communautaire de l'ascèse, celle qu'engage le cycle annuel des célébrations mystériques, des jeûnes cultuels et des charités ecclésiales.

Au fil de l'année chrétienne se dégage ainsi le rapport étroit que voyait saint Léon entre l'ascèse et la Liturgie.

Rappel des derniers ouvrages parus dans la collection :

24. J. LÉCUYER : **Le sacerdoce dans le mystère du Christ,** 416 p..... **990** fr.
25. **Parole de Dieu et Liturgie,** 390 p..... **960** fr.
28. A.-G. MARTIMORT et F. PICARD : **Liturgie et musique,** 232 p. ..... **750** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Le livre de spiritualité adapté aux exigences de notre époque!

LES JOURS DU SEIGNEUR

En trois volumes . . . . . **850** fr. chacun

In-8° cour. Reliure Pellior. Lettres or

Tome I : HIVER. — Tome II : PRINTEMPS

Tome III : ÉTÉ-AUTOMNE

En un volume . . . . . **3.500** fr.

In-8° cour. Papier bible. Reliure peau. Étui rhodoïd. Lettres et crétage or. Signet

Éditions T. C., 49, Faubourg Poissonnière - Paris (9e)

L'ART SACRÉ

L'ÉGLISE DANS LA CITÉ

5-6

Janvier-Février 1959

Les rapports de l'église et de la cité, sur le plan de l'urbanisme et de l'architecture, ne sont pas immuables. Quelle a été leur évolution? Au sein des villes à la croissance démesurée et hétéroclite, quelle apparence peuvent revêtir nos églises? Doivent-elles porter un témoignage de puissance ou de pauvreté angélique?

Trois églises nouvelles et un ensemble de projets illustrent la réponse à ces interrogatoires.

Le numéro : **200** fr.

Abonnement nouvelle série 1958-1959 : six numéros

France : **1.000** fr. — Ecclésiastiques et religieuses : **900** fr.

Étranger : **1.200** fr.

C.C.P. Paris 1436-36

LES ÉDITIONS DU CERF

Collection " FOI VIVANTE "

Vient de paraître :

MADELEINE COUSIN

AU DELA DES APPARENCES

Un volume in-8° couronne de 228 pages ..... **750** fr.

Récit captivant d'un long et douloureux itinéraire spirituel qui aboutit enfin, après bien des angoisses et des incertitudes, à une foi sereine et confiante.

Le fil directeur ? L'auteur nous le donne en terminant : « La Vérité! En dépit de mes erreurs et de mes égarements, avais-je jamais désiré autre chose ? »

Parmi les derniers ouvrages parus dans la même collection :

J. OESTERREICHER : **Sept philosophes juifs devant le Christ,** 616 p. ..... **1.200** fr.

P. LIPPERT : **Credo.** Tome I, 284 p. ..... **600** fr.

A. HARTMANN : **Vraie et fausse tolérance,** 296 p. **750** fr.

C. LAYRON : **Jusqu'à l'autre rive,** 232 p. ..... **630** fr.

✶

LES ÉDITIONS DU CERF

A l'occasion
des fêtes de Pâques

CENTRE DU DISQUE CHRÉTIEN
présente
sur un disque microsillon haute fidélité, 33 T. 25 cm.
J X 2

LE JOUR DES RAMEAUX ET LA PAQUE DU CHRIST

Histoire biblique du P. COCAGNAC
Musique de Léo PREGER
Avec J. THIÉRY et l'ensemble vocal
et instrumental dirigé par E. BRASSEUR

et

CHANTS DE PAQUES

(Praetorius, Haendel, etc.)
Ensemble vocal E. BRASSEUR
Le disque : **1.800** fr. + **140** fr. pour envoi

Rappel :

JM 1 **Ferveur du XVIII^e siècle** (Albinoni, Bach, Couperin).
Un disque microsillon 30 cm.
2.400 fr. + **180** fr. pour envoi.

JH 1 **Héliodore chassé du Temple**. Histoire biblique du P. COCAGNAC.
Un disque microsillon 25 cm.
1.800 fr. + **140** fr. pour envoi.

JHp 2 **La Présentation de l'Enfant-Jésus au Temple.**
Une petite histoire biblique du P. COCAGNAC.

JCp 3 **Deux aveugles à Jéricho,** 4 chansons du P. COCAGNAC.
Chaque disque 45 T. **950** fr. + **90** fr. pour envoi
2 disques 45 T. **1.800** fr. + **120** fr. pour envoi

Commandes et règlement à

JÉRICHO

31, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7^e
C.C.P. 11 325 10 Paris

chaque mois
confronte
la foi et les
événements

SIGNES DU TEMPS

MARS 1959

M.-J. Le Guillou.. **Concile et unité chrétienne.**
J. Nantet..... **Situation de l'Église orthodoxe en U.R.R.S.**
R. Delavignette... **Communauté 1958 : Une intégration qui se résout en communauté.**
P. Rondot..... **L'Orient arabe regarde l'Algérie.**
A. Jacob..... **En Alger, l'opposition de la droite se déclare.**
F. Sellier..... **Licenciements et morale sociale.**
B. Gardey..... **Carême pour les hommes d'action.**
P. Marcabru..... **J.-L. Barrault le téméraire.**
C. Beylie..... **Roberto Rossellini, cinéaste de notre temps.**

Abonnement un an.
France : **2.000** fr. — Etranger : **2.200** fr.
Spécimen gratuit sur demande
Le numéro : **200** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e
C.C.P. Paris 1436-36

AVRIL 1959

Il y aura cent ans le 4 août 1959 que le Curé d'Ars a quitté sa paroisse. Pourquoi cent ans après sa mort ce petit curé de campagne attire-t-il toujours les foules ?

Qui était-il ?

Quel fut le secret de son apostolat ?

C'est pour répondre à ces questions que la *VIE CATHOLIQUES* et *FÊTES ET SAISONS* publient :

LE CURÉ D'ARS

La vie d'un homme

Ars 1859 comme si vous y étiez

L'histoire et la légende

— Était-il un ignorant ?
— Fut-il persécuté par le démon ?
— Fut-il un monstre de pénitence ?
— Était-il un devin ?
— A-t-il eu des visions ?

Le numéro sous couverture en quadrichromie : **60** fr.
Abonnement 1 an (10 numéros) France : **500** fr.
Étranger : **600** fr.

★

FÊTES ET SAISONS
29-31, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e
C.C.P. 6977-01